U d'⁄ of Ottawa
39003001378495

1156

N° 904

Vitrine 7

Vente autorisée
S.H.G.

15. D.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/desidesmorales00croi

# DES IDÉES MORALES

## DANS L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

DE

# DÉMOSTHÈNE

## THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

**MAURICE CROISET**
1846-1935
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
AGRÉGÉ DES LETTRES,
PROFESSEUR AU LYCÉE DE MONTPELLIER.

MONTPELLIER
J. MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES
rue de la Blanquerie 3, près de la Préfecture.
1874

497044

PA
3952
.C125
1874

# A MON PÈRE

**HOMMAGE FILIAL**

D'AFFECTION ET DE RECONNAISSANCE

*Maurice Croiset*

# AVANT-PROPOS

C'est faire tort à Démosthène que d'admirer exclusivement en lui le génie de l'orateur. Il se donnait à lui-même le titre de conseiller du peuple [1], et ses discours politiques nous montrent quels droits il avait à le porter. C'est par un effort d'étude et d'abstraction qu'on y découvre les procédés indispensables de l'art ; mais, pour qui lit ces œuvres sans intention critique, en s'abandonnant à l'entraînement de sa parole, en se reportant par l'imagination aux circonstances, dont elle s'est inspirée, l'art semble s'effacer, et l'impression morale prédomine. On sent que la conscience humaine est intéressée à ces grands débats. Les conseils que l'on entend ne sont pas de simples propositions pratiques, liées à certains événements. Admirable pour approprier ses

[1] Τὸν σύμβουλον τὸν Ἀθήνησιν ἐμέ. Περὶ στεφ., 247. — Cette citation, et toutes celles qui suivent, se rapportent à la pagination de Reiske.

exhortations aux besoins de chaque jour, Démosthène a cependant des préoccupations plus élevées. Au-delà du succès immédiat, il poursuit une réforme des caractères ; il a l'ambition de corriger ses concitoyens, en s'adressant à leur intelligence et à leur cœur, en les mettant à même de sentir leurs défauts, d'en voir la liaison et les conséquences, enfin d'y porter remède.

L'objet de cette étude est de faire connaître cet ensemble d'idées, de conseils, d'exhortations, qui forme la meilleure part de ses discours. Nous essaierons d'en déterminer les origines, d'en suivre le développement, et d'en estimer la valeur réelle. Nous pourrons ainsi apprécier l'originalité et la puissance du génie de Démosthène, en observant de quelle manière il a modifié ce qu'il a reçu, et imprimé à des idées empruntées la marque de son caractère. A l'intérêt moral de cette étude s'ajoutera un intérêt historique. Nous étudions un homme en particulier, mais un homme mêlé à toutes les agitations de son temps, qui ne s'est pas isolé de la foule un seul jour, et qui a employé toute sa vie à l'observer pour essayer de la conduire. Il est impossible de parler de l'orateur, sans toucher, en plus

d'un point, aux qualités ou aux défauts de ses auditeurs. Nous verrons donc ici, non la morale des écoles, mais celle de la vie publique, exprimée par un homme de génie, qui, en se l'appropriant, la modifie, d'après les instincts de son cœur et de sa raison.

Je n'ai pas dû, en traitant ce sujet, m'arrêter longuement à la biographie de Démosthène, ni à la discussion des dates et des faits. Ma tâche, à cet égard, consistait seulement à rechercher les autorités les plus sûres, et à m'en tenir aux résultats les plus vraisemblables. L'ouvrage de Becker (*Demosthenes als Staatsmann und Redner,* Halle, 1815) contient encore d'utiles renseignements. Celui de M. Boullée (*Histoire de Démosthène,* 2e édition, Paris, 1867) n'est qu'un abrégé, dont l'exactitude laisse à désirer.

J'ai suivi généralement, pour tout ce qui tient à la biographie et à la chronologie, le savant exposé de M. Arnold Schæfer (*Demosthenes und Seine Zeit,* 3 vol. 8°, Leipsig, 1856-58); son ouvrage, fruit de longues et ingénieuses recherches, pour lesquelles il a mis à profit les travaux de ses devanciers, résume à peu près aujourd'hui tout ce que l'histoire

et la philologie peuvent fournir d'indications sur le sujet dont il s'est occupé.

M. Georges Perrot, dans une série d'articles consacrés à l'éloquence politique et judiciaire des Athéniens, ajoute en ce moment même, à ce qu'on sait déjà de Démosthène, les éclaircissements qu'il doit à une connaissance approfondie du droit athénien. Je regrette que les délais de la publication ne m'aient pas permis encore de profiter de ses jugements sur Démosthène, ni d'améliorer mon travail par l'étude du sien.

Février 1873.

# DES IDÉES MORALES

## DANS L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

DE

## DÉMOSTHÈNE

---

## LIVRE PREMIER

### ORIGINE DES IDÉES MORALES DE DÉMOSTHÈNE

La période de pleine maturité, pendant laquelle Démosthène a produit ses chefs-d'œuvre, n'est qu'une des phases de sa vie morale, la plus belle sans doute, mais non la seule instructive. Pour bien entrer dans l'intelligence de ses principes, pour comprendre à fond ses sentiments, pour se rendre compte de la direction générale que suit son génie, et du détail de ses pensées, il faut prendre les choses de plus haut. Ces idées qu'il énonce parfois, et que souvent il sous-entend, mais qui, d'une façon ou de l'autre, soutiennent sans cesse

son éloquence et lui prêtent leur force, ne naissent pas en lui au hasard des circonstances. L'idéal, qu'il met sous les yeux de ses auditeurs, n'est pas une conception légère, formée dans la chaleur de la discussion. C'est le produit d'une création lente et laborieuse, qui remplit toute la première partie de sa vie. Dès qu'on cherche à l'analyser, on voit sans peine que le caractère même de Démosthène, les impressions de sa jeunesse, et enfin les leçons, directes ou indirectes, de quelques grands esprits, auxquels il s'attacha, furent les premiers éléments de sa morale, et qu'ensuite la réflexion personnelle fit sortir de ces germes féconds les idées que nous admirons dans ses discours. Il est à propos d'examiner d'abord ces influences diverses. Nous suivrons ainsi, autant que possible, dans l'étude des idées morales de Démosthène, le progrès même de leur développement. Nous les pressentirons dans ses premiers travaux et dans ses premières habitudes, avant de les considérer dans les œuvres achevées de son âge mûr. L'étude de ces origines servira d'introduction et d'éclaircissement à celle de la seconde période, dans laquelle le génie est en pleine possession de lui-même, et donne tout ce qu'il est capable de produire.

---

## CHAPITRE Ier.

### INFLUENCE DU CARACTÈRE ET DE L'ÉDUCATION DE DÉMOSTHÈNE SUR SES IDÉES MORALES.

De tous les éléments, dont se composa peu à peu l'idéal moral de Démosthène, le plus essentiel, et, en même temps, le premier dans l'ordre naturel du développement, fut la conscience, qu'il eut de bonne heure, du prix de l'effort et de la valeur des résolutions énergiques. Tous les témoignages anciens s'accordent pour constater combien l'éducation qu'il s'imposa à lui-même fut laborieuse[1]. Quel que soit d'ailleurs le peu de confiance, que méritent les anecdotes rapportées par ses biographes[2], il est incontestable qu'il débuta par un travail patient et obstiné; il y eut en lui, dès sa première jeunesse, quelque chose d'âpre et de rude, qui frappait vivement ceux qui le connaissaient[3]. Chez

[1] Plutarque, *Vie de Démosthène*, et en particulier le chap. VIII. — Libanius ne fait guère qu'en reproduire les traits principaux. — Val. Max., VIII, 7 : *Alterum Demosthenem mater, alterum industria enixa est.*

[2] Il est visible que cette éducation de Démosthène était devenue dans l'antiquité une sorte de légende scolaire, qui allait toujours grossissant selon la fantaisie des rhéteurs. On peut comparer le récit composé à la fin du cinquième siècle par Zosime d'Ascalon (*Orat. Att.*, éd. C. Müller, t. II, p. 523) avec celui de Plutarque. Les imperfections naturelles de Démosthène y sont devenues des difformités.

[3] Plut., *Vie de Dém.*, ch. IV. Voy. l'explication qu'il donne du surnom d'Ἀργᾶς.

lui, le génie était comme caché; il fallut renverser bien des obstacles pour le mettre au jour. Cette lutte quotidienne, prolongée pendant des années, ne pouvait manquer de donner à ses idées et à ses sentiments un tour particulier, en rapport avec l'exercice continuel de volonté qu'elle supposait. Elle eut pour effet de faire naître et de fortifier dans son esprit quelques principes essentiels, que nous retrouverons plus tard dans ses principaux discours, comme un témoignage de ce premier travail intérieur.

Tout jeune encore, Démosthène eut un but qu'il poursuivit. Ému par l'éloquence de Callistrate[1], il voulut, lui aussi, être orateur, et remuer les passions de la foule. Préoccupé de cette pensée, il se donna tout entier à la préparation de son projet. Il apprit ainsi par la pratique à se connaître lui-même. Tout ce que cette nature puissante refusait de ses facultés aux choses du dehors, elle dut le reporter sur les choses du dedans. Elle s'habitua, par l'effort et la réflexion, à voir en elle-même ce que vaut la volonté humaine attachée à une entreprise. Elle sentit, dans une longue expérience personnelle, combien la patience, l'activité constante et bien dirigée, sont efficaces pour nous mettre en possession d'avantages, que l'insouciance nous ferait perdre. Cet esprit replié, témoin assidu de sa propre énergie, apprit, dans sa conscience, à regarder les choses de la vie comme la matière sur laquelle s'exerce l'intelligence libre de l'homme. Ce fut une première et excellente

[1] Plut., *Vie de Dém.*, ch. V.

leçon qu'il se donna à lui-même, et n'oublia jamais. Plus tard nous l'entendrons exhorter les Athéniens à vouloir, et leur demander d'agir, avec la conviction profonde d'un homme, qui sait par lui-même ce qu'il essaie d'enseigner aux autres. En outre, par l'effet du même travail, Démosthène s'accoutuma dès-lors à estimer cette faculté qui choisit le but et les moyens, ce sens clairvoyant qui discerne, entre les désirs, ceux qu'il est possible et juste de satisfaire, et ceux qu'il faut rejeter comme chimériques ou déréglés; en même temps que la puissance de la volonté, il connut en lui-même l'excellence d'une raison positive et pratique, appliquée à cet acte intérieur, que la langue grecque exprime si bien par le mot de προαίρεσις, et qui comprend à la fois le choix d'un but défini, la conception nette des moyens, et la volonté de s'en servir.

En appréciant ainsi les diverses forces morales, Démosthène acquérait également la conscience délicate des obstacles qui les gênent parfois dans leur exercice. Tous les motifs, plus ou moins sincères, par lesquels l'instinct de la mollesse cherche à entraver l'activité, tous les sophismes par lesquels on se trompe soi-même à plaisir, lui furent connus familièrement. Bien avant d'engager une lutte publique avec l'insouciance de ses concitoyens, il avait dû démêler, en comparant ses habitudes à celles qu'il observait autour de lui, quelle influence dangereuse pouvait prendre, dans l'âme d'un Athénien, le goût de l'oisiveté brillante et des vaines paroles. Il avait senti et mesuré la différence, entre l'agitation bruyante, mais stérile, et l'activité silencieuse,

mais féconde. Toutes ces notions précoces, toutes ces observations profondes mûrirent dans son esprit, et se retrouvèrent un jour, pleines de force et de précision, dans son éloquence politique.

Enfin, on ne saurait douter non plus, que cette laborieuse préparation de l'avenir n'ait contribué grandement à développer chez Démosthène une forte tendance vers un idéal élevé d'honneur, de gloire et de désintéressement. Si Démosthène eût fait surtout son éducation sur la place publique, sans doute, avec son esprit pénétrant, il n'aurait pas tardé à concevoir une médiocre idée des intérêts qui souvent faisaient agir ses contemporains. De même que Thucydide, il aurait remporté de ces agitations politiques un triste doute sur l'honnêteté instinctive de la nature humaine[1]. Au contraire, formé par la méditation et l'étude, il garda, dans son idéal, je ne sais quoi de généreux, que l'observation mûrit ensuite, mais n'effaça jamais. D'ailleurs, en proposant à son ambition un but digne de lui, il la détourna des préoccupations inférieures; il prit ainsi l'habitude de voir, au-delà de l'intérêt immédiat, un intérêt plus élevé; l'honneur, c'est-à-dire la satisfaction des intérêts supérieurs de l'âme, fut l'objet de son attachement, et la raison décisive de sa conduite. Il ne recommandera pas autre chose aux Athéniens dans tout le cours de sa vie publique. Il cherchera à faire pour eux ce qu'il avait fait pour lui-même, c'est-à-dire à

[1] Thucyd. III, 82 : Ἐπέπεσε πολλὰ καὶ χαλεπὰ κατὰ στάσιν ταῖς πόλεσι, γιγνόμενα μὲν καὶ ἀεὶ ἐσόμενα, ἕως ἂν ἡ αὐτὴ φύσις ἀνθρώπων ᾖ.

leur inspirer une ambition active, et à leur proposer un idéal.

Il serait hasardeux de pousser plus loin cette analyse, et de chercher, dans le détail, quelles idées morales, chez Démosthène, se rattachent plus particulièrement à cette première partie de sa vie. Il nous suffit d'avoir indiqué brièvement l'origine des principales habitudes de son esprit. Elles ne lui vinrent pas du dehors. C'est en lui-même, et par sa propre discipline, qu'elles se formèrent. N'oublions pas, en étudiant les influences étrangères qui s'exercèrent sur lui, ce trait essentiel de son développement, qui lui fit une si forte personnalité.

---

## CHAPITRE II.

### INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE SUR LES IDÉES MORALES DE DÉMOSTHÈNE.

Le goût de l'observation morale est un des traits distinctifs de la société grecque au temps où vécut Démosthène. Un grand esprit, dans ce siècle, quelle que fût d'ailleurs sa vocation particulière, devait être moraliste.

A mesure que la race hellénique était sortie de l'enfance, la réflexion, c'est-à-dire le retour de l'esprit sur lui-même, avait pris dans ses habitudes une plus grande place. Le Grec des temps anciens agissait plus qu'il ne raisonnait sur ses actions. Il obéissait ou à ses

instincts ou à quelques principes simples, premiers fruits de la raison, sans examiner ni comparer à loisir les motifs de sa conduite. Tout au plus recueillait-il, chemin faisant, quelques observations élémentaires, dont il se composait une expérience pratique. Cet état d'esprit était entretenu par ses croyances, et les entretenait à son tour. Crédule et superstitieux, il se croyait en lutte avec des forces extérieures, qu'il divinisait, et qu'il essayait ou de conjurer par ses prières, ou de vaincre par sa résignation aux souffrances inévitables. Ses passions mêmes étaient pour lui des signes de l'intervention divine; les dieux troublaient ou rassérénaient à leur gré l'esprit des misérables mortels. Mais ces croyances, si fortes au temps des poëtes épiques, ne purent s'opposer au passage de la pensée hardie, qui avançait sans cesse vers la vérité. La race grecque, dans sa jeunesse, prit conscience de son indépendance morale, et dès qu'elle eut commencé à se mieux connaître, le progrès de sa raison fut rapide. Dans le courant du cinquième siècle, ce progrès se manifeste avec éclat. Chez Eschyle, l'homme est encore sous la main des dieux; ce sont eux qui le mènent; son rôle à lui est de gémir ou de témoigner sa joie, selon qu'ils le font heureux ou malheureux. Chez Sophocle, il est aux prises avec lui-même; non pas que l'ancienne croyance soit reniée; elle domine encore le drame; mais elle n'y est plus au premier plan; si l'homme est toujours mené par les dieux, c'est d'une manière plus mystérieuse; l'influence divine se cache; la volonté humaine, les passions humaines composent le spectacle. qui s'offre

désormais sur la scène[1]. Dès-lors, il sera intéressant et utile pour l'homme de se connaître lui-même. Devenu le véritable maître de sa destinée, il doit étudier ses passions pour les gouverner. Le vieux précepte, Γνῶθι σεαυτὸν, inscrit au fronton du temple de Delphes, change de sens dans la bouche de Socrate; il ne signifie plus comme autrefois : « Connais ta faiblesse et humilie-toi », mais simplement : « Connais ta nature, et fais-en la loi de ta conduite. » L'homme devient alors pour lui-même le spectacle le plus curieux et le plus instructif. L'étude délicate et infiniment variée des passions, la représentation même de ses ridicules et de ses travers, en général l'analyse de ses sentiments, la revue complète de sa nature sous ses aspects divers, est désormais ce qui excite le plus son intérêt. C'est un goût universel, auquel les grands écrivains se prêtent avec empressement.

La littérature, interprète fidèle du mouvement des esprits, nous fait assister à cette transformation. Dès la fin du cinquième siècle, Euripide, au théâtre, Thucydide, dans l'histoire, les sophistes, dans l'éloquence et la philosophie, Socrate surtout, qui est le représentant le plus éminent de l'esprit nouveau, marquent fortement, par leurs discours ou par leurs écrits, le changement notable, qui s'est fait dans les idées courantes. Tous les sentiments de l'homme tour-à-tour intéressent la foule assemblée au théâtre, non par le

[1] Voir l'exposé complet de cette transformation dans les *Études sur les tragiques grecs*, de M. Patin, où le développement de la tragédie grecque a été si profondément analysé.

rapport qu'ils ont avec l'accomplissement des destinées, mais par eux-mêmes, par leur vivacité, par leur profondeur, par la sympathie qu'ils éveillent chez les spectateurs. On aime tant la nature, dans sa vérité, que l'on songe moins à l'idéaliser. Euripide la peint faible, troublée, souffrante, égoïste quelquefois et timide, parce qu'elle est ainsi dans la réalité, et qu'on ne se lasse pas de ces peintures, où l'homme se reconnaît avec émotion. Thucydide, lui aussi, avec une certaine dureté naturelle, a cet amour profond de la vérité morale ; il écarte l'illusion gracieuse, il veut montrer l'homme tel qu'il est, l'individu avec ses passions secrètes, la foule avec ses entraînements et ses instincts, bons ou féroces, qu'une circonstance suffit à déchaîner; il étudie les peuples de la Grèce dans leurs ressemblances et dans leurs traits particuliers; il met à la portée de tous, comme un trésor impérissable, une somme d'expérience morale et politique, dont chacun pourra profiter. Socrate enfin, plus qu'aucun autre, interroge la nature humaine et enseigne à l'interroger; comme Euripide et comme Thucydide, il dissipe volontiers les illusions, il montre le fond des choses, l'ignorance sous les dehors de la science, le vide de l'esprit dissimulé par la présomption. Le premier, il fait une science de l'observation morale, en lui donnant une précision qui lui faisait défaut jusqu'alors, et il assigne à cette science un but, qui est de fournir à l'homme une règle de conduite. Avec lui, le domaine de l'expérience s'étend. Ce ne sont plus seulement les grands types de la tragédie et de l'histoire, sur lesquels l'attention des hommes est appe-

lée : Socrate s'instruit autant avec l'esclave qu'avec le riche Eupatride ; c'est l'homme qu'il étudie ; toute âme humaine est une matière d'observation.

Au commencement du quatrième siècle, vers le temps où naît Démosthène, le changement est accompli, l'esprit nouveau règne partout. Le goût du public réclame des peintures de mœurs, et les grands écrivains s'y complaisent, comme dans un domaine à la fois nouveau et fécond. C'est un accord naturel entre les meilleurs esprits, qui font ainsi l'éducation de leurs contemporains. Platon et Xénophon, attachés à la tradition de leurs maîtres, sont moralistes dans tout ce qu'ils écrivent. Platon, dans ses *Dialogues*, non-seulement discute les principes de la morale, mais encore peint les hommes vivants, et compose des drames familiers, dont la vérité charmera un jour le plus délicat des juges en cette matière, notre La Fontaine[1]. Xénophon, moins élevé au-dessus de la foule, et par cela même plus soumis aux influences communes, ne compose guère d'œuvre, qui n'ait au plus haut degré ce caractère moral. On peut dire que la morale est sa préoccupation constante; il suffit de rappeler, avec les *Mémorables*, l'*Économique* et la *Cyropédie*, où il enseigne à se bien conduire, et se plaît à montrer le spectacle de la vie privée ou publi-

[1] Œuvres compl. de La Fontaine, éd. Didot, in-8°, p. 600 : « Transportons-nous en ce siècle-là ; ce sera d'excellentes comé- » dies que ce philosophe nous aura données, tantôt aux dépens » d'un faux dévot, d'un ignorant plein de vanité, d'un pédant : » voilà proprement les caractères d'Eutyphron, d'Hippias et des » deux sophistes. »

que gouvernée par la sagesse. Plus encore que les philosophes, les auteurs dramatiques, qui sont en communication perpétuelle avec la foule, qui suivent ses impressions et se conforment à ses goûts, se montrent alors curieux de cette vérité humaine, qui se cache dans le cœur de chacun. La comédie moyenne, et bientôt la comédie nouvelle, indiquent assez quel est le genre de spectacle que préfèrent les Athéniens de ce temps. Aux inventions étranges et capricieuses des Cratinus et des Aristophane, succède la représentation de la vie privée. On met, sur le théâtre, au lieu des anciennes satires politiques, des scènes qui amusent le public en lui faisant voir l'homme avec ses travers et ses ridicules. Ce changement n'est pas dû seulement à la loi qui réprime les excès de langage du poëte comique ; il est justifié, sinon produit, par le goût régnant ; la loi pouvait bien interdire l'ancienne forme de la comédie, elle n'aurait pas forcé le public à s'amuser de la nouvelle, si celle-ci n'avait satisfait ses préférences. Là encore, nous saisissons la trace de cette lente révolution morale qui s'est opérée.

Dans l'éloquence, interprète plus sûr qu'aucun autre des sentiments de la foule, la même tendance se manifeste clairement. Notons-la d'autant plus soigneusement, qu'ici nous voyons la tradition même que Démosthène a recueillie. L'éloquence, sans doute, n'a jamais pu se passer entièrement de l'observation morale. Chez Homère lui-même, dans les temps les plus anciens, les discours des héros épiques sont pleins de remarques à la fois élémentaires et profondes. Mais c'est l'instinct, la clair-

voyance naturelle qui guident l'orateur. Son attention n'est pas attachée particulièrement, et de parti pris, à cet ordre de pensées. Au contraire, à la fin du cinquième siècle, quand la rhétorique, toute récente encore, commence à se développer, elle apppelle à son aide l'expérience morale, comme une auxiliaire indispensable. Les causes fictives, qui servent d'exercices dans l'école d'Antiphon, témoignent déjà de cette association [1]. Socrate, au témoignage de Platon, fait de l'étude des hommes le premier devoir de l'orateur ; il exige qu'il soit moraliste, non d'instinct, mais par un dessein arrêté, et qu'il s'habitue à observer : « Puisque la vertu » du discours est d'attirer les âmes, celui qui veut de- » venir orateur doit savoir combien il y a d'espèces » d'âmes : il y en a tant, qui sont de telle nature, » et c'est par où tel homme diffère de tel autre [2]. » Dans ce passage d'un sens si profond se trouve déjà, comme on l'a remarqué [3], le germe du second livre de la *Rhétorique* d'Aristote ; l'objet de ce livre sera l'exposé complet de ces passions humaines, dont l'orateur doit se servir comme d'un instrument utile pour persuader. La rhétorique est donc entrée décidément dans la voie nouvelle, où elle va marcher glorieusement. Les

[1] Sans doute Antiphon est surtout un raisonneur, mais souvent ses discussions subtiles sont appuyées d'observations morales, remarquables par leur netteté. (V. 1e Tetral., 1er Disc., 5, 6, 7, 8. 3e Tetral, 1er Disc., 2.)

[2] Platon, *Phèdre*, LVI (éd. Didot, p. 731).

[3] Voir l'étude de M. Havet sur la *Rhétorique* d'Aristote. (Paris, 1846.)

maîtres, qui excellent alors dans l'art de la parole, se font remarquer autant par la délicatesse et la variété de leurs peintures morales, que par la grâce attique et l'élégance de leur langage. Lysias et Isocrate méritent les mêmes éloges à cet égard.

Je ne puis omettre d'adjoindre à ces noms celui d'Isée, disciple d'Isocrate et maître de Démosthène, pour bien montrer comment celui-ci s'est formé, non-seulement par l'influence du goût public, à laquelle les esprits les plus indépendants n'échappent pas, mais encore par un enseignement régulier [1]. Si incomplètement que nous connaissions le talent d'Isée par une série de discours juridiques, tous composés pour des causes analogues, nous retrouvons chez lui, comme chez tous ses contemporains, l'art de peindre et d'analyser les sentiments [2]. Lui aussi, comme Lysias, s'attache avec habileté aux vraisemblances morales, et va jusqu'à s'en faire des preuves, qu'il oppose parfois, non sans quelque hardiesse, dans des questions légales, à des pièces authentiques, sur lesquelles se fondent ses adversaires [3].

Ainsi, chez tous les grands écrivains, prosateurs, poëtes, ou orateurs de ce temps, nous trouvons une commune disposition d'esprit, et le succès qu'obtiennent

[1] Den. d'Halyc., *de Isæo :* Πηγή τις ὄντως ἐστὶ τῆς Δημοσθένους δυνάμεως.

[2] Voir dans les *Mémoires de littérature ancienne* de M. Egger (Paris, 1862, p. 372), la dissertation intitulée : « *Si les Athéniens ont connu la profession d'avocat.* »

[3] Par exemple, dans le disc. *sur l'héritage de Cléonyme.*

leurs œuvres prouve assez que cette disposition est générale autour d'eux. L'esprit grec, déjà aiguisé par la réflexion, se plaît à se connaître lui-même, et montre, dans cette étude, sa finesse naturelle, sa curiosité, sa justesse de sens et sa pénétration. Le quatrième siècle s'annonce, dès le début, comme celui qui verra naître ces deux systèmes rivaux de philosophie morale, entre lesquels se partageront bientôt la société grecque et la société romaine, la philosophie de Zénon et celle d'Épicure. Que l'on se représente maintenant, au milieu de ce peuple d'Athènes ainsi disposé, l'esprit ouvert et la forte intelligence d'un Démosthène. Tout ce qu'il aime, tout ce qu'il observe, lui parle d'expérience morale. Il voit, autour de lui, les hommes les plus estimés se montrer curieux de ces faits intérieurs de l'âme, qui offrent d'ailleurs à son génie un aliment substantiel. Sa propre éducation déjà le portait vers ce genre d'études ; le goût régnant encourage son inclination ; de là un désir constant de s'instruire dans la science de l'homme, désir qui l'attachera passionnément à la lecture de Thucydide, si profond observateur en cette matière.

D'ailleurs, si le goût de la vérité morale est manifeste alors dans la société grecque, ce goût est encore dans cette période de saine maturité, où l'on évite l'excès de l'analyse et le raffinement. L'éloquence a besoin de vérités fortes, simples, faciles à saisir ; la subtilité, qui peut plaire quelquefois dans un cercle de beaux esprits, déplaît instinctivement à la foule et amollit le discours. Il faut que l'orateur connaisse à fond les sentiments élémentaires du cœur humain, mais il ne doit pas s'ar-

rêter à énumérer complaisamment des minuties, qui feraient valoir sa perspicacité, sans émouvoir ses auditeurs. Au temps de Démosthène, ce danger n'était pas encore à craindre. L'habitude de l'observation était trop nouvelle, pour qu'on fût réduit à rajeunir des remarques déjà faites. Il y avait encore, dans la manière de peindre les hommes et d'expliquer leur conduite, une simplicité, pleine de force, qui instruisait sans fatiguer l'esprit, et qui laissait au génie de l'orateur cette aisance, sans laquelle l'éloquence a quelque chose de faux et d'apprêté. Démosthène eut ainsi le bonheur de trouver, dans la société contemporaine, un milieu favorable au développement complet de son génie, sans aucun de ces attraits dangereux, qui, en des temps moins favorisés, jettent d'excellents esprits dans des routes où ils s'égarent.

Quant à la morale régnante vers le temps dont nous parlons, nous n'avons pas ici à l'étudier en détail. On a exposé plus d'une fois cette défaillance du caractère athénien, qui se fit sentir au quatrième siècle : l'oubli des anciennes vertus, les mœurs amollies, le goût de la parole succédant à celui de l'action. Une seule vertu avait survécu, parce qu'elle tenait à un instinct national : c'était l'amour de la gloire (φιλοτιμία), ressort insuffisant sans doute, mais pourtant assez énergique parfois pour provoquer encore des mouvements généreux et salutaires.

Cette passion venait du fond même du caractère athénien. Une imagination vive, éprise du beau, prédisposait ce peuple à subir plus que tout autre ce genre

d'entraînement. Les démagogues, qu'Aristophane mettait en scène, n'avaient pas de moyens plus puissants de gagner la multitude que de flatter sa vanité. C'est en caressant cet instinct qu'ils avaient amené la défaite d'Athènes. Mais les revers et la ruine même n'avaient pas guéri les Athéniens de cette faiblesse. Elle devait survivre en eux à toutes les vertus civiques, et leur mériter un jour l'éloge d'Horace «*præter laudem nullius avaris*[1].» Au temps de Démosthène, c'était un motif d'action encore puissant sur le peuple athénien. Cette nation, amollie dans le présent, était toujours fière de son passé, elle en conservait précieusement la tradition; ses orateurs ne manquaient pas de la lui rappeler dans les éloges funèbres ou les panégyriques. La renommée qu'elle avait acquise au temps des guerres médiques, le rôle prédominant qu'elle avait joué dans les affaires politiques de la Grèce, enfin et surtout cette sorte de souveraineté morale qu'elle avait exercée par l'intelligence, par le goût des arts, c'étaient là autant d'idées dont elle aimait à s'entretenir. L'art des orateurs et sans doute aussi le travail de l'imagination populaire avaient composé de tous ces souvenirs réunis comme une longue et magnifique légende patriotique, que l'on peut lire dans le *Panégyrique* d'Isocrate. A défaut de vertu, les Athéniens avaient du moins l'orgueil de cette tradition. C'était une sorte de religion nationale qui entretenait encore en eux de nobles sentiments.

C'est au milieu de cette société que Démosthène fut

[1] Hor., *Art poét.*, 324.

élevé. Il eut à subir, dès sa jeunesse, l'influence quotidienne de ses qualités et de ses défauts. Sa forte nature et son éducation personnelle le protégèrent efficacement contre les uns, et lui permirent de s'approprier les autres. La mollesse et le goût de l'oisiveté ne pouvaient rien sur une âme aussi active ni sur une volonté aussi décidée. Démosthène avait en lui-même, dans son ambition et dans le sentiment de son génie, un principe d'énergie, qu'aucune influence du dehors ne pouvait entamer. Le spectacle de ces défauts eut au contraire pour effet de fortifier en lui les qualités et les idées contraires. Dès que sa raison mûrie se tourna vers la politique, il ne put s'empêcher, dans ces méditations quotidiennes sur les hommes et sur les événements, dont nous parle Plutarque [1], de remarquer le vice capital de ses concitoyens, ce manque de résolution, cette fausse activité qui se consumait en paroles, en menaces, en colère, en procès, et qui négligeait l'essentiel. Plus il y avait en lui de prudence, de réflexion et de persévérance, plus il dut être frappé de la légèreté, de l'imprévoyance, et du peu d'énergie des Athéniens. De telles observations ne pouvaient manquer de s'offrir chaque jour à ce grand esprit attentif. Nous verrons, dès ses premiers discours politiques, quelles conclusions il en tire, et comment, par la nécessité du contraste, l'activité soutenue devient le premier précepte de sa morale politique. Mais si Dé-

[1] Plut., *Vie de Dém.*, VIII. — « Les rencontres qu'il faisait au dehors, les conversations, les affaires servaient de matière à son travail. A peine libre, il rentrait dans sa studieuse retraite, où il repassait de point en point et les faits et les raisonnements. »

mosthène résistait à l'exemple de la mollesse contemporaine, il ne pouvait manquer de s'associer à cette fierté nationale, qui attestait la générosité et l'élévation naturelle de l'âme athénienne. Tout contribuait à développer en lui ce sentiment. Sa nature active et sérieuse avait besoin, dans tout ce qu'elle entreprenait, d'un idéal dont elle pût s'inspirer ; en politique, elle s'attacha naturellement à cette ancienne Athènes, dont le souvenir se perpétuait dans toutes les mémoires. D'ailleurs, soit qu'il fréquentât les maîtres d'éloquence, soit qu'il écoutât en public les orateurs aimés de la foule, n'entendait-il pas retentir partout cet éloge de l'ancienne race, des soldats de Marathon et de Salamine, qui avaient sauvé la patrie? Ne voyait-il pas quels sentiments ces souvenirs excitaient dans le peuple? Comment une âme d'orateur, disposée par nature à s'unir aux impressions vagues et profondes des foules, n'aurait-elle pas ressenti avec force ces puissantes émotions patriotiques? En outre, la réflexion même devait confirmer en lui ce sentiment. Quel moyen d'action sur un peuple, jaloux de son honneur, que de lui offrir en exemple, non les vertus des nations étrangères, mais les siennes, consacrées par l'admiration universelle ! Quelle ressource que ce passé d'Athènes pour enseigner aux générations nouvelles leur devoir et pour secouer leur engourdissement ! Démosthène sut se servir de cette foi populaire et nationale, qu'il partageait lui-même. Il étudia, dans l'histoire, le caractère d'Athènes. Thucydide lui en offrait déjà un magnifique résumé ; mais l'imagination de l'orateur avait d'autres besoins que la raison de l'his-

torien. Il prit chez lui les traits essentiels de son idéal, mais, fidèle à l'instinct populaire, il ne se défendit pas de l'embellir. Il mit, dans cette image de l'ancienne Athènes, toutes les vertus qu'il eût voulu voir chez ses contemporains. Ce fut la forme vivante sous laquelle il se représenta la morale politique qu'il s'efforçait de propager. Ainsi transformée, sa morale eut cette beauté sensible qui était nécessaire à l'imagination d'un Athénien. Ce ne fut pas seulement une théorie abstraite, approuvée de la raison ; ce fut un être aussi réel que les conceptions des poëtes, avec cet heureux privilége qu'il tenait à l'orateur et à la foule par les liens les plus étroits, qu'il était leur image épurée, et qu'il pouvait exciter en eux les plus nobles sentiments d'amour, d'orgueil légitime et fécond.

Ainsi Démosthène ne dut pas seulement à son temps le goût de l'observation. Il lui dut aussi, dans une certaine mesure, la tournure de ses idées morales, puisqu'elles se formèrent en opposition aux vices dominants, mais en conformité avec le sentiment de fierté nationale, qui survivait, dans Athènes, à l'ancienne énergie. Tout ce qui lui vint du dehors se modifia ensuite en lui par le travail incessant de sa pensée et par l'effet de ses propres dispositions. Il en résulta que son génie put allier deux qualités opposées, et, tout en restant lui-même, se mettre en communication intime avec les sentiments de la foule.

En outre, l'éloquence de Démosthène porte aussi la marque de l'influence exercée sur elle par quelques grands esprits, que nous avons déjà nommés, Thucydide,

Platon, Isocrate. Il nous reste à étudier cette influence, pour connaître complètement les origines de la morale, que nous aurons ensuite à exposer.

---

## CHAPITRE III.

### INFLUENCE DE THUCYDIDE, DE PLATON ET D'ISOCRATE SUR LES IDÉES MORALES DE DÉMOSTHÈNE.

L'antiquité songeait peu à remarquer chez un homme de génie cette empreinte de la société contemporaine, que nous venons de noter chez Démosthène ; mais elle appréciait avec délicatesse certaines ressemblances entre de grands esprits. Les premiers critiques anciens, qui s'occupèrent du souvenir de Démosthène, quand il eut disparu, recueillirent la tradition encore vivante des remarques faites sur ses discours, et cherchèrent à expliquer tout ce que l'opinion publique avait déjà signalé en lui de plus essentiel. On n'oserait affirmer aujourd'hui qu'ils n'aient pas été séduits quelquefois par le plaisir d'offrir à la curiosité des esprits cultivés des explications précises. Mais, en nous défiant des récits complaisants, nés dans les écoles de rhétorique, nous devons reconnaître qu'il y a certaines influences individuelles, dont la trace est visible dans les idées morales de Démosthène : Thucydide, Platon et Isocrate ont été, bien qu'inégalement, ses modèles familiers. Etudier la part qui leur revient dans la formation de ses idées morales, c'est déjà entrer dans

la connaissance intime de son génie, en notant les affinités naturelles de son esprit et les premières habitudes de sa pensée.

## I

### *Influence de Thucydide.*

La tradition, qui représente Démosthène comme adonné passionnément à l'étude de Thucydide, a pour elle plusieurs témoignages. Denys d'Halicarnasse [1], Plutarque [2], l'ont confirmée de leur autorité. Mais, à vrai dire, la plus forte preuve qu'on puisse donner à l'appui de cette tradition, me paraît être encore la comparaison de certaines qualités, de certaines habitudes, qui rendent manifeste cette espèce de filiation intellectuelle. On pourrait craindre que la tradition n'eût été faite pour les besoins de la cause, mais on ne peut nier des ressemblances évidentes; et, d'autre part, sans recourir à des témoignages incertains, on est en droit d'affirmer que la curiosité de Démosthène, cherchant à se renseigner sur l'histoire de sa patrie, dut s'attacher à l'ouvrage de Thucydide, chef-d'œuvre alors unique en son genre, avec l'ardeur soutenue qui lui était propre.

Thucydide, ainsi étudié, fut pour Démosthène un admirable maître d'observation morale [3]. Dans l'œuvre

[1] Den. d'Halic., *sur Thucydide,* 53.

[2] Ou plutôt l'auteur, quel qu'il soit, des *Vies des dix orateurs.*

[3] J'emprunte ici quelques idées essentielles à l'étude si instructive de M. Jules Girard sur Thucydide (*Essai sur Thucydide*, Paris, 1860). En rappelant les traits principaux de la

qu'il destinait à l'instruction des siècles (κτῆμα ἐς ἀεὶ), le grand historien s'était montré moraliste profond; mais, soit disposition naturelle de son esprit, soit volonté préconçue, il avait éloigné de son ouvrage toutes les peintures morales qui n'auraient servi qu'à plaire ou à satisfaire l'imagination, sans jeter de lumière nouvelle sur la trame des faits. Une seule chose le préoccupait : former la raison politique des hommes, en leur apprenant à voir dans les sentiments des peuples ou des individus, dans leurs dispositions morales, l'explication des grands événements. Aussi ne songeait-il à noter, d'un trait rapide et vigoureux, que l'essentiel en chaque chose. Il cherchait dans l'âme de ses personnages la raison de leurs actions; tout tendait chez lui à montrer clairement la concordance des faits extérieurs et palpables, qui frappent les regards de la foule, avec les faits intérieurs qui lui échappent. L'étude de l'homme devenait donc, entre ses mains, un instrument de politique. Elle permettait de tirer la leçon des événements passés et de former des conjectures pour l'avenir. C'est ainsi que, par une innovation de génie, voulant expliquer la lutte acharnée de Sparte et d'Athènes, il ne s'attachait pas à commenter de vains accidents ni d'antiques légendes, mais il plaçait, au premier et au second livre de son histoire, le portrait des deux peuples rivaux. C'était révéler, sous forme de peinture morale, les causes réelles de leur antagonisme et aussi de leurs succès et de leurs revers. En

morale de Thucydide, j'espère faire mieux sentir par où Démosthène procède de lui.

lisant le discours des députés de Corinthe, au premier livre, en pesant chacune des paroles par lesquelles ils peignent les qualités et les défauts d'Athènes[1], un esprit réfléchi pouvait s'expliquer et les entreprises insensées de cette république sur la Sicile, et ses désastres des dernières années, et aussi, pour suivre les événements plus loin encore, l'énergie remarquable, avec laquelle elle se redressa ensuite et reconstitua presque son ancienne puissance. Toute l'histoire d'Athènes était ainsi éclairée par la connaissance intime du caractère national. Ce fut là incontestablement une des meilleures leçons qui pût être offerte à l'esprit de Démosthène. Thucydide lui enseigna tout d'abord ce qu'une longue expérience ne lui aurait peut-être jamais montré si clairement. Il lui fit voir qu'il y a autre chose dans la succession des faits que des accidents dramatiques. Il lui en découvrit les causes profondes, c'est-à-dire les dispositions des hommes et le caractère des peuples. Avec ce maître incomparable, Démosthène s'initia surtout à l'étude pratique des sentiments. Il put apprendre, par des exemples saisissants, comment l'homme d'État doit se régler sur l'observation, étudier le fort et le faible des divers partis, et chercher quels secrets rapports ont les événements avec l'état moral de ceux qui en sont les auteurs ou les victimes. Jamais vérité ne fut plus fructueuse que cette découverte de Thucydide ne le devint chez Démosthène. Ce fut l'inspiration la plus constante

[1] Thuc., I, 70 : Οὐκ αἰσθάνεσθαι ἡμῖν γε δοκεῖτε, οὐδ' ἐκλογίσασθαι πώποτε πρὸς οἵους ὑμῖν Ἀθηναίους ὄντας, καὶ ὅσον ὑμῶν καὶ ὡς πᾶν διαφέροντας, ὁ ἀγὼν ἔσται, κ. τ. ἑ.

de son éloquence. Tandis que les Athéniens surpris, joués et battus par Philippe, chercheront la cause de leurs revers dans les trahisons des généraux, dans l'insuffisance des troupes, dans la contrariété des vents, tandis qu'ils perdront leur temps à s'accuser les uns les autres, qui donc, dans Athènes, sinon le disciple de Thucydide, ne cessera de dire que la cause réelle de tous les malheurs publics est dans l'indifférence et la lâcheté de chacun? Qui leur montrera que le Macédonien réussit parce qu'il est actif, et qu'ils échouent parce qu'ils n'aiment qu'à vivre doucement? Ce sera cet esprit studieux, qui a médité, en lisant la guerre du Péloponnèse, sur les conséquences que peuvent avoir les sentiments cachés des individus et des peuples. Il est remarquable de voir que, dès les premiers discours politiques de Démosthène, sa pensée est faite sur ce point. En 354, tandis qu'Athènes regarde avec inquiétude du côté de l'Asie, et que l'on parle des armements menaçants du grand roi, le jeune orateur monte à la tribune pour conseiller à sa patrie de se tenir prête à faire la guerre, sans la déclarer. Après avoir défini la politique qu'il croit utile, il ajoute ces paroles bien dignes d'attention : « Le premier et le plus essentiel » des préparatifs, Athéniens, c'est que chacun de vous » soit disposé à faire son devoir avec empressement. » En effet, vous le voyez, toutes les fois que vous avez » pris de concert quelque résolution, et qu'ensuite » chacun s'est cru obligé de remplir sa tâche, rien n'a » jamais manqué. Mais au contraire lorsque, contents » d'une belle déclaration, vous vous êtes ensuite regar-

» dés les uns les autres, et que chacun, bien décidé à » ne point agir, s'est reposé sur son voisin, rien ne » s'est fait[1]. » Pour Démosthène, tous les préparatifs bruyants que peut faire la république ne sont rien, si les citoyens ne préparent d'abord leurs cœurs au dévouement énergique. C'est bien là l'héritage direct de l'esprit de Thucydide. Même sérieux et même fermeté dans les idées de part et d'autre, même défiance des dehors qui font illusion, même soin de descendre jusqu'aux véritables causes et de les mettre en lumière. Démosthène, débutant ici dans l'observation appliquée à la politique, ne fait que reprendre la route déjà frayée par le grand historien.

L'idéal moral de Thucydide n'eut pas moins d'influence sur le génie de l'orateur. Il était impossible qu'en décrivant la période la plus troublée de l'histoire grecque, en représentant des hommes et des peuples qui luttaient avec acharnement, Thucydide ne marquât pas quelque préférence pour certaines qualités supérieures de l'esprit et du caractère, auxquelles ces événements avaient fourni l'occasion de paraître dans tout leur éclat. S'il n'indiquait pas expressément son jugement, l'accent qu'il prêtait à ses personnages et surtout les conséquences des résolutions sages ou folles manifestées par le cours des événements suffisaient à former l'opinion du lecteur. On ne pouvait lire son histoire avec attention et sincérité, sans en retirer cette impression, qu'au milieu des chances diverses de la politique

[1] Démosth., περὶ Συμμοριῶν, p. 182.

le succès est à ceux qui savent à la fois prévoir et exécuter. La prédominance de l'intelligence forte et calme sur les passions, la persévérance dans l'action commencée, tels étaient les traits essentiels de sa morale.

La forte pensée de Périclès s'était portée, avant que la guerre éclatât, sur le but que sa patrie devait se proposer d'atteindre; il voulait supprimer l'antagonisme qui épuisait la Grèce, en ruinant la puissance des Lacédémoniens. Cette netteté de conception est une des qualités que l'historien loue chez lui dans le jugement qu'il porte sur son caractère[1]. Le choix et la combinaison des moyens, la connaissance exacte et l'usage opportun des ressources présentes, ne sont pas moins à remarquer dans l'image que Thucydide nous offre du même homme d'État. Dans un premier discours, il montre aux Athéniens quelle est leur force véritable, il leur indique avec autorité ce qu'ils peuvent et ce qu'ils ne peuvent pas; son langage est celui de l'expérience réfléchie, plein de raison et de vérité[2]. Aussi, lorsque Thucydide le compare à ses successeurs[3], a-t-il soin de noter à son avantage cette intelligence profonde des forces d'Athènes, cette prévoyance nette des fautes à éviter, cet art d'employer à propos les ressources de

[1] Thucyd., II, 65. Ἐπεί τε ὁ πόλεμος κατέστη, ὁ δὲ φαίνεται καὶ ἐν τούτῳ προγνοὺς τὴν δύναμιν....., καὶ ἐπειδὴ ἀπέθανεν, ἐπὶ πλέον ἔτι ἐγνώσθη ἡ πρόνοια αὐτοῦ ἢ εἰς τὸν πόλεμον. — Voir aussi le portrait de Thémistocle, I, 138

[2] Thucyd., I, 141 et suiv.

[3] Thucyd., II, 65, après le passage cité précédemment.

l'État, toutes ces grandes qualités politiques qui disparurent après lui. L'admiration de l'historien pour son personnage se montre ici à découvert. Il est plein de respect pour une fermeté de sens et une puissance de réflexion, qui évidemment constituent, à ses yeux, les facultés supérieures de l'homme. Cet idéal se complète par les qualités qui se rapportent plus spécialement à l'exécution, le discernement des occasions et la persévérance dans l'action. Ici surtout Thucydide est le maître et le prédécesseur de Démosthène. Agir, dès que l'action est devenue nécessaire, n'est-ce pas ce que l'adversaire de Philippe demandera sans cesse aux Athéniens? On ne peut s'empêcher de songer aux Philippiques, en lisant ces paroles, que Thucydide, dans son premier livre, prête aux Corinthiens : « Il » s'agissait de savoir, non pas si nous étions offensés, » mais comment nous repousserions les offenses. Nos » ennemis, suivant un dessein arrêté, s'avancent sans » retard contre nous, et pendant ce temps nous som- » mes encore à délibérer[1]. » Et n'est-ce pas le résumé des longues luttes engagées par Démosthène contre la mollesse de ses concitoyens, que cette phrase de Périclès, cherchant à relever les courages abattus : « Une grande révolution s'est faite dans votre fortune » et vous a surpris ; vous voilà soudain désespérés, et » vos résolutions antérieures sont abandonnées[2]. » Tout le discours recommande la persévérance. Mais ce

[1] Thucyd., I, 69. — Voy. aussi le second discours des Corinthiens, I, 120.

[2] Thucyd., II, 61.

courage inébranlable, que Thucydide loue par la bouche de Périclès, n'est pas l'emportement brutal, c'est la confiance en soi, fondée sur le bon emploi de l'intelligence. — « A fortune égale, l'intelligence, qui se » reconnaît supérieure, prête à l'audace une assurance » plus ferme; elle se repose moins sur l'espérance, » toujours incertaine, que sur la connaissance précise » de ses forces, qui donne plus de certitude à ses pré- » visions[1]. » N'est-ce pas encore cette même estime de l'activité persévérante qui respire dans les reproches que Cléon adresse aux Athéniens à propos de l'affaire de Mitylène? Quel que soit le calcul personnel du démagogue, ses paroles prennent une gravité et une force remarquables, quand il blâme, chez les Athéniens, la disposition qu'ils ont à écouter les discours à la façon des sophistes, pour en apprécier la beauté et l'adresse, au lieu de s'occuper sérieusement de leurs intérêts? Ce penchant du peuple athénien, qui devait lui être si fatal en lui faisant illusion sur sa propre inertie, ce goût de la parole brillante, dont on s'amuse, tandis que les événements suivent leur cours, cette passion frivole pour la dispute, tout cela reparaîtra dans les discours de Démosthène, et, sur ce point essentiel, la morale de l'orateur ne sera pas autre que celle de l'historien.

Je viens de montrer ou de rappeler, en passant, quelques-uns des jugements de Thucydide sur le peuple d'Athènes. En résumant ces appréciations éparses, sur-

[1] Thucyd., II, 62.

tout en comparant le portrait des Athéniens, tel qu'il est tracé au premier livre par les Corinthiens, et celui que Périclès, à son tour, insère dans l'oraison funèbre, au second livre, on voit que Thucydide distingue parfaitement chez ses concitoyens le bien et le mal, et qu'en cela encore il n'a pu manquer d'être singulièrement utile à Démosthène. Il reconnaît chez l'Athénien la facilité à concevoir, la force et la ténacité de l'espérance, la souplesse et les facultés inventives de l'esprit, la douceur et la modération naturelle du caractère, l'énergie décisive au moment du danger, mais il note aussi la légèreté turbulente de l'imagination, le goût du plaisir, la témérité. C'étaient là de précieuses indications pour le sens éveillé et curieux de Démosthène. Il eut à modifier quelques traits à cette peinture; car, dans un court espace de temps, les défauts avaient pris, dans ces natures changeantes, une place bien plus grande qu'autrefois. Mais l'étude première était faite, les données essentielles étaient déterminées. Thucydide avait éclairé d'un jour si vif tout ce domaine de l'observation, qu'un esprit moins pénétrant que celui de Démosthène aurait pu encore compléter ou rectifier, en tenant compte des changements survenus, les indications capitales qu'il avait données.

J'aurai assez d'occasions, par la suite, de montrer combien de fois ces pensées de Thucydide se retrouveront chez Démosthène; mais, pour rapprocher déjà en quelques mots, l'inspiration morale de l'orateur de celle de l'historien, quelle est en somme l'idée essentielle qui ressort de l'ensemble des discours de Démosthène,

sinon celle qui se dégage aussi de l'œuvre entière de Thucydide? D'après eux, la nature humaine, ne vaut que par l'activité prudente et soutenue, qui prévoit, discerne, combine, et poursuit avec persévérance tout ce qu'elle entreprend, qui fuit l'illusion, qui voit les choses telles qu'elles sont, qui se donne tout entière à l'exécution d'un projet sensé, qui ne se décourage de rien, qui fait violence à la fortune, et qui ravit le succès à force de prudence et d'obstination? Justesse de sens et fermeté de courage, voilà, pour l'un comme pour l'autre, les plus hautes qualités dont nous sommes capables [1]. C'est par excellence l'idéal de la race athénienne; chez elle, l'esprit est trop vif, trop délié, il a trop conscience de sa clairvoyance naturelle, pour qu'il n'y ait pas, dans l'image que les grands génies conçoivent du caractère national, autant de prudence pratique que de vertu proprement dite. La raison, à la fois élevée et familière, habile à mener les événements, dont elle se fait comme un problème perpétuel, et en même temps le courage réfléchi, cette force modérée et constante, qui ne s'emporte pas follement, mais que rien n'arrête, voilà en somme ce que la nature heureuse de l'Athénien devait goûter, au contact de la vie réelle, tant que des influences fâcheuses n'avaient pas agi sur elle et préparé

[1] On lit dans le discours funèbre attribué à Démosthène : « Oui, on peut l'affirmer sans réserve, la vertu a pour principe » l'intelligence, et pour terme le courage. L'un juge ce qui doit » être fait, l'autre assure l'effet de nos résolutions » (p. 1394). Cette conformité de sentiments mérite d'être notée. Peut-être constituerait-elle une légère vraisemblance de plus en faveur de l'authenticité de ce discours.

la décadence. Il était naturel que cet idéal fût particulièrement estimé des deux grands esprits qui l'avaient le plus étudié, de Thucydide, et, après lui, de Démosthène.

## II

### *Influence de Platon.*

L'influence de Platon sur le génie de Démosthène a été de nos jours très-contestée[1]. On doit avouer que les témoignages anciens, à ce sujet, sont à peu près sans valeur. C'est dans les écoles de philosophie, qu'a pris naissance la tradition acceptée par Cicéron et mentionnée par Plutarque[2]. On comprend qu'une telle origine l'ait rendue suspecte : la philosophie avait intérêt à revendiquer, pour un de ses représentants, l'honneur d'avoir inspiré l'éloquence du plus grand orateur athénien. En outre certains documents, qui semblaient confirmer l'opinion reçue, sont aujourd'hui sans autorité : la prétendue lettre de Démosthène à Héracléodore, à laquelle Cicéron semble faire allusion dans le *Brutus*[3], est considérée à juste titre comme supposée. Restent en définitive les vraisemblances historiques, jointes aux preuves que l'on peut tirer d'une comparaison générale entre les idées du philosophe et celle de l'orateur.

[1] Notamment par M. A. Schæfer, ouv. cit., I, p. 280 et suiv.

[2] *De Orat.*, I, 19. — *Orat.*, IV. — *Brutus*, XXI. — Plutarque, *Vie de Démost.*, V.

[3] *Brutus*, XXI.

Peut-être est-on porté quelquefois à en faire trop peu de cas.

C'est mal raisonner, selon moi, que de nier résolument l'influence de Platon sur Démosthène, sous prétexte qu'on ne trouve, dans les discours de celui-ci, aucune idée philosophique, qu'il n'ait pu concevoir de lui-même, sans inspiration étrangère. Ce que son génie aurait peut-être produit spontanément, s'il y eût été forcé, a pu fort bien lui être suggéré par des exemples contemporains. Nous n'avons pas à nous demander si Démosthène, ignorant totalement la philosophie de Platon, n'aurait pas pu être néanmoins ce qu'il a été; nous recherchons simplement s'il est vraisemblable qu'il ait ignoré cette philosophie, et si ses œuvres ne semblent pas plutôt indiquer qu'il l'a connue et mise à profit.

Reconnaissons d'abord que toutes les vraisemblances sont en faveur de la tradition. L'enseignement de Platon n'a pas été caché. Il a rempli Athènes de son renom et passionné une jeunesse studieuse. Les plus illustres citoyens se faisaient un plaisir d'assister aux discussions de l'Académie. Comment admettre que, dans une ville où tout le monde aimait à parler, les doctrines platoniciennes, souvent étranges dans leur beauté, et volontiers paradoxales dans leurs conséquences, n'aient pas été, pour la société instruite, un sujet d'entretien des plus ordinaires? L'importance, que prend la philosophie dans l'histoire littéraire de ce siècle, nous montre quelle place elle a dû tenir aussi dans la vie intellectuelle des contemporains. A coup sûr, il n'y avait pas, vers le

temps où Démosthène achevait son éducation, un seul Athénien instruit, qui n'eût bien souvent entendu exposer quelques-unes des idées familières au grand philosophe. Elles étaient, pour ainsi dire, dans l'atmosphère morale, où vivaient et se développaient les meilleures intelligences. On pouvait les combattre ou ne les accepter qu'avec réserve ; il était impossible de les ignorer, et de n'en pas subir l'influence à quelque degré.

Démosthène était, à cet égard, dans la situation commune. Si l'on s'étonne de n'avoir pas, sur ce point, des détails nombreux et précis dans ses diverses biographies, la raison m'en paraît fort simple. Chez lui, le caractère de l'orateur est tellement prédominant, qu'il a préoccupé exclusivement ses contemporains. On a conservé le souvenir de son éducation oratoire, et le reste a été oublié. Il en a été de son développement philosophique comme de ses études purement littéraires : aucun auteur ancien ne nous met au courant de celles-ci ; nous savons pourtant que le futur orateur était loin de les négliger. Lorsque nous le voyons, dans ses plaidoyers, citer, avec à-propos, des passages de divers poëtes, nous reconnaissons une mémoire cultivée et un esprit exercé de bonne heure à l'intelligence des belles choses. Nous ne comprendrions pas que cette curiosité se fût absolument refusée aux discussions contemporaines. L'enseignement d'un Platon ne pouvait pas être sans attrait pour celui qui goûtait ainsi les vers de Solon ou des grands tragiques. Démosthène a certainement étudié tout ce qui intéressait alors l'esprit public, et à supposer qu'il n'ait pas assisté lui-même aux entretiens du philo-

sophe avec ses disciples, il me paraît difficile de douter qu'il n'en ait recueilli de tous côtés le fidèle écho. S'il dérobait des heures nombreuses à l'étude du droit et aux leçons du rhéteur Isée pour les consacrer à la culture des lettres, on peut supposer qu'il en trouvait aussi quelques-unes, dans sa vie laborieuse, pour s'occuper de ces questions morales partout agitées autour de lui.

Quel a été pour lui le fruit de ce commerce, peut-être lointain, mais assurément réel, avec le génie de Platon? Je n'irai pas jusqu'à dire, avec Cicéron, que l'orateur a dû au philosophe la grandeur de son langage [1]. Je me contente de croire que l'autorité de Platon et la beauté de ses idées ont encouragé, dans l'âme du jeune Démosthène, certaines dispositions naturelles. C'est le sens de l'idéal, qui manque le plus aux hommes d'affaires. La vie publique était assurément peu propre à le développer. Je ne doute pas que les instincts de Démosthène ne fussent naturellement assez généreux pour l'élever au-dessus des habiletés mesquines de sa profession; mais il me semble que, jeune encore, il dut se sentir singulièrement aidé, dans ce mouvement de son esprit, par la popularité que les leçons de Platon donnaient, auprès des hommes dignes de l'entendre, aux vertus désintéressées. Qu'on se représente, dans ce monde de politiques peu scrupuleux, où des adversaires acharnés se calomniaient les uns les autres, ce jeune homme abandonné à lui-même; sa nature lui inspire

[1] Cicéron, *Brutus*, XXI : *Lectitavisse Platonem studiose, audivisse etiam Demosthenes dicitur; idque apparet ex genere et granditate verborum.*

des sentiments élevés ; mais quel plaisir n'aura-t-il pas à les entendre recommander, au nom de la raison, par celui qui a le plus de droits à la faire parler? L'admiration, excitée par cette pure sagesse, sera pour lui un encouragement ; il sentira qu'il y a plus de vérité dans ces leçons du philosophe que dans la prétendue expérience de ceux qui l'entourent, et, sans les approfondir peut-être complètement, il en recevra un secours appréciable pour toute la conduite de sa vie.

Il est vrai que les habitudes d'esprit de Démosthène sont, en plus d'un point, toutes contraires à celles de Platon. Tandis que l'un énonce des vérités générales, sans se préoccuper de leur application immédiate, l'autre ne sort jamais de ce qui est possible et positif. Celui-là ne dépend que de sa raison ou de son imagination, celui-ci est astreint à se conformer aux exigences des choses. Mais, sous ces différences, subsiste une ressemblance originelle. Platon aime passionnément la beauté sereine : Démosthène, malgré l'âpreté de son caractère, a au fond le même instinct. Tout ce qui est, en morale, à la fois grand et simple, le touche profondément. Il recherche, entre toutes les vertus, celles qu'on pourrait appeler, au vrai sens du mot, aristocratiques, parce qu'elles indiquent un généreux détachement des préoccupations vulgaires : le désintéressement, la loyauté scrupuleuse, parfois même l'oubli des injures. Il serait surprenant, qu'avec ces dispositions, Démosthène n'eût pas été frappé des nobles exemples que lui offrait la dialectique platonicienne. Sans cesse Platon, partant des opinions communes et les écartant peu à

peu, conduisait ses auditeurs à des conclusions, dont la beauté morale les étonnait en les remplissant d'admiration. Ce mouvement d'esprit n'est pas moins ordinaire à Démosthène ; j'aurai plus d'une fois l'occasion de le faire remarquer. Le discours de la Couronne en est assurément le plus bel exemple. Le progrès continu et rapide des idées morales y rappelle la discussion de Socrate avec Polus dans le *Gorgias*. Chez l'orateur comme chez le philosophe, l'esprit passe des idées reçues aux principes les plus purs et aux sentiments les plus élevés. Il n'y a pas, à vrai dire, de gradation, mais une sorte d'entraînement de cœur et d'esprit, qui est admirable. Je ne prétends pas que Démosthène, se défendant des accusations d'Eschine, se soit souvenu le moins du monde d'aucun des dialogues de Platon ; mais je ne puis méconnaître ce qu'une seule leçon de ce genre, recueillie par un esprit bien préparé, a pu éveiller en lui d'inspirations fécondes, destinées à se produire en leur temps.

Quintilien voyait, dans le serment de l'orateur attestant les morts de Marathon, la preuve de l'influence exercée sur lui par l'enseignement de Platon [1]. Sans aller jusqu'à dire, avec l'écrivain latin, que Démosthène ait été le disciple du grand philosophe, je crois qu'il a profité sensiblement des entretiens de l'Académie.

[1] Quintil., *Instit. orat.*, XII, 10, 13 : *Non illud jusjurandum per cœsos in Marathone ac Salamine propugnatores reipublicæ satis manifesto docet præceptorem ejus Platonem fuisse?*

## III

### *Influence d'Isocrate.*

On ne peut rapprocher le nom de Démosthène du nom d'Isocrate, sans qu'aussitôt le contraste de deux esprits opposés ne s'offre à l'imagination. Fénelon l'a marqué en traits précis et frappants : « On ne voit dans » Isocrate que des discours fleuris et efféminés, que des » périodes faites avec un travail infini pour amuser » l'oreille, pendant que Démosthène émeut, échauffe » et entraîne les cœurs, etc. [1] » Mais en indiquant les différences, Fénelon oublie de noter la tradition morale qui se perpétue d'Isocrate à Démosthène. Il ne l'oublie pas seulement, il la méconnaît. On n'a plus à redresser aujourd'hui le jugement singulier par lequel il affirme qu'Isocrate, bien plus que Longin, a dédaigné la morale et l'a rendue étrangère à l'éloquence [2]. La morale, au contraire, est le fonds le plus riche de l'éloquence d'Isocrate. Sans doute, entre lui et Démosthène, la différence est immense. L'un enfermé dans l'école, tout occupé du soin de bien dire, vise surtout à se faire applaudir; l'autre mêlé aux affaires, responsable des conséquences que peuvent avoir ses conseils, ne se propose que de persuader ses auditeurs, de les décider à

[1] Fénel., *Ier Dial. sur l'éloq.*

[2] Voir à ce sujet, et pour quelques-unes des principales idées de ce chapitre, la belle étude sur Isocrate, ajoutée par M. Havet à la traduction du discours sur l'*Antidosis* due à M. Cartelier. (Introd. au Discours sur l'Antidosis, Paris, 1863.)

l'action. L'un a tout le temps de polir ses phrases, l'autre suit ou devance les événements. D'un côté, l'art le plus raffiné, mais aussi le plus apparent; de l'autre, la passion mise au service de la raison. Mais la différence des génies n'exclut pas certaine communauté d'habitudes ou même d'idées. Démosthène, il est vrai, ne semble pas avoir eu de rapports directs avec Isocrate. Plutarque raconte seulement qu'il avait eu communication de ses préceptes et qu'il les aurait appris par cœur [1]. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas de l'influence littéraire d'Isocrate sur Démosthène que nous nous occupons ici, mais de son influence morale. Démosthène n'avait pas besoin d'étudier la rhétorique d'Isocrate pour profiter de ses discours. Le chef-d'œuvre de l'illustre rhéteur, son *Panégyrique*, achevé peu d'années après la naissance de Démosthène, était certainement familier à tous ceux qui avaient le goût de l'éloquence. Nul doute que le jeune orateur, curieux d'apprécier par lui-même cette grande renommée, n'ait étudié à fond une œuvre qui devait passer alors pour le modèle le plus excellent du genre. Comment n'aurait-il pas donné toute son attention à ce discours, où la rhétorique, encore contestée, semblait triompher de ses détracteurs? Comment n'y aurait-il pas cherché les procédés de l'éloquence? Comment son génie pénétrant n'aurait-il pas interrogé avec curiosité ce monument unique, qui avait montré à la Grèce de si nobles pensées sous des dehors d'une perfection inaccoutumée? Comment enfin sa mé-

[1] Plut., *Vie de Dém.*, ch. V.

moire n'aurait-elle pas conservé ces développements simples et majestueux, ces belles périodes qui d'elles-mêmes venaient, comme les vers d'Homère, se graver, par l'effet du rhythme et du nombre, dans le souvenir des auditeurs?

Or ces périodes, si harmonieuses à l'oreille, étaient pleines d'une pure et généreuse morale, qui plaisait au cœur et à la raison. Isocrate, le premier, avec une audace apparente, qui tenait beaucoup à la naïveté de son imagination, avait osé porter dans l'éloquence politique, non la morale douteuse et défiante que l'expérience enseigne souvent à l'homme d'État, mais celle de sa propre nature, qui était excellente. Il répétait, dans son beau langage, que les règles de la conduite privée étaient applicables au gouvernement des États, que la prétendue sagesse politique n'était souvent qu'une déception, et que la justice était le bien des peuples comme elle est celui des individus. Sans doute, le gracieux artiste en discours ne prêtait pas beaucoup de force à ces nouveautés. Il leur communiquait le charme naturel de sa parole, mais il ne persuadait guère ses auditeurs. Ces idées hardies semblaient perdre leur hardiesse dans sa bouche. On l'écoutait ou on le lisait avec ravissement, mais il ne venait à l'esprit de personne de tirer de ces beaux discours quelques conclusions pratiques. Isocrate exprimait bien parfois un élégant dépit à ce sujet, mais sa vanité était doucement flattée des compliments; et d'ailleurs, que pouvait-il pour changer, en lui-même, cette oisive et délicate nature qui seule était coupable en pareil cas? Néanmoins, si peu efficace que fût son

éloquence, c'était une nouveauté, je le répète, en 381 avant notre ère, que de faire voir, dans un discours public, certains grands principes fondamentaux de morale naturelle, comme dominant toute l'histoire et toute la politique d'Athènes. Dans le *Panégyrique*, la patrie d'Isocrate se montrait investie d'une supériorité idéale d'intelligence et de sentiments sur toutes les autres cités de la Grèce : éloge dont l'orateur tirait toutes les conséquences ; il déclarait, comme Démosthène devait le faire après lui, que cette situation exceptionnelle d'Athènes lui créait aussi des devoirs tout particuliers. « Nos ancêtres, disait-il, refusèrent » les faveurs des barbares. On ne les vit pas, par res- » sentiment contre les Grecs qui les avaient trahis, se » jeter avec joie dans l'alliance de l'étranger ; mais, les » premiers, ils se préparèrent à combattre pour la liberté, » et à ceux-mêmes qui avaient préféré la servitude, ils ac- » cordèrent le pardon. Car, s'il pouvait convenir à d'hum- » bles cités d'assurer leur salut par tous les moyens, ils » pensaient, quant à eux, qu'en élevant la prétention » de tenir en Grèce le premier rang, ils s'ôtaient à » eux-mêmes le droit de se soustraire au danger [1]. » Noble responsabilité que nous verrons reparaître, plus d'une fois, aux yeux des Athéniens, dans les *Philippiques*. Ce sera l'une des idées préférées de Démosthène après avoir été l'une des leçons essentielles du *Panégyrique*.

Ces devoirs, attachés à la prééminence, se résument d'ailleurs, pour Isocrate comme pour Démosthène,

[1] Isocr., *Panég.*, éd. Baiter, p. 37.

en une règle essentielle, qui est toute la politique athénienne. Athènes doit représenter en Grèce la justice, elle doit défendre les faibles contre leurs oppresseurs et la liberté commune contre les barbares. « De tout temps, » cette ville s'est tenue à la disposition de tous, toujours » secourable à ceux des Grecs qui souffraient quelque » violence. C'est par cette raison que quelques-uns nous » reprochent une politique imprudente : nous avons » coutume, dit-on, de nous montrer obligeants vis-à- » vis des faibles ; comme si, en vérité, de tels discours » n'étaient pas un éloge pour nous. Non, quand nous » agissons ainsi, nous ne méconnaissons pas combien » l'alliance des plus forts est avantageuse ; nous savons, » mieux que personne, quelles seront les conséquences » de notre conduite, mais nous aimons mieux porter » secours aux faibles, contre notre intérêt, que de nous » rendre complices des plus forts, pour en tirer quelque » profit [1]. » C'était là, sans doute, une vieille idée dont l'origine remontait aux guerres médiques, et qu'Athènes depuis avait bien souvent entendu répéter par ses poëtes et ses orateurs. Sophocle, dans *Œdipe à Colonne*, Euripide, dans *les Héraclides* et *les Suppliantes*, avaient mis en scène cette glorieuse tradition, qui faisait de leur patrie la cité généreuse entre toutes. Lysias, à son tour, l'avait reprise et exprimée éloquemment dans son Oraison funèbre. Mais, dans le développement plus large d'Isocrate, elle prenait une importance nouvelle. D'ailleurs, pour lui, ce n'était plus

[1] Isocr., *Panég.*, éd. Baiter, p. 31.

seulement un trait du caractère d'Athènes que cette générosité naturelle; le dévouement à la justice devenait, dans sa pensée, une obligation morale. Isocrate n'entendait pas louer sa patrie sans lui donner des conseils. L'éloge ici renfermait un précepte. L'orateur remplissait de parti pris son rôle de philosophe et de moraliste. Il voulait instruire ses concitoyens, les rendre meilleurs, en ramenant leur conduite à des principes simples et désintéressés. Il avait le grand mérite de faire intervenir, plus que personne, dans la discussion des intérêts, ces instincts de la conscience, que d'autres, voulant paraître profonds politiques, auraient craint de compter pour quelque chose.

Isocrate, sans réussir dans ce dessein, donnait du moins un excellent exemple. Vienne un esprit plus vigoureux, tel que Démosthène, capable de concilier ces beaux préceptes abstraits, dont l'imagination d'Isocrate s'enchante elle-même, avec les exigences de la réalité, il devra au brillant rhéteur d'oser, lui, homme d'État, ennemi résolu des illusions et des chimères, faire appel à ces sentiments de simple honnêteté, qui sont dans la conscience de toute nation civilisée. La parole insinuante d'Isocrate a gagné la cause de cette morale vraie, qui est aussi bien celle des grands jours que celle de la vie quotidienne. Il a montré qu'on pouvait être un homme bon, honnête, accessible à la pitié, docile à la voix de la conscience, tout en parlant politique. Autant il ornait sa parole pour soutenir devant ses auditeurs une réputation établie, autant il mettait de soin à rester dans son naturel quant aux sentiments. Il était,

dans ses discours, le même homme que dans la vie ordinaire. Cette sincérité est le charme particulier de son éloquence. Il fit plus que personne pour ôter à la parole publique ce qu'elle avait encore de raideur et de contention, et pour y laisser paraître la nature humaine dans sa naïveté. Démosthène procèdera directement de lui par une tendance toute semblable. Quoi de plus humain et de plus touchant que le sentiment de fierté par lequel Isocrate, dans le *Panégyrique*, se refuse à considérer comme des vaincus ceux qui sont morts à Salamine en combattant? — « Ils eurent tous même » audace, non pas même fortune. Il y en eut beaucoup » qui périrent alors. Leurs âmes furent victorieuses, » mais la vie du corps leur fut arrachée. Non, il n'est » pas permis de dire qu'ils furent vaincus, car il n'y en » eut pas un seul qui consentit à fuir [1]. » C'est l'âme qui parle ici, pleine de respect et d'affection pour ceux qui firent leur devoir, et si délicate qu'elle craindrait de blesser leur mémoire d'un mot injuste. Or, ce sentiment de tendresse humaine, qui l'a jamais mieux rendu que Démosthène, réclamant, lui aussi, paix et honneur pour les hommes de bonne volonté, que la fortune a trahis? Tout le monde se souvient du fameux serment du discours sur la Couronne et des réflexions qui le suivent. Cette fierté sublime du cœur, qui met la vertu au-dessus de la fortune, cette indifférence aux coups du sort, fondée sur la conscience du devoir accompli, ces sentiments vrais et profonds, que la politique n'aurait

[1] *Panég.*, p. 37.

pas fournis, mais que l'âme humaine trouve en elle-même, voilà ce qu'Isocrate, et Démosthène après lui, ont dû à cette manière franche, naturelle, naïve de considérer la morale. Isocrate a été vraiment le maître de Démosthène, en ce qu'il lui a montré, par de beaux exemples, comment les instincts généreux, les principes simples, qui règlent la conduite des meilleurs d'entre nous, pouvaient devenir l'inspiration de l'éloquence politique. Il lui a fait sentir directement que, pour être grand orateur, il fallait être plus qu'un politique, plus qu'un observateur, plus qu'un philosophe, qu'il fallait surtout être homme, et ne pas tenir son âme captive dans une sagesse de convention qui en étoufferait la sincérité.

Je me hâte de dire, pour atténuer un éloge excessif, que cette belle morale d'Isocrate était souvent chimérique. Il ne voyait qu'un côté des choses, qu'une vérité partielle, et consacrait ensuite toute la subtilité de son esprit à défendre une opinion paradoxale. Démosthène, tout en suivant ses traces, montrera l'immense supériorité de son génie en ce qu'il saura rester fidèle à cette morale, sans que sa politique cesse jamais d'être appropriée aux circonstances. Mais quelque naïves que fussent parfois les propositions et les idées d'Isocrate, il est incontestable que cette habitude de s'attacher à des principes durables donnait à sa parole une élévation sereine, qui lui permettait de réprimander ses contemporains sans qu'on pût le soupçonner d'envie ou de malignité. C'était encore un exemple qu'il donnait à Démosthène. Les Athéniens souffraient volontiers qu'on

leur adressât de rudes vérités, quand l'orateur semblait parler, non pas au nom de ses passions particulières, mais au nom de la justice et de l'intérêt commun. Ils avaient donné autrefois cette liberté à Périclès. La tradition en fut conservée par Isocrate, de qui elle vint jusqu'à Démosthène. Isocrate pouvait se faire applaudir, dans le *Panégyrique*, quand il comparait ses contemporains amollis à leurs glorieux ancêtres, parce qu'un sentiment généreux l'inspirait, parce que sa parole était indulgente dans sa sévérité même, se contentant de rappeler les Athéniens à eux-mêmes, et de les mettre en face d'un idéal brillant, qui était l'image de leur passé et pouvait être celle de leur avenir. On était gagné et convaincu, au moins en imagination, sans que la dignité eût été blessée. Tandis que les démagogues ne condamnaient les défauts du peuple, que pour flatter en lui des passions plus violentes, Isocrate, plus hardi en réalité, se faisait pardonner ses reproches par la vérité de ses paroles, par l'excellence de ses intentions, et par la délicatesse affectueuse et insinuante de son patriotisme. Il était censeur honnête et sincère sans rudesse, et, par son honnêteté et sa sincérité, il obtenait le droit de dire ce qu'il pensait. Nous verrons combien cet art délicat devint propre à Démosthène. Sans doute, dans la réprimande comme dans le conseil, il portera l'énergie et l'audace passionnée de sa nature. Il aura la force pressante qu'Isocrate ne possédait pas. Il frappera ceux qu'Isocrate se contentait d'avertir doucement. Mais, comme lui, il laissera paraître l'indulgence derrière la sévérité; il aura, comme lui, un idéal qui communi-

quera à ses reproches d'autant plus d'autorité, qu'il sera fait du passé d'Athènes, de ses vertus, de ses instincts, de tout ce qu'elle a eu de plus intime et de plus précieux. Démosthène, adressant au peuple de vives réprimandes, parlera toujours, comme Isocrate, avec la religion de la patrie dans le cœur et son image devant les yeux ; ou plutôt ce sera l'Athènes des Aristide, des Miltiade et des Périclès qui parlera par sa bouche ; et lui, avec son éloquence vigoureuse, ne sera que l'interprète des anciennes vertus.

Cet art difficile de réprimander, le plus noble de tous chez un orateur, Démosthène l'aura emprunté, en partie, à ce rhéteur timide, qui fuyait la place publique, mais qui, dans l'école, donnait aux autres l'exemple d'une audace dont il était lui-même dépourvu.

En somme, pour ne rien dire ici de la tradition purement littéraire, Démosthène dut beaucoup à Isocrate pour la partie morale de son éloquence. Il trouva, chez lui, le premier modèle de cette simplicité fière, avec laquelle il devait si souvent maintenir, en dépit des événements, les principes d'une morale généreuse et profondément humaine. Thucydide l'avait initié à l'observation profonde, et avait formé en lui la raison politique ; Platon avait élevé son âme, et lui avait fait aimer ces grandes et belles idées qui le portèrent au-dessus de la foule ; Isocrate lui révéla le type de l'éloquence morale déjà formée, et communiqua plus que tout autre à son esprit cette aisance et cette liberté dans l'emploi des sentiments naturels, dont personne avant lui n'avait encore trouvé le secret.

# LIVRE SECOND

## EXPOSÉ HISTORIQUE DES IDÉES MORALES DE DÉMOSTHÈNE

Nous entrons à présent dans l'étude directe des idées morales de Démosthène. Nous ne pouvons faire autrement, pour suivre ces idées dans leur progrès à travers la série complète de ses discours politiques, que de respecter l'ordre des temps. On ne saurait comparer l'ensemble des idées morales d'un orateur au système d'un philosophe. D'un côté, c'est une œuvre achevée, dont toutes les parties ont été patiemment coordonnées entre elles pour constituer un tout harmonieux. De l'autre côté, ce sont des idées isolées, qui se produisent suivant les occasions, qui naissent à propos d'un événement et quelquefois disparaissent quand il est passé. Jamais ces fragments ne sont rapprochés les uns des autres. Ils n'ont d'unité que dans la pensée et dans le caractère de l'orateur. Ce sont les faits apparents de sa vie morale. Loin de les détacher de son âme, qu'ils nous font connaître, c'est en elle qu'il faut les considérer. Selon que les occasions ramènent l'orateur à des sujets déjà traités, on peut noter en lui les changements qu'ont produits la maturité de l'âge et l'expérience de la vie. Il est donc utile, pour ne point altérer ses idées, de les étudier, en premier lieu, non comme un tout bien défini, mais comme quelque chose de mobile et de

vivant qui ne cesse de se modifier, en distinguant avec soin les périodes principales de leur développement.

Les discours antérieurs aux Philippiques forment d'abord un groupe distinct : ce sont les premiers essais de sa philosophie morale. Puis vient l'admirable série des Philippiques ; engagé dans une lutte de tous les jours, contraint de faire appel en toute occasion aux mêmes sentiments et de discuter les mêmes objections toujours renaissantes, l'orateur, en remuant les passions humaines, touche aux questions délicates et profondes de la morale. Plein de force et de persévérance, il s'attache alors à une idée dominante, celle de l'action. Enfin le discours sur la Couronne marque et remplit presque à lui seul la dernière période de sa vie. Il est vaincu, ce n'est plus pour lui le temps d'agir. Il lui convient de se relever, en justifiant avec fierté tout ce qu'il a fait. L'ancienne énergie n'est pas éteinte, mais, plus contenue, elle s'empreint d'une majesté forte et sereine, qui donne alors à l'éloquence de Démosthène une grandeur morale incomparable.

---

## CHAPITRE Ier.

### DISCOURS ANTÉRIEURS AUX PHILIPPIQUES :

Discours contre Androtion, 355 — contre la loi de Leptine, 354 — sur les Symmories, 354 — pour les Mégalopolitains, 352 — contre Timocrate, 352 — contre Aristocrate, 352 — contre Midias, 349 [1].

Les premiers discours politiques de Démosthène ne sont pas inférieurs par la beauté morale à ceux qui les suivirent. Plusieurs de ces discours ont été cités avec admiration dans l'antiquité pour les sentiments élevés qu'ils renferment. Mais ils pénètrent moins avant que les Philippiques dans les secrets de la conscience. Déjà les principes essentiels ont pris forme dans l'esprit de Démosthène; ces principes lui inspirent de nobles paroles ou des mouvements généreux; mais il semble que l'instinct ait plus de force encore chez lui que la réflexion. C'est surtout son honnêteté ou sa fierté naturelle qui se manifestent alors dans son éloquence. On ne voit pas, autant qu'on le verra plus tard, sa forte

[1] Je rattache le discours contre Midias à ce premier chapitre, bien qu'il dût appartenir par sa date au chapitre suivant. La nature même du débat, l'absence de préoccupations politiques, et ce fait, qu'on n'y trouve aucune recommandation analogue à celles qui remplissent la première Philippique et les trois Olynthiennes, m'ont engagé à anticiper sur l'ordre chronologique, dans l'intérêt de la clarté. L'ingénieuse et savante discussion de M. A. Schæfer *(Dem. und seine Zeit, dritter Band, zweite Abth., Beilage II)* a rendu cette date de 349 fort vraisemblable, malgré l'autorité de Bœckh qui avait soutenu autrefois celle de 353.

raison s'attacher à certaines difficultés, et montrer, dans la lutte, toute sa vigueur. En un mot sa morale, déjà haute et pure, semble plus spontanée. Elle persuade plus qu'elle n'instruit. Elle élève les âmes plus qu'elle ne les force à se replier sur elles-mêmes. On devine qu'elle pourra gagner, dans la suite, en pénétration et en profondeur.

Dès ce temps, le génie de Démosthène tend manifestement vers un idéal, qui fait honneur à sa nature. Quelle que soit la cause qu'il plaide, il y a toujours pour lui quelque chose de plus important que les faits mêmes sur lesquels il discute, c'est la question morale qui s'y trouve engagée. Il s'agit à ses yeux de défendre un principe général, qu'il aperçoit nettement au milieu des raisonnements et des objections. — « Je parle », dit-il dans son discours contre Leptine, « beaucoup moins à » propos de l'immunité, que pour empêcher l'introduc- » tion dans cette ville d'une coutume pernicieuse, qui » rendrait les libéralités du peuple indignes de toute » confiance [1]. » Constamment nous le verrons ainsi préoccupé d'un intérêt moral qui lui semble dominer tout le débat. Dans chaque cause, il aperçoit d'abord les sentiments qui sont en jeu; il voit ceux qui sont compromis par les attaques de ses adversaires; il se les approprie, et il en devient le représentant. Ces sentiments grandissent et se fortifient en lui, en proportion du danger qui les menace. Plus il les défend, plus il s'y attache. On les voit s'élever peu à peu au-dessus

[1] Πρὸς Λεπτίνην, 494.

des menus détails de la discussion, d'où ils sont sortis, comme quelque chose de solide, que rien ne pourra plus ébranler. Chacun des discours de Démosthène offre l'exemple d'une transformation de ce genre. Insensiblement les principes naissent des faits, sans paraître jamais s'en dégager complètement. D'autres orateurs, sans doute, ont su montrer, dans un débat, les idées morales qui s'y trouvaient mêlées ; mais aucun peut-être n'a saisi, avec autant de facilité et de justesse, les relations multiples des faits avec ces idées.

Parcourons rapidement la série des sept discours politiques qui appartiennent à cette première période. Partout nous verrons une leçon morale ajoutée au récit des événements ou à la discussion des preuves. Toute l'argumentation du discours contre Leptine est fondée sur les principes mêmes de la loyauté, de l'honneur, de la justice. D'une simple question de finances et d'administration, Démosthène tire le plus noble enseignement. Il en est de même, lorsqu'il prête le secours de son éloquence à Diodore pour attaquer Androtion et Timocrate. La discussion porte sur des détails compliqués de législation, où la précision des connaissances juridiques ne fait pas plus défaut à l'orateur que la fermeté d'esprit dans le raisonnement. Mais sous cette dialectique serrée, la vérité morale apparaît sans cesse. Démosthène a rencontré des violences à flétrir, des principes compromis à remettre en lumière. Si le langage qu'il prête à Diodore est souvent injurieux, que d'idées élevées viennent reposer l'esprit des invectives que la

haine est censée inspirer ! C'est bien Démosthène, qui, sous un nom étranger, exprime ses propres sentiments, lorsqu'il affirme que la démocratie ne peut se soutenir si les mœurs des citoyens sont corrompues. C'est bien lui encore, qui se fait connaître à nous, dans les paroles indignées, par lesquelles il défend la dignité de l'homme libre, outragée par des actes illégaux et vexatoires. C'est lui surtout, dont la pensée revient complaisamment, dans les deux plaidoyers, à l'idée du désintéressement d'Athènes, qui méprise l'argent pour se donner tout entière à l'amour de la gloire [1]. Dans le plaidoyer contre Aristocrate, composé pour Euthyclès, la personnalité de Démosthène et la tendance originale de son génie ne me semblent pas moins manifestes. Il s'agit, comme l'on sait, de décider si les Athéniens peuvent légalement accorder le privilége d'inviolabilité à un aventurier, Charidème, engagé au service d'un roi de Thrace, et alors disposé à servir les intérêts de la république. « Si quelqu'un tue Charidème », dit le décret proposé par Aristocrate, « il pourra être saisi, même » chez les alliés, et amené aussitôt [2]. » Dans une discussion précise, l'auteur du discours montre qu'un tel privilége est en opposition avec les lois d'Athènes ; mais bien loin que cette précision gêne l'élan de sa pensée ou de ses sentiments, il découvre, dès l'abord, dans l'offense faite aux lois de son pays, la violation du principe moral, qui protège contre la violence un

[1] Voir plus loin la traduction de ces différents passages.
[2] Argument de Libanius, en tête du discours.

accusé condamné, et, dans une discussion toute légale, il introduit avec mesure, mais non sans une grande noblesse, l'expression de l'humanité et de la pitié, réglées par une sagesse pratique. Mais l'exemple le plus frappant qu'on puisse donner du procédé naturel à son génie est assurément le discours contre Midias. L'antiquité l'admirait avec raison comme un modèle achevé de composition oratoire ; il faut admirer aussi, et plus encore, comment l'orateur s'élève, sans effort, au-dessus de ses griefs personnels, et met en jeu, dans une cause vulgaire, les plus généreux sentiments de la nature humaine. Qu'il nous suffise de rappeler ici, en passant, quelle haute idée de la dignité et de la liberté du citoyen, quel heureux idéal de douceur, d'humanité et d'indulgence, se révélait dans ce discours, par un contraste, pour ainsi dire, spontané, entre les actes que l'orateur incriminait et ses propres principes. En face de l'orgueil de Midias et de ses violences, c'était une morale fière et modérée tout à la fois, qui, par la bouche de Démosthène, semblait revendiquer ses droits.

Enfin, pour achever cette énumération, souvenons-nous des deux premiers discours, par lesquels Démosthène prit rang au nombre des hommes d'État [1]. Qu'il s'agisse pour les Athéniens de se préparer à la guerre contre le grand roi et d'organiser leurs forces, ou bien qu'ils aient à se décider entre l'alliance de Sparte et celle de Mégalopolis, l'orateur abondera en conseils

[1] Περὶ Συμμοριῶν. — Ὑπὲρ τῶν Μεγαλοπολιτῶν.

excellents, qui feront valoir la netteté de son esprit et son discernement politique; mais, après ces recommandations toutes pratiques, il en aura de plus hautes à faire entendre. Tantôt, comme préludant déjà aux Philippiques, il expliquera en quelques mots que le devoir pour chacun est d'agir par soi-même, sans ménagements égoïstes [1]; tantôt, rajeunissant une vieille tradition, il trace le rôle et le caractère d'Athènes, dévouée à la défense des opprimés [2]. Si les sujets de ses discours sont variés, l'esprit en est toujours le même. Montrer, au-dessus des faits et des intérêts opposés, les sentiments élevés de notre nature, l'amour du bien, de l'honneur, de la justice, telle est déjà l'habitude arrêtée de Démosthène.

Mais, à vrai dire, ce serait ne rien faire que de signaler cette habitude, si nous n'exposions avec quelque détail les principales idées qui en furent le fruit. Il faut essayer de montrer quels rapports ces idées ont entre elles, et comment elles tiennent au caractère de l'orateur. C'est par là surtout qu'elles nous intéressent. En elles-mêmes, elles n'ont rien encore d'assez original, pour mériter un examen minutieux. Mais il est curieux tout au moins de chercher à reconnaître par quels liens elles se rattachent les unes aux autres, pour distinguer les pensées que le hasard du raisonnement a fait naître, de celles qui viennent du fonds de

[1] Περὶ Συμμορ., 182 : — ...Οὕτω διακεῖσθαι τὰς γνώμας, ὡς ἕκαστον ἑκόντα προθύμως, ὅ τι ἂν δέῃ, ποιήσοντα.

[2] Περὶ Συμμορ., 179. Voir aussi les dernières paroles du discours sur les Mégalopolitains.

réflexions et de principes, que Démosthène s'était déjà composé à lui-même. Nous essaierons pour cela de les grouper selon la nature des objets auxquels elles se rapportent.

On peut rattacher presque toutes les idées morales que nous avons à passer en revue, à la conception que Démosthène s'est formée du caractère d'Athènes. Il a fait de sa patrie un être vivant, qui a ses mœurs, ses traditions, son honneur, ses sentiments. Cette conception est la forme, dans laquelle il fait entrer presque tous ses principes et ses jugements. Le caractère d'Athènes (τὸ τῆς πόλεως ἦθος) est pour lui parfaitement défini : « loyal et honnête, peu préoccupé des profits à faire, » mais avant tout soucieux de l'honneur [1].» C'est sous cet aspect national, sous ces traits athéniens, pour ainsi dire, qu'il présentera le plus souvent les préceptes de la morale universelle. Nous saisissons ici l'originalité de son génie. Chez lui, le sens pratique et l'imagination sont dans un étroit accord. Sa pensée fuit l'abstraction. Il conçoit comme la foule, alors même qu'il pense en philosophe. Il devine ses instincts, il profite de tous ses sentiments, il lui parle le langage qu'elle entend et qui est capable de la toucher. Il faut à l'imagination du peuple un objet sensible, auquel il puisse attacher ses pensées et ses sentiments. Les idées abstraites lui

[1] Πρὸς Λεπτίνην, 460 : — Τὸ μὲν τοίνυν τῆς πόλεως ἦθος, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ ἐπ' ἄλλων πολλῶν, καὶ ἐφ' ὧν εἶπον, ἴδοι τις ἂν τοιοῦτον, ἀψευδὲς καὶ χρηστόν, οὐ τὸ λυσιτελέστατον πρὸς ἀργύριον σκοποῦν, ἀλλά τί καὶ καλὸν πρᾶξαι.

échappent ou l'éblouissent. Il ne les comprend pas et les laisse passer, ou bien, croyant les comprendre, il s'enivre de mots vides et sonores, qui ne donnent aucune notion précise à son esprit. L'idéal que Démosthène lui présentera sans cesse sera merveilleusement approprié à cette faiblesse naturelle. Au lieu de préceptes abstraits, c'est un type connu, familier, comparable aux personnages légendaires de la tragédie, en ce qu'étant, comme eux, tout animé de sentiments vrais, il est pourtant au-dessus de la réalité commune. L'imagination de l'orateur, aidée de sa raison, emprunte à l'histoire nationale, des faits sans cesse redits et célébrés, à l'observation quotidienne certaines qualités morales que chaque Athénien porte en lui-même; et de ces éléments divers, choisis, épurés, embellis ou fortifiés, il compose un tout, qui n'est plus l'image de tel ou tel individu, mais celle d'Athènes elle-même, plus grande, il est vrai, plus généreuse, plus digne d'admiration qu'elle ne le fut jamais dans la réalité, mais assez ressemblante pour qu'elle se reconnaisse elle-même sans hésiter. L'histoire se transfigure pour satisfaire une morale élevée. De là résulte une conception, dont l'extérieur, pour ainsi dire, est national, tandis que les idées qu'elle enferme sont universelles. Elle est tout à la fois populaire et philosophique; toute vivante au dehors, toute pleine de vérité abstraite au dedans; œuvre admirable en ce qu'elle parle à tous le langage qu'ils peuvent comprendre, sans rien sacrifier de ce qui est le bien et le trésor des intelligences cultivées. Essayons d'analyser ce type vivant, et voyons, pour le mieux

connaître, ce qu'il doit à l'observation, ce qu'il doit à l'élan d'un grand cœur vers le bien.

Il est intéressant de remarquer à quelle période de l'histoire d'Athènes Démosthène emprunte surtout les traits de son idéal. S'agit-il de raisonner avec rigueur, c'est aux événements contemporains qu'il demande des leçons. Il montre ce qu'Athènes a fait quand elle a déployé ses qualités naturelles [1]. Mais la grande inspiration d'éloquence qui enlève la foule ne lui vient pas de là. C'est au temps des guerres médiques que la vertu d'Athènes s'est révélée tout entière ; c'est là que Démosthène aime à la contempler. Son imagination le transporte volontiers vers cette glorieuse période. Il n'a pas à redouter, en la célébrant, la banalité d'un éloge usé ; car il n'y cherche pas, comme d'autres, quelques noms retentissants, ni une vaine satisfaction d'orgueil national. Il devine, derrière ces grands souvenirs de Marathon et de Salamine, les vertus modestes qui ont préparé la victoire. Ce que les autres négligent est pour lui l'essentiel. L'esprit de dévouement, la vie simple et fière, le noble sentiment d'égalité des contemporains de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle, voilà ce qui le frappe principalement. Il semble qu'il ait vécu avec cette rude génération des combattants de Marathon, qu'Aristophane aimait à peindre, et qu'il admirait si profondément, tout en souriant de leurs travers. Il les connaît intimement, il pense et il sent comme eux. Ce n'est pas à dire qu'il n'agrandisse leur caractère. A la distance d'où il

[1] 1re *Philip.*, au début. — Voir aussi le passage du discours sur les Mégalopolitains cité plus loin.

les considère, les défauts s'effacent, tout ce qui est petit ou ridicule disparaît ; il ne reste de l'ancienne Athènes que sa grandeur. Ce que Démosthène aime à faire revivre, ce sont les qualités fortes et simples, qui ont constitué la démocratie, et qui de plus en plus vont se corrompant et s'affaiblissant dans l'Athènes du quatrième siècle. A vrai dire, il n'invente rien quand il compose des vertus d'autrefois l'idéal de son temps. Il observe, comme il sait le faire, comme Thucydide l'a fait avant lui, cherchant les causes des grandes actions dans des dispositions profondes, devinant les sentiments nobles et généreux sous les apparences de la modestie, comprenant, par une heureuse sympathie, la nature de ces hommes, si différents de ceux qu'ils voient autour de lui ; mais, tout en observant, il idéalise, en ne prenant dans l'histoire que des exemples d'une incontestable beauté morale, et en les faisant valoir avec une admiration à la fois si passionnée et si réfléchie, qu'elle imprime au cœur comme à l'esprit un mouvement salutaire vers le bien.

Dans cet idéal athénien, que Démosthène se plaît à dépeindre, il faut noter tout d'abord les qualités instinctives, qui tiennent plus de la nature que de la réflexion. Le peuple athénien est, pour Démosthène, le peuple bien né par excellence. Il a tout naturellement, sans effort, certaines vertus, à la conservation desquelles son honneur est attaché. Le sentiment de la grandeur, l'humanité lui ont été donnés comme par privilége. Une répugnance instinctive l'éloigne de tout ce qui est bas et mesquin. La lâcheté, l'avarice, le calcul

sordide des intérêts, tout ce qui trahit la petitesse de l'âme (τὴν τῆς φύσεως κακίαν) lui est souverainement odieux. Il a besoin, pour respirer librement, de vivre, pour ainsi dire, dans une atmostphère de sentiments généreux. De là une confusion naturelle de sa part entre le bien et le beau. L'amour de la gloire (φιλοτιμία) est la première vertu d'Athènes. Elle est éprise de cette forme brillante du bien. Elle craint avant tout le mépris et les vices qui rendent un peuple méprisable. «Sans doute, Athéniens», dit Démosthène, « tout ce qui nous exposerait à la honte, sans distinc-
» tion, doit être évité ; mais un vice surtout, plus que
» tous les autres ; pourquoi ? parce qu'il révèle toujours
» la bassesse de l'âme. Ce vice, c'est l'envie[1].» Pour la même raison, le caractère national, selon l'orateur, répugne profondément à l'avarice. A deux reprises, dans deux plaidoyers différents (*contre Androtion*, 355; *contre Timocrate*, 352), il s'emporte contre le citoyen indigne qui a fait fondre de glorieuses couronnes d'or décernées à Athènes par la reconnaissance des alliés pour les remplacer par des vases, qui n'attestent que la richesse publique : — « Androtion vous a ravi les monuments
» de votre gloire ; il les a remplacés par des témoi-
» gnages d'opulence, témoignages mesquins, indignes
» de vous. Et il n'a pas vu que jamais le peuple n'a
» fait le moindre effort pour s'enrichir, mais qu'à la
» poursuite de la gloire il s'est montré plus ardent
» qu'en aucune autre entreprise. Pour vous en mieux

[1] Πρὸς Λεπτίνην, 499 : — ..... Ὅτι παντάπασι φύσεως κακίας σημεῖόν ἐστιν ὁ φθόνος.

» convaincre, songez à ces trésors qui faisaient d'Athè-
» nes autrefois la plus riche des cités grecques. Elle a
» tout dépensé, dans l'intérêt de son honneur, et tou-
» jours prêt à contribuer volontairement, le peuple ne
» s'est jamais soustrait à un péril, quand sa gloire était
» en jeu. De là ces richesses immortelles qu'il a sau-
» vées de ses désastres, je veux dire la mémoire de ses
» actions, et la beauté des monuments qui en consa-
» crent le souvenir, les Propylées, le Parthénon, les
» portiques, les chantiers, et non deux chétives am-
» phores, ni trois ou quatre misérables vases d'or, que
» tu peux faire refondre, Androtion, quand il te
» plaira [1]. » Au même sentiment se rattache encore ce
passage du discours contre Leptine : « Vous avez souci
» de ne pas perdre vos ressources ; ce n'est pas assez.
» Ce qu'il faut surtout se garder de perdre, c'est cette
» bonne renommée, dont vous êtes plus jaloux que de
» vos richesses, vous comme vos ancêtres. Faut-il le
» prouver ? Après avoir amassé des sommes considé-
» rables, ils les dépensèrent pour obéir à l'honneur.
» Quand il s'agissait de leur gloire, ils ne reculaient
» jamais devant aucun danger, et aux sacrifices publics
» ils n'ont cessé d'ajouter les sacrifices personnels. Or
» la loi de Leptine détruit cette ancienne réputation,
» elle inflige à la ville un opprobre indigne de vos pères,
» indigne de vous-mêmes. Vous allez mériter qu'on
» vous reproche les trois vices les plus honteux, la
» jalousie, la perfidie, l'ingratitude [2]. »

[1] Κατὰ Τιμοκράτ., p. 757.
[2] Πρὸς Λεπτίνην, p. 459

Le sentiment de l'honneur est le principal motif qui pousse la volonté vers le bien, dans la morale de Démosthène. Nous reviendrons ailleurs sur l'étude et l'appréciation de ce motif [1]. Il nous suffit en ce moment d'énumérer les vertus instinctives qui naissent de ce sentiment. Athènes, par honneur, est au-dessus de l'envie et de l'avarice. Par honneur aussi, elle doit rester scrupuleusement fidèle à sa parole. Tout le plaidoyer contre Leptine n'est que le développement de cette pensée. Au fond cette vertu se rattache étroitement à celles que je viens de signaler. On ne manque guère à sa parole que pour des motifs bas. Ces motifs, Démosthène les indique dans le dernier passage cité. C'est par instinct de grandeur qu'Athènes doit être loyale ; c'est pour garder pure et intacte cette renommée morale qui la met au-dessus des autres États de la Grèce : — « Quoi ! Athéniens, vous avez une loi qui » défend la fraude dans les marchés, où elle ne saurait » pourtant être nuisible à l'État, et ce ne serait pas une » honte si cette même Athènes, qui a fait cette loi pour » les particuliers, ne l'appliquait pas à sa politique et » si elle trompait ceux qui lui ont rendu quelque » service [2]. »

Ainsi, plus le caractère de la ville se dessine dans les paroles de Démosthène, plus nous la voyons jalouse de sa réputation. Ne nous étonnons pas de l'influence que ce sentiment d'honneur prendra sur l'instinct natu-

[1] Voir liv. III, chap. 1.
[2] Πρὸς Λεπτίνην, p. 459.

rel d'humanité, qui est dans l'âme d'Athènes. L'orateur veut faire de cet instinct comme un des traits distinctifs de l'Athénien, pour le rendre plus précieux à l'amour-propre national. Athènes n'est pas seulement douce, humaine et juste, mais elle est fière de l'être, et méprise, comme barbares, ceux qui ne sentent pas le prix de ces qualités : « Les Thébains, dit Démosthène, sont plus » fiers de leur caractère farouche et méchant, que vous » ne l'êtes vous-mêmes de votre humanité et de votre » attachement à la justice [1]. » Ne saisissons-nous pas ici bien vivement cette étroite alliance, signalée plus haut, entre la morale universelle et la morale nationale? La justice est une des vertus essentielles que Socrate et Platon ont définies ; mais ici, par une utile transformation, elle est devenue en même temps un des traits de cette conception idéale dans laquelle Démosthène représente sa patrie. Faire aimer aux Athéniens les hautes qualités qu'il aime lui-même en les séduisant par l'amour-propre, leur persuader qu'ils sont naturellement loyaux, généreux et désintéressés, pour entretenir et développer en eux les bons instincts héréditaires, tel est, dans ces premières années de vie publique, l'office qu'il remplit spontanément. S'il n'a pas encore, dans l'exhortation morale, un rôle qui lui soit propre, s'il ne fait guère que louer, avec un accent personnel, ce que l'opinion publique louait autour de lui, ses sentiments ont néanmoins leur originalité. Elle

[1] Πρὸς Λεπτίνην, 490 : — Μεῖζον Θηβαῖοι φρονοῦσιν ἐπ' ὠμότητι καὶ πονηρίᾳ, ἢ ὑμεῖς ἐπὶ φιλανθρωπίᾳ καὶ τῷ τὰ δίκαια βούλεσθαι.

résulte de la grande idée qu'il a de sa patrie, à laquelle il rapporte tout. Le caractère d'Athènes est pour lui l'objet d'une sollicitude toute patriotique. Il en défend l'intégrité avec une vigilance jalouse, comme un trésor dont il est fier. Le discours contre Leptine représente admirablement cet état d'esprit. En ce sens, il est comme le résumé des sentiments moraux de Démosthène antérieurement aux Philippiques. Avant même d'avoir mis au jour cet ensemble de conseils qui sera sa véritable création, il est déjà le plus moraliste des orateurs, parce qu'au lieu de chercher des préceptes de conduite dans des sentences générales qui n'appartiennent à personne, il les demande à l'étude attentive du caractère national.

A cette haute idée du caractère d'Athènes se rattache naturellement le rôle politique que Démosthène lui prête. J'ai indiqué précédemment les origines de cette politique protectrice, si généreuse et si fière. Voici la définition même qu'en donne l'orateur dans le discours pour les Mégalopolitains : « Je m'étonne d'entendre » dire qu'en s'alliant aux Arcadiens, Athènes sem- » blera faire preuve d'inconstance et montrer qu'on ne » peut se fier à ses engagements. Mon sentiment est » tout contraire, Athéniens. Car personne, je pense, ne » niera que Lacédémone, peu de temps auparavant » Thèbes, et dernièrement l'Eubée, n'aient été sauvées, » puis reçues comme alliées par notre république tou- » jours attachée au même principe. Et ce principe, quel » est-il ? de protéger les opprimés ( τὸ τοὺς ἀδικουμένους » σώζειν ). Cela étant, ce n'est pas nous qui serons in-

» constants, ce sont ceux qui ne veulent pas respecter la » justice. On verra les circonstances changer sans cesse » au gré des ambitions, mais Athènes jamais [1]. » C'est bien toujours l'ancienne tradition des poëtes dramatiques, exprimée ici avec une remarquable netteté, et de plus toute pénétrée de la morale contemporaine. Il n'est plus question pour Athènes d'une sorte de rôle religieux que les dieux lui ont assigné. Il s'agit pour elle de conserver, dans son caractère, cette égalité, qui est la marque de la sagesse.

Son devoir est de développer ses instincts, et de rester ensuite inébranlable dans la conduite qu'elle s'est tracée à elle-même. C'est cette fermeté, en effet, qui distingue proprement ce qui est vertu, de ce qui n'est encore qu'instinct. Démosthène l'entend ainsi, et il ne souffre pas que sa patrie renonce à ses principes de conduite, même pour se venger d'un ennemi. Athènes est la protectrice des faibles, le rempart de la liberté grecque. C'est sa nature, ce sont ses meilleures qualités qui le veulent ainsi. Rien ne peut l'autoriser à sortir de ce rôle. — « Il est clair, Athéniens, que les conditions ne » sont pas les mêmes pour vous et pour les autres Grecs, » quand il s'agit d'adopter un parti à l'égard du grand » roi. La plupart d'entre eux, ce me semble, admet- » tent qu'ils peuvent ménager leurs intérêts particuliers » en négligeant le reste de la Grèce. Mais vous, même » offensés, vous tenez pour honteux de vous venger » des coupables en livrant aux barbares quelques-uns

[1] Ὑπ. Μεγαλοπολ., p. 205.

» d'entre eux [1]. » Remarquable sentiment chez un peuple, qui, loin de condamner la vengeance, la considérait souvent comme un devoir, toujours comme l'excuse légitime de la violence. Telle est la force que prêtait dès-lors à la morale de Démosthène l'étroite association d'un sentiment idéal et d'une appréciation juste du caractère de ses concitoyens.

Cet idéal des mœurs d'Athènes se complète naturellement, dans la pensée de Démosthène, par l'idée qu'il se fait de ses lois. Dans les éloges qu'il donne à la législation de sa patrie, il révèle son propre caractère et les préférences de son esprit. Ce n'est plus ici, comme précédemment, une sympathie vive et spontanée qui inspire l'orateur. Il loue avec réflexion des lois qui sont elles-mêmes, au plus haut degré, une œuvre de réflexion. Ces lois sont pour lui l'expression vivante et permanente du caractère national, mais en même temps par certains traits elles révèlent la prévoyance particulière de leurs auteurs, de ces sages, tels que Solon et Dracon, dont il se plaît à interpréter la pensée. Cette haute raison dont elles sont pleines, cette sagesse qui sait s'accommoder aux faiblesses du peuple et qui les prévoit, cette fermeté, mêlée de douceur, toutes ces qualités frappent vivement son imagination. En voyant avec quelle complaisance il discute les textes de lois, avec quelle pénétration il les interprète, comment surtout il en comprend pleinement l'esprit, on ne saurait douter que l'étude de la législation nationale n'ait été

[1] Περὶ Συμμορ., 179.

une de celles auxquelles son génie s'adonna avec le plus de force et de persévérance [1]. Pour lui, ce ne sont pas quelques textes isolés qu'il s'agit de discuter subtilement, c'est l'ancienne Athènes qu'il sent revivre dans ces vieilles formules. Ces lois sont pleines de vie. Elles parlent à qui sait les interroger. Elles racontent ce que les ancêtres ont pensé, elles rendent témoignage de leur prudence. On se souvient, en lisant Démosthène, du sentiment que Socrate manifestait à ce sujet dans le *Criton*. A peine citerais-je un seul de ses premiers plaidoyers politiques, où la discussion des lois ne tienne une grande place, et partout avec le même caractère. L'orateur aime les lois de son pays, parce qu'elles expriment avec autorité, interprétées par son éloquence, ses propres idées, sa morale personnelle.

Il a loué, dans les mœurs d'Athènes, la douceur, l'humanité (φιλανθρωπία). Il applique aux lois le même éloge. C'est là pour lui une des vertus essentielles de son pays et de son temps; c'est une preuve, pour nous, de l'idée élevée qu'il se fait de l'homme. Les exemples de ce sentiment abondent dans les discours dont nous nous occupons. Je ne fais que rappeler toute la première partie du plaidoyer contre Aristocrate, d'autant plus curieux pour nous qu'il y est question des lois de Dracon sur le meurtre, et qu'il y a quelque intérêt à voir l'orateur les vanter comme pleines d'humanité et de respect pour les droits de l'accusé. Notons

[1] Voir, à ce sujet, le second article de M. Georges Perrot sur Démosthène, *Revue des deux mondes*, 15 Nov. 1872.

encore ce passage du discours contre Timocrate [1], où Démosthène admet, comme une vérité établie, que la douceur des lois est de l'essence de la démocratie; et cela, dans un discours où il a besoin de réclamer d'elles non pas de la douceur, mais au contraire une rigoureuse sévérité. Tant il est vrai que pour lui l'idée morale est au-dessus des hasards de la cause. Enfin, on sait quelle place ce sentiment occupe dans le discours contre Midias, et les expressions de Démosthène y sont trop fortes et trop belles, pour que je me dispense de les citer : « Vous l'avez entendue, Athéniens, cette loi » si humaine [2], qui ne veut pas que l'esclave même » puisse être outragé. Répondez-moi donc, au nom des » dieux: si quelqu'un portait cette loi chez les peu- » ples barbares, d'où l'on tire des esclaves pour les » vendre en Grèce, s'il vous louait devant eux, s'il » s'étendait sur les mérites de la république, en leur » disant : — Il y a des Grecs, si doux, si humains, » que, malgré toutes vos violences à leur égard, malgré » la haine instinctive qu'ils ont contre vous de père en fils, » ils respectent ceux-mêmes qu'ils ont achetés comme » esclaves, et, loin de souffrir qu'ils soient outragés, » ils ont établi en commun cette loi pour les protéger; » plus d'une fois ceux qui l'ont enfreinte ont été punis » de mort; — si, dis-je, les barbares entendaient et » comprenaient ce langage, pensez-vous qu'ils ne vous » prendraient pas tous à la fois, par une décision

[1] Κατὰ Τιμοκράτους, 722.

[2] Ἀκηκόατε τοῦ νόμου τῆς φιλανθρωπίας.

» commune, pour leurs hôtes et leurs protecteurs [1] ? »

Les lois d'Athènes expriment donc fidèlement pour Démosthène ce trait du caractère national, l'humanité. A cette qualité, elles en joignent d'autres, plus profondes. Pleines de raison, elles n'ont d'autre garantie de leur pureté que la raison populaire. Aussi ont-elles pris de sages précautions pour la défendre des surprises. Elles sont pénétrées de ce noble respect de l'intelligence, qui compte sur la réflexion, et ne se défie que des opinions légères. On peut voir, dans la première partie du plaidoyer contre Timocrate, comment Démosthène, énumérant les formalités établies par les ancêtres pour changer les lois, insiste sur cette idée. Il remarque avec quel soin les législateurs ont voulu préserver le peuple des dangers de l'irréflexion. Sa pensée n'est pas douteuse. Lui aussi, il estime trop la raison populaire pour ne pas souhaiter qu'on la mette en garde contre les entraînements téméraires de la passion. On reconnaît à ce sentiment l'orateur qui, dans la péroraison de son discours contre Leptine, fait un si noble appel au jugement sain et réfléchi de ses auditeurs : « Toutes ces » considérations demandent à être examinées avec » soin. Réfléchissez-y sérieusement, de peur qu'on ne » vous impose un faux jugement. Que de fois, au lieu » de vous convaincre par la raison qu'une proposition » était juste, vous avez été entraînés par les cris, par » la violence, par l'impudence des orateurs. Gardez-» vous aujourd'hui de ce danger, etc. [2] »

[1] Κατὰ Μειδίου, 529.
[2] Πρὸς Λεπτίνην, 508.

Nous aurons plusieurs fois à remarquer chez Démosthène cette estime de la raison, qui est un des traits de sa morale. Nous l'observons ici au début de sa vie publique. Cette disposition explique un autre genre d'éloges qu'il donne aux lois de son pays. Il les a louées de leur humanité et de leur indulgence; il les loue aussi de leur sévérité prévoyante, qui est la meilleure sauvegarde de la justice et par conséquent de la raison. C'est ainsi qu'il approuve la loi qui interdit au condamné de supplier le peuple ou le sénat. — « Celui qui l'a » instituée, Athéniens, connaissait votre humanité, » votre douceur. Il avait remarqué qu'en suivant ce » penchant, vous vous étiez souvent fait du tort dans » des affaires graves. Voulant donc supprimer tout » ce qui aurait pu donner naissance à un mal public, » il a pensé qu'un homme reconnu coupable selon les » formes légales, après jugement, et devant un tri- » bunal, ne devait plus pouvoir profiter de votre bonté » pour vous supplier, en étalant son malheur comme l'ex- » cuse et la raison de ses prières [1]. » Bien loin qu'il y ait contradiction, selon moi, entre ce sentiment et ceux que j'ai notés plus haut, il me semble qu'ils s'accordent admirablement l'un avec l'autre. Démosthène aime et vante la pitié raisonnable, qui n'est au fond que la justice du cœur, plus délicate et meilleure quelquefois que celle de la raison. Il réprouve la pitié irréfléchie, qui n'est que faiblesse, et qui détruit la justice, sous prétexte d'humanité. Il veut que la loi soit indulgente,

[1] Κατὰ Τιμοκράτους, 716.

mais il ne veut pas que l'indulgence supprime la loi. Socrate, avant lui, avait eu au même degré ce respect intelligent de la légalité, bien différent de la superstition. Respecter la loi, parce qu'elle est écrite, est un sentiment peut-être salutaire, mais assurément étroit. Socrate et Démosthène la respectaient comme l'expression d'une sagesse antique, imparfaite sans doute, mais supérieure cependant à tout ce qu'ils connaissaient d'analogue dans d'autres cités. La raison a sa part dans cette vénération aussi bien que la piété filiale. Rien de plus satisfaisant pour l'esprit que cette définition de la loi pénale et des limites assignées à son indulgence : — « Une bonne » loi n'accordera pas de facilités aux coupables. S'il est » conforme à l'esprit démocratique que les lois soient » douces, demandez-vous envers qui elles doivent l'être. » Tout esprit sensé répondra : — Pour les accusés, non » pour les coupables convaincus. Parmi les premiers, » sait-on s'il n'en est pas qui aient été calomniés ? Mais » les autres, ils n'ont plus le droit de se dire innocents[1]. » C'est, comme on le voit, l'explication même de cet apparent désaccord que nous signalions dans les idées de Démosthène. La justice et l'humanité ont chacune leurs droits ; ni l'une ni l'autre ne doit être sacrifiée.

Ces jugements du grand orateur sur les mœurs et les lois de sa patrie nous conduisent aux opinions qu'il exprime relativement à la démocratie. Qu'on ne soit pas surpris de rencontrer ici, à propos de morale, quelques idées qui semblent tenir plutôt à la politique.

[1] Κατὰ Τιμοκράτους, 722.

Pour Démosthène, la démocratie est une institution morale, dans l'acception la plus rigoureuse du mot, puisqu'elle intéresse la vie privée tout aussi bien que la vie publique, et l'homme non moins que le citoyen. D'ailleurs cette façon d'envisager les choses était aussi celle de Platon, bien que son jugement sur la valeur de cette institution fût absolument opposé à celui de Démosthène. On sait que, dans la *République*, la démocratie est à la fois considérée comme une forme du gouvernement politique et comme un état moral de l'individu; et ce n'est pas là une simple comparaison : dans la pensée du philosophe, les institutions démocratiques sont étroitement liées à l'état de l'âme, qu'il appelle démocratique, et qu'il condamne fort durement.

Démosthène, au contraire, a rejeté absolument sur ce point l'influence socratique. Il procède de Périclès et de Thucydide. Il est curieux pour nous de recueillir ces opinions d'un homme qui ne juge pas les institutions de son pays en observateur indifférent, mais qui, mêlé à la vie politique, en voit chaque jour et en ressent lui-même les effets. Il est intéressant de voir cet esprit, si éloigné des chimères, constater les bienfaits dont sa patrie est redevable à ses institutions libres, et plus intéressant encore de deviner quelquefois le reproche sous l'éloge et de découvrir, dans certaines paroles flatteuses de l'orateur, plutôt un conseil qu'une louange donnée sans réserve.

Je tiens d'abord à prévenir une objection. On peut se demander si Démosthène, faisant devant le peuple

athénien l'éloge de la démocratie, était bien libre de dire franchement sa pensée. N'était-ce pas une nécessité pour lui de louer la forme de gouvernement qui plaisait à la multitude, et de tels éloges ne servaient-ils pas à faire passer certains reproches, qui, sans cette précaution, auraient risqué d'irriter un peuple susceptible? Rien ne pourrait mieux réfuter cette opinion que les éloges mêmes dont il s'agit. Un orateur qui loue une forme de gouvernement par nécessité ou par convenance, le fait en termes vagues, propres à satisfaire ses auditeurs, sans engager sérieusement sa propre pensée. Mais les éloges de Démosthène ont un caractère bien différent. Aucune de ses idées ne porte plus la trace de la méditation que celles qui se rapportent à la démocratie. Il est aisé de voir qu'il est nourri des réflexions de Thucydide à ce sujet; en même temps, on sent à l'accent personnel, à l'originalité des vues, qu'il s'est approprié ces idées, qu'il les a développées et précisées par l'expérience. Il a ses opinions particulières sur les conditions de la démocratie, sur ses difficultés, sur les avantages qu'elle procure à un peuple intelligent. L'étudier est pour lui une affaire de chaque jour. Tout événement nouveau lui apporte quelque nouvelle remarque. Une expérience aussi vaste que variée donne à sa parole une autorité convaincante. D'ailleurs l'éloge de la démocratie ne s'offre jamais, dans ses discours, comme un morceau d'éloquence brillante et populaire destiné à flatter la multitude. Loin de là, quand il loue les institutions d'Athènes, c'est plutôt pour déduire de ses éloges une conclusion morale, pour rappeler aux

Athéniens des devoirs que la nature même de ces institutions impose à la république et aux particuliers. Les observations qu'il fait sur une forme de gouvernement aimée du peuple, sont souvent les meilleurs arguments qu'il puisse mettre au service de la morale. Pour lui, je le répète, la démocratie est une institution utile aux mœurs.

Les bienfaits qu'il attribue à cette forme de gouvernement s'expliquent par l'idée qu'il s'en fait. A ses yeux, la démocratie est le règne des lois; elle est opposée à l'oligarchie, qui est le règne du caprice [1]. Je ne prétendrai pas assurément que cette distinction soit rigoureusement exacte. Il est évident qu'à bien des égards la démocratie, dont il parle, est fort supérieure à celle qu'il a sous les yeux. Une telle définition n'aurait pu être acceptée d'un Aristote, étudiant, par une méthode sévère et scientifique, la nature et les avantages respectifs de chaque gouvernement. Mais elle répond fort bien aux besoins de l'orateur, qui doit s'en autoriser pour défendre les lois établies contre les caprices de la foule. D'ailleurs, si elle est idéale, ce n'est pas à dire qu'elle soit tout arbitraire et ne procède nullement de la réalité. En fait, la loi était assurément entourée de plus de garanties dans la démocratie athénienne, que dans la plupart des oligarchies violentes dont la Grèce avait eu sous les yeux le triste spectacle à la fin du cinquième siècle. L'observation de l'orateur était juste

(1) Voir notamment à ce sujet le passage du discours contre Timocrate, que je cite plus loin, p. 78.

et solide au fond, bien qu'il ait pu, à son insu, la plier quelque peu aux exigences des circonstances.

De cette première idée, résultent nécessairement les conditions d'existence, que l'orateur assigne à la démocratie. Si la démocratie est le gouvernement des lois, le premier devoir qu'elle impose aux citoyens est de les respecter. « Tous les biens dont jouit la ville », dit Démosthène, au début de son discours contre Timocrate, « et surtout ce privilége qu'elle a d'être libre et gouvernée » démocratiquement, d'où proviennent-ils, sinon des » lois? Sur ce point nul ne me contredira [1]. » On sait que ce n'est pas là une parole prononcée au hasard. J'ai dit précédemment quel était le respect de Démosthène pour les lois; on découvre ici une raison nouvelle de cet attachement. D'ailleurs, demander le respect des lois dans une démocratie, ce n'est pas évidemment réduire les citoyens à un silence admiratif. Rien n'est plus loin de la pensée de l'orateur. C'est les inviter à se défier du caprice, de la passion, de la légèreté d'esprit, à n'élever contre les lois que des objections sérieuses, à s'éclairer par une discussion raisonnable; enfin, et surtout, c'est flétrir hautement la violence, qui hait les lois au même titre que la raison.

Du même idéal démocratique, Démosthène déduit encore d'autres préceptes. Selon lui, la démocratie ne peut subsister, si l'impureté des mœurs n'y est réprimée, lorsqu'elle devient scandaleuse. Il est assurément digne d'intérêt de voir le grand orateur noter, avec tant de

[1] Κατὰ Τιμοκράτους, 701.

pénétration, ces rapports délicats, par lesquels l'honnêteté publique dépend effectivement d'une certaine chasteté de la conscience privée. Un peuple, corrompu dans ses habitudes quotidiennes, ne sait plus respecter les lois, ni par conséquent se gouverner lui-même. La démocratie a besoin de vertu, non pas seulement au sens que Montesquieu donnait à ce mot, mais de vertu domestique et intime, d'honnêteté de cœur et d'imagination. Quand la discipline intérieure de la raison sur les passions déréglées vient à disparaître dans la vie privée, c'en est fait de cette modération, de cette dignité dans la vie publique, sans lesquelles il n'y a pas de liberté véritable. Voilà pourquoi Démosthène défend si énergiquement la loi de Solon, qui interdisait aux citoyens, connus pour l'infamie de leurs mœurs, de parler à la tribune : — « C'est dans votre intérêt, dans l'intérêt de la constitution, qu'il leur a défendu de parler. » Il savait, Athéniens, il savait fort bien que le gouvernement le plus odieux à des hommes qui ont mal vécu, est celui où tout le monde a le droit de publier leurs infamies. Ce gouvernement, vous le connaissez : c'est la démocratie. Selon lui, il y avait danger pour l'État, si jamais un grand nombre d'hommes se rencontraient à la fois, parleurs habiles et audacieux, tout pleins des souillures d'une vie déshonnête. Par eux, le peuple pouvait être entraîné ; par eux, la démocratie devait être attaquée; car dans une oligarchie, du moins, on peut vivre plus mal encore qu'Androtion, le pouvoir sachant imposer le silence sur ces sortes de choses ; mais, sous le gouvernement populaire, leur

» but ne pouvait être que de dépraver le plus possible » les citoyens, pour les rendre semblables à eux-» mêmes [1].» C'est déclarer formellement que l'impureté de la vie privée est une cause de ruine pour les États, dont les citoyens se gouvernent eux-mêmes. Platon pensait de même quand il montrait, dans sa *République,* comment le dérèglement général des passions perd la démocratie [2]. L'orateur, comme le philosophe, sentait que l'état moral de l'individu importe au plus haut degré à la stabilité des institutions, et que l'équilibre ne saurait être dans l'État, s'il n'est pas dans l'âme de chaque particulier. Mais l'un croyait cet équilibre impossible dans la démocratie; l'autre, éclairé par une expérience plus pratique, se refusait à accepter cette condamnation absolue d'un gouvernement déjà éprouvé par Athènes dans les dangers et dans la paix.

Outre le respect des lois et le respect de soi-même, la morale politique de Démosthène demande aussi à chacun l'activité et le dévouement au bien commun. Il faudrait insister sur ce devoir, s'il ne devait tenir une place si considérable dans les Philippiques. Il me suffit ici de rappeler la péroraison du discours contre Midias, où l'orateur fait si bien comprendre aux juges comment ils se doivent à la défense des lois, et quelle est leur part individuelle dans l'œuvre commune de la répression légale.

Si d'ailleurs Démosthène exige beaucoup d'un peuple

[1] Κατὰ Ἀνδροτίωνος, 602.
[2] *Républ.,* liv. VIII.

qui se gouverne lui-même, c'est qu'il a vraiment une haute idée de cet état de liberté. Platon n'en voyait guère que les inconvénients. Démosthène, comme Thucydide, sut en reconnaître aussi les avantages moraux. Il comprit bien vite ce que l'absence de contrainte donne à la vie quotidienne d'aisance, d'agrément, et par conséquent de dignité. Thucydide avait parlé déjà de la douceur des relations entre Athéniens, de la liberté accordée à chacun dans sa vie privée [1]. Démosthène, à son tour, aime à rappeler comment les lois de son pays assurent à chacun la sécurité, que les caprices de l'oligarchie ne permettent à personne de goûter : « Examinez en vous-mêmes quelle différence il y a entre » les usages d'une oligarchie et les nôtres, et pourquoi » le désir d'être gouverné par les lois passe pour une » marque de sagesse, de liberté, d'honnêteté, tandis » qu'un peuple, soumis à une oligarchie, est réputé » lâche et esclave. Vous en voyez la raison ; elle est » évidente : c'est que dans une oligarchie, chacun est » maître de rompre les engagements qui ont été pris » et d'établir pour l'avenir tout ce que le caprice lui » suggère, tandis que les lois déterminent, à propos des » circonstances futures, ce qui doit se faire, et ne sont » instituées qu'après avoir été reconnues utiles à ceux » qui s'y soumettent [2]. » Protégé contre la violence, l'homme libre a le sentiment de ses droits, qui l'élève à ses propres yeux. Ce n'est pas un des moindres bienfaits du gouvernement populaire. On a quelquefois

[1] Thucyd., II, 37.
[2] Κατὰ Τιμοκράτ., 724.

reproché à l'antiquité d'avoir trop méconnu et sacrifié les droits de l'individu. Le reproche est juste en général. N'oublions pas cependant comment Démosthène, inspiré par la fierté naturelle de son caractère, s'est rendu parfois l'interprète de la dignité individuelle. Combien est vif cet instinct d'honneur, dans le passage du discours contre Leptine, où il compare les récompenses, décernées par des démocraties, à celles que prodigue la faveur des rois ou des chefs d'oligarchie ! — « Ah ! » sans doute, si l'on ne voit dans les récompenses que » leur valeur vénale, ce sont les monarques et les chefs » d'oligarchie qui peuvent le mieux récompenser. Un » caprice de leur part suffit ; on est riche dès qu'ils le » veulent. Mais s'il s'agit d'honneur, de possession » assurée, vous avouerez qu'alors l'avantage est aux » récompenses décernées par les peuples. Car être » récompensé sans s'avilir par la flatterie, et ne devoir » la faveur, dont on est l'objet, qu'à l'estime de ses » égaux, c'est assurément une noble chose. La libre » admiration de nos concitoyens est bien au-dessus de » toutes les largesses d'un maître. Auprès des tyrans, » on craint la disgrâce future plus encore qu'on ne » jouit de la faveur présente. Chez vous au contraire » on possède tranquillement ce qu'on a une fois reçu » comme récompense [1]. » Voilà bien, dans toute sa beauté morale, l'expression de ce respect de soi-même, qui est le propre de l'homme libre, et qui est pour lui un honneur, en même temps qu'une obligation. Mais

[1] Πρὸς Λεπτίνην, 461.

indépendamment de ce sentiment général, il a des droits positifs qui constituent sa liberté individuelle. La violer, c'est l'atteindre dans ce qui fait sa force et sa considération, c'est l'humilier et l'amoindrir, c'est le réduire au rang de l'esclave, qui, n'ayant pas de droits, n'a plus de fierté ni d'énergie morale. Le premier de ces droits, c'est l'inviolabilité de son domicile et de sa personne. Dans les deux plaidoyers contre Androtion et Timocrate, Démosthène eut l'occasion de venger ces droits outragés. Androtion et Timocrate, chargés de recouvrer des contributions, avaient usé de violence envers plusieurs citoyens. A deux reprises, Démosthène les accable de cette invective éloquente : — « Non, » Athéniens, le profit des cinq talents, qu'Androtion et » Timocrate ont fait rentrer au trésor, ne peut pas être » comparé au dommage que l'introduction de ces cou- » tumes violentes a fait éprouver à la république. De- » mandez-vous, en effet, pourquoi on aime mieux vivre » dans une démocratie que dans une oligarchie. La » raison en est évidente : c'est qu'en toute chose le » gouvernement populaire est plus doux. Je pourrais » montrer qu'ils ont dépassé en violence toute oligar- » chie. Mais, sans sortir de chez nous, à quelle époque » le gouvernement d'Athènes a-t-il été le plus dur ? » Vous me dites tous : sous les trente tyrans. Eh bien ! » alors même, selon ce que nous entendons répéter, il » n'y eut personne qui ne trouvât, dans son domicile, » un asile assuré, et ce que l'on reproche aux Trente, » c'est d'avoir injustement fait arrêter les citoyens sur » la place publique. Combien ceux-ci n'ont-ils pas

» poussé plus loin l'audace ! Chargés de fonctions pu-
» bliques dans une démocratie, ils ont converti en
» prison le domicile de chaque citoyen en y amenant
» les Onze. En vérité, quels sont vos sentiments, à la
» pensée qu'un Athénien pauvre, ou même un riche
» que de grandes dépenses auraient mis dans la gêne,
» non-seulement n'ose plus paraître en public, mais
» qu'il n'est plus même en sûreté dans sa propre mai-
» son ; à la pensée que l'auteur de ces violences est un
» Androtion, que sa vie passée et ses désordres ont
» privé du droit d'exercer des poursuites en son propre
» nom, à plus forte raison de réclamer au nom de
» l'État ?..... Et pourtant, si vous voulez, ô juges,
» rechercher en quoi diffèrent le sort de l'esclave et
» celui de l'homme libre, la plus grande différence évi-
» demment, c'est que le corps du premier répond pour
» toutes ses fautes, tandis que la personne de l'autre
» ne peut être frappée du châtiment qu'à la dernière
» extrémité [1]. » Il est impossible de noter, chez Démosthène, ce sentiment de dignité offensée, sans qu'aussitôt on ne se souvienne du discours contre Midias et du fameux morceau sur l'outrage justement admiré de Longin [2]. Il me suffit ici d'en faire mention. Que l'on rapproche ce passage de celui qui vient d'être cité. Le

[1] Κατὰ Τιμοκράτ., p. 751. — Je traduis ce morceau, répété par Démosthène dans deux discours différents, d'après le texte du second discours. L'orateur y a légèrement corrigé la première forme de l'invective. Il a donné plus de gravité à ses paroles, en supprimant un passage, d'un goût assez douteux, où peut-être les images prêtaient plus à rire qu'à s'indigner.

[2] Κατὰ Μειδ., 537.

même sentiment éclate de part et d'autre. Dans le discours contre Timocrate, Démosthène venge l'honneur du citoyen ; dans le discours contre Midias, l'honneur de l'homme. Au fond, la même fierté, la même énergie se fait sentir dans les deux circonstances. La révolte de cette noble nature contre un affront grossier explique la préférence éclairée qu'elle accorde au gouvernement des lois. Il ne peut aimer, en politique comme en morale, que ce qui élève l'âme humaine, et il hait naturellement tout ce qui tend à l'abaisser.

Il est particulièrement remarquable de voir comment la morale de Démosthène a épuré l'un des sentiments qui dégénèrent le plus vite dans les démocraties et deviennent souvent pour elles un principe de corruption : je veux parler du besoin de l'égalité. A coup sûr, il n'y a pas au monde de sentiment plus dégradant que cette basse jalousie, qui parfois fait redouter et suspecter le mérite, comme un privilége, et préférer la médiocrité, parce qu'elle n'offusque personne. Que ce sentiment ait régné chez les Athéniens au temps de Démosthène, cela n'est guère douteux. Si honteux qu'il soit, il est humain, et les peuples les mieux doués n'y échappent guère à certains moments. Mais il est à observer que plus un peuple est jaloux des hommes supérieurs, plus il s'incline servilement devant les idoles vulgaires qu'il s'est choisies. Le secret mépris de soi-même, vainement dissimulé par l'amour-propre, est comme fatalement associé à cette aveugle passion d'égalité. Aussi la vraie manière de la combattre est-elle de relever la fierté abattue, et d'apprendre à ceux qu'elle

aveugle à se rendre d'abord eux-mêmes dignes de leur propre estime. Celui qui est prêt à faire son devoir et sincèrement dévoué au bien, est meilleur juge du mérite des autres, et ne s'humilie pas si aisément devant des gens qui ne le valent pas. C'est enseigner aux hommes à respecter le vrai mérite, que de les faire rougir des adulations, dont ils comblent si libéralement ceux qui doivent tout aux caprices ou aux passions de la foule. Voilà comment Démosthène, en louant la véritable égalité, combat, plus énergiquement que personne, cet esprit de jalousie sordide, qui affecte d'en faire son principal objet. De là cette belle et puissante inspiration, dans la célèbre comparaison entre les récompenses, que la république décernait autrefois, et celles qu'elle prodigue de son temps. Deux fois, il a repris ce sujet, et en remaniant son œuvre, il a mis plus vivement en lumière cette leçon profonde, que l'empressement d'un peuple à récompenser un citoyen vient souvent du secret mépris qu'il a de lui-même. Ce n'est pas l'envie qui animait les anciens Athéniens, quand ils se montraient si avares de louanges et de récompenses envers les Miltiade et les Thémistocle ; ils ne se laissaient conduire que par un sentiment élevé ; chacun, faisant son devoir avec empressement, n'avait pas de raison pour s'abaisser devant un homme quel qu'il fût. L'égalité dans la peine et dans le dévouement était le principe de l'égalité dans le partage des honneurs. De cette association d'idées naît le caractère éminemment moral de tout le morceau :—« Considérez, Athéniens, de quelle manière » vos ancêtres décernaient les récompenses publiques,

» et comment ils gratifiaient ceux qui leur avaient rendu
» de réels services, citoyens ou étrangers. S'il vous
» semble ensuite qu'ils agissaient plus sagement que
» vous, mettez votre honneur à les imiter; sinon, conti-
» nuez de vous conduire à votre manière. Thémistocle
» commandait la flotte à Salamine, Miltiade était chef
» de l'armée à Marathon, beaucoup d'autres avaient
» rendu des services qui ne se comparent pas assuré-
» ment à ceux de nos généraux d'aujourd'hui; mais,
» par Jupiter, on ne leur éleva pas de statues d'airain,
» on n'en fit pas des idoles publiques. C'est que vos
» pères ne renonçaient pas à la gloire de leurs propres
» actions. Personne n'eût dit que Salamine était la vic-
» toire de Thémistocle, c'était celle des Athéniens; ni
» que Marathon était celle de Miltiade, c'était le triom-
» phe de la république. On dit aujourd'hui communé-
» ment : Timothée a pris Corcyre, Iphicrate a taillé en
» pièces un corps de troupes lacédémoniennes, Chabrias
» a gagné la bataille navale de Naxos. Vous semblez
» leur céder complaisamment tous ces hauts faits, tant
» vous avez dépassé la mesure dans les honneurs accordés
» à chacun d'eux pour ces grandes actions! Vos ancê-
» tres savaient donc distribuer les récompenses publi-
» ques avec sagesse; vous, au contraire, vous les pro-
» diguez sans mesure [1]...» Jamais, si je ne me trompe,
dans cette première période, l'observation morale de
Démosthène ne s'est montrée aussi sûre ni aussi féconde
que dans ce passage. Ailleurs nous l'avons vu noter les

[1] Κατὰ Ἀριστοκράτ., 686.

instincts généreux d'Athènes, bien apparents dans son histoire. Ce n'était qu'une remarque aisée pour un esprit attentif, d'ailleurs instruit par la tradition. Nous l'avons vu indiquer, en traits précis, les caractères essentiels de la démocratie; c'était l'indice d'un génie à la fois pénétrant et réfléchi. Mais cette interprétation des sentiments cachés, ce regard profond, qui saisit avec justesse le rapport entre les actions d'un peuple et ses plus secrètes habitudes morales, ce sont là des qualités d'un ordre supérieur. Nous pressentons, dans ce passage, comment bientôt, au temps des Philippiques, le génie de l'orateur, stimulé par les difficultés, mûri par l'expérience, se révèlera tout entier dans ces fortes observations, qui ont montré, vingt siècles avant Pascal et Bossuet, le fond mystérieux de l'âme humaine.

On a pu remarquer, dans le passage que je viens de citer et dans quelques autres, l'âpreté des reproches que Démosthène adresse à ses contemporains. Cette franchise vigoureuse est, en effet, dès les premiers temps, un des caractères saillants de son éloquence. C'est surtout par la force de sa raison, que Démosthène obtint d'abord le droit de tout dire. Le peuple athénien, sans doute, n'eût pas été moins susceptible que tout autre, s'il n'avait été comme réduit au silence par l'incontestable justesse des reproches qui lui étaient adressés, et par l'autorité morale de l'orateur. Démosthène se faisait écouter en s'adressant à la conscience de chacun, et en faisant parler avec force cette voix intérieure. En outre, jamais un mot, qui n'indiquât un ami sincère de la démocratie, dévoué à l'intérêt natio-

nal : — « Vous punissez de mort, disait-il, ceux qui » altèrent la monnaie ; mais l'orateur qui fausse votre » caractère et le rend indigne de foi, vous lui accordez » la parole [1]. » Préserver l'honneur de sa patrie, telle est la tâche que Démosthène se donne à lui-même, quand il s'adresse au peuple ; tâche difficile assurément, mais qui lui prête une singulière autorité. Comment refuser d'entendre celui qui parle au nom des ancêtres d'Athènes, qui cherche ses exemples, non chez les peuples étrangers, mais dans l'histoire nationale, qui ne demande aux Athéniens qu'une seule chose, d'être eux-mêmes, en redevenant ce qu'ils ont été autrefois ? Comment se révolter, quand il ne fait que dire tout haut ce que chacun se dit tout bas en lui-même ? Personne, en vérité, n'aurait osé élever contre cette voix éloquente la première protestation. Voilà comment dès ces premiers temps Démosthène avait pris d'autorité cette position morale, qu'il devait occuper jusqu'au dernier jour. Il était déjà, comme il le dira plus tard, le conseiller du peuple, l'ennemi déclaré du sycophante. Non pas qu'il eût pleine conscience de ce rôle et de son importance ; cette complète intelligence de sa propre valeur et de son influence sera l'honneur de ses dernières années. Mais, par instinct au moins, il était déjà engagé dans cette voie ; il se préparait, peut-être à son insu, par ses premiers discours, cette noble popularité, qui, dans les jours de deuil et de découragement, fera de lui l'homme nécessaire, celui que

[1] Πρὸς Λεπτίνην, 508.

l'inquiétude publique appellera malgré lui à la tribune, le jour où l'on verra le danger suspendu sur la patrie. C'est en lui que le peuple athénien prend peu à peu l'habitude de chercher la force morale toujours présente et les conseils toujours sincères.

En résumé, dès cette première période, l'idéal moral de Démosthène peut être défini dans ce qu'il a de plus essentiel. Démosthène n'est pas de ceux qui méprisent l'homme. Il est aisé de sentir à son accent, dans l'éloge ou dans le blâme, qu'il a au contraire une grande idée de la nature humaine. C'est sa dignité naturelle qu'il défend sans cesse contre les sentiments bas, qui s'insinuent en elle. Il aime toutes les vertus, par lesquelles une nature généreuse se manifeste sans effort, la loyauté, la pitié, le désintéressement, le culte de l'honneur, l'amour de la gloire. Sa morale est entièrement naturelle et rien de raffiné ne s'y fait sentir. Comme Isocrate, il pense que l'homme doit rechercher l'estime de ses semblables ; comme lui, il est absolument étranger à cette fausse délicatesse, qui, poursuivant un idéal chimérique, blâme jusqu'à la satisfaction que l'on trouve dans l'approbation des honnêtes gens [1]. L'homme, tel

[1] Il ne sera peut-être pas inutile de citer ici, pour justifier cette pensée, ces dures paroles que Fénelon adressait à Madame de Maintenon. « *Vous tenez encore à l'estime des honnêtes* » *gens, à l'approbation des gens de bien,* au plaisir de sou- » tenir votre prospérité avec modération, enfin à celui de paraî- » tre par votre vertu au-dessus de votre place. » (Fénel., lettres spirit., 40). Démosthène et Isocrate auraient loué précisément tout ce que blâme ici Fénelon, et j'avoue que la belle et humaine sagesse de la Grèce me paraît supérieure à une austérité aussi scrupuleuse.

qu'il le conçoit, doit aimer la gloire, il doit rechercher une honorable réputation : c'est le reflet que jette sa vertu dans la conscience de ses semblables. Aussi ne songe-t-il pas, dans la pratique, à séparer la notion abstraite du bien, des autres idées plus ou moins voisines, qui ordinairement, dans l'esprit de la foule, l'accompagnent et se confondent avec elle ; vertu, estime, gloire, toutes ces choses se tiennent dans la morale de Démosthène. Elle est vivante, parce qu'elle prend les sentiments de l'homme tels qu'ils sont. Elle ne cherche pas à les épurer outre mesure, encore moins à les dénaturer, elle se contente de les faire tourner au plus grand avantage de l'âme. « Nous savons,» dit Démosthène, « que les hommes éprouvent toujours quelque » honte à ne pas pratiquer la justice, même quand leur » volonté y est opposée[1]. » Elle profite de cette disposition, elle se plaît à mettre sous les yeux de la foule ces sentiments élevés qui enlèvent toujours l'approbation des hommes réunis. Puis, quand elle les a séduits et gagnés, elle sait être conciliante, elle raisonne avec eux sur ces prétendus intérêts, elle leur montre comment ils peuvent s'accorder avec la justice : « Il faut toujours, » Athéniens, chercher la justice et la pratiquer, mais » se préoccuper en même temps de mettre vos intérêts » en accord avec ses préceptes [2]. » Voilà comment, selon Démosthène, la nature humaine, bien conseillée

[1] Ὑπ. τῶν Μεγαλοπ., 208.

[2] *Id.*, 204 : — Δεῖ δὲ σποπεῖν μὲν καὶ πράττειν ἀεὶ τὰ δίκαια, συμπαρατηρεῖν δὲ ὅπως ἅμα καὶ συμφέροντα ἔσται ταῦτα. Je ne sais s'il ne faut pas voir, dans cette pensée et ces expressions, un souvenir

et bien conduite, se montre honnête et vertueuse, sans qu'il soit nécessaire, pour l'amener à cette perfection toute humaine et toute pratique, de la maltraiter ni de l'insulter. Mais au-dessus de ces vertus instinctives, nous avons reconnu, dans la pensée de l'orateur, des vertus plus raisonnées. Ce sont celles-là surtout qui donnent à sa morale son caractère original. Démosthène ne se contente pas des vertus paisibles. Il veut que l'homme agisse, citoyen pour la défense de ses lois, Athénien pour la défense de sa tradition nationale, qui est sa gloire et son bien. C'est pour cela qu'il exige de lui des qualités viriles, notamment ce sentiment de fierté, cette estime de soi, qui est le principal ressort de l'activité. Rien de faible, ni de languissant dans l'idéal qu'il a conçu. Tout y est fort, élevé, ardent, et tourné vers l'action. En même temps, à ces hautes vertus il associe étroitement la raison. J'ai montré comment il faisait appel à la réflexion de ses auditeurs, comment, sans cesse, il leur demandait de raisonner avec lui, de s'attacher aux pensées solides et de se défier des grands mots. Son génie, sensé et vigoureux, n'estime rien tant que les qualités dont il offre lui-même un si bel exemple. Il aime par-dessus tout la vérité simple, qui ne cherche pas à s'en faire accroire, et qui ne prétend l'emporter que par l'opportunité et la prudence de ses conseils. C'est l'esprit de Thucydide qui revit en lui. Toute exagération, vide de sens, lui

d'une réflexion toute semblable, qu'Isocrate exprimait, une année auparavant, dans le *Discours sur l'échange*. (Isocrate, collection Didot, 218, 29-37.)

répugne. Il a un froid dédain pour ces esprits légers, qui éblouissent la foule par leurs bravades : « La diffi-
» culté, dit-il, n'est pas de se faire une réputation de
» courage, quand il faut délibérer, ni de se montrer
» habile à parler, quand le péril est imminent. Mais ce
» qui est difficile et en même temps opportun, c'est
» d'être brave dans les dangers, et, lorsqu'on délibère,
» de donner l'avis le plus sage [1]. »

Telles me semblent être les principales indications que fournissent les discours antérieurs aux Philippiques sur les idées morales de Démosthène. Les traits, que nous venons de remarquer, se retrouveront en lui jusqu'à la fin. Mais peu à peu nous verrons ses idées s'étendre, s'enrichir, et, malgré la beauté de ces débuts, on ne doit pas hésiter à dire que l'étude continue des grandes œuvres oratoires de Démosthène révèle un progrès moral, toujours soutenu jusqu'aux derniers jours de sa vie.

[1] Περὶ Συμμορ., 180.

---

## CHAPITRE II.

### PÉRIODE DES PHILIPPIQUES :

Ire Philippique, 351. — Discours pour la liberté des Rhodiens, 351. — Les trois Olynthiennes, 349 et 348. — Discours sur la paix, 346. — IIe Philippique, 344. — Discours sur les prévarications de l'ambassade, 343. — Discours sur la Chersonnèse, 341. — IIIe Philippique, 341 [1].

La période des Philippiques est marquée, dans l'histoire des idées de Démosthène, par des caractères tout particuliers. Durant dix années, le génie de l'orateur est aux prises avec le même adversaire. Si les événements changent et se succèdent rapidement, la situation morale est au fond toujours la même. Il s'agit de décider le peuple athénien à faire preuve d'énergie contre un ennemi perfide autant qu'acharné. C'est donc le caractère du peuple, ce sont ses dispositions ordinaires et naturelles qui constituent la matière vivante, que l'orateur doit manier. Parmi ces dispositions, les unes lui sont défavorables, les autres se prêtent plus ou moins à ses desseins. Tous ses efforts, durant cette période, sont employés à combattre les premières, en excitant les secondes. S'enfermer dans les limites étroites de cette discussion toujours renaissante, est pour lui la condition même de la victoire. Voilà donc ce génie, libre et hardi, comme captif dans un sujet resserré.

[1] Je laisse de côté la IVe Philippique et le discours sur la lettre de Philippe, dont l'authenticité a été si fortement contestée. Au reste, ces deux discours, ne contenant guère que des idées qui se trouvent ailleurs, n'ajouteraient rien aux observations qui composent ce chapitre.

Ne pouvant s'étendre au loin dans des idées variées, il s'arrête à celles que les circonstances lui imposent. Au lieu de se disperser en tous sens, l'activité de son esprit se concentre sur ces quelques pensées essentielles. Celles-ci grandissent en proportion de l'attention dont elles sont l'objet. On les voit, d'année en année et de discours en discours, s'enrichir et se fortifier par le travail assidu d'une réflexion puissante. Il semblait que l'orateur dût être gêné par l'exiguité de son sujet. Cette contrainte même lui devient salutaire, en le forçant à développer des ressources profondes et cachées, qui, dans d'autres circonstances, seraient peut-être demeurées sans emploi. Jusqu'au terme de la lutte, il soutient son rôle, sans qu'aucune fatigue se fasse sentir en lui, sans que jamais cette production féconde laisse supposer un épuisement prochain. Ce renouvellement continu d'une même pensée fait des Philippiques, considérées dans leur ensemble, une œuvre unique dans l'histoire de l'éloquence.

Jetons un coup-d'œil rapide sur la série des discours qui appartiennent à cette période. Il importe d'en embrasser d'abord toute la suite, avant d'étudier dans le détail les principales idées morales qu'ils renferment. Dans cet espace de dix années, la pensée de Démosthène n'est pas sans subir quelques changements appréciables. On peut distinguer comme deux phases, qu'elle traverse successivement. Dès la première Philippique, le caractère général, propre à cette seconde période, est fortement marqué. Aux idées morales éparses dans les discours antérieurs, succède ici un dessein parfaitement

net et arrêté. L'attention de l'orateur se concentre sur une idée essentielle, celle de l'action, idée qu'il lui faut à la fois définir et faire accepter de ses auditeurs. C'est à ce point central que se rapporteront désormais presque toutes ses observations. Dans ce discours et dans les trois Olynthiennes, dominent surtout les analyses fines et variées, suivies de conclusions pressantes. L'idée morale de l'action est encore neuve pour l'orateur comme pour ceux qui l'écoutent. Elle offre à son esprit pénétrant une riche matière à scruter. De là, dans cette première phase des Philippiques, je ne sais quelle fraîcheur d'esprit toute particulière. L'invention y semble vive, facile, parce que tout est à dire encore sur le sujet que l'orateur vient d'aborder. Nous y verrons abonder les descriptions fréquentes des faux prétextes, par lesquels les Athéniens cherchent à relever leur mollesse. Il s'agit à ce moment de faire comprendre le mal, de le rendre saisissable à ceux qui ferment les yeux volontairement. Sous ces vives peintures, l'idée de l'action sérieuse, énergique, se dégage peu à peu. Mais, en se montrant, elle soulève les plus graves questions, celle de la responsabilité, du pouvoir de la fortune et de la part réservée à la volonté dans les choses humaines. C'est là, en quelque sorte, la substance même de la première Philippique et des trois Olynthiennes. Ces sujets délicats y sont abordés, traités brièvement, il est vrai, mais non superficiellement, avec un admirable sentiment du devoir.

Il semble que, dans ces premiers discours, Démosthène se préoccupe surtout d'instruire. L'adjuration y

est énergique, sublime parfois, mais courte, comme si l'orateur sentait à peine le besoin d'insister sur les conclusions évidentes, qu'il tire de ses analyses morales. Mais Olynthe est prise, malgré Démosthène, et la paix est conclue avec Philippe en 346. Durant deux années, la lutte est suspendue. Un seul discours politique atteste que l'orateur reste fidèle à ses idées, tout en sachant user de prudence et attendre les occasions. (*Disc. sur la paix*, 346). Cette occasion attendue vient enfin. Démosthène sent approcher la crise et reprend son rôle avec la même ardeur. Alors commence la seconde phase de la lutte (344-338). Les idées morales de l'orateur, toujours les mêmes au fond, ont pris, dans la forme, un caractère différent. Ce ne sont plus, comme dans les premières Philippiques, ces analyses brèves et profondes, dans lesquelles il donnait à chaque sentiment sa véritable valeur. Il a défini pour lui-même et pour ses auditeurs le genre d'activité qu'il attend d'eux. S'il revient à cet ordre de pensées, il répète, sous forme résumée, ce qu'il a développé précédemment, ou bien il se contente de rapides allusions. Le caractère nouveau de ses idées morales, c'est la grandeur et l'autorité. Il a senti qu'il ne suffisait pas d'instruire le peuple, il faut élever son âme pour le préparer aux grands efforts. Aussi revient-il sans cesse avec complaisance sur le rôle d'Athènes, sur son passé, sur ses devoirs. L'idéal athénien reparaît avec éclat dans la seconde Philippique et dans le discours sur la Chersonnèse, les deux chefs-d'œuvre de cette période, mais non plus absolument tel que nous l'avons vu dans les discours anté-

rieurs. Ce ne sont plus des vertus d'un caractère général, qui illustrent désormais cette chère image de la patrie. Athènes est l'antithèse vivante de Philippe. L'un représente la violence, l'injustice et la perfidie ; l'autre la douceur, la générosité, le respect du droit : l'orateur a fini par confondre la cause de sa patrie avec celle du bien.

Dans les dernières Philippiques, l'idéal athénien a pris une précision et une grandeur incomparables. En même temps un autre sentiment a grandi chez l'orateur, celui de son propre rôle, et, avec ce sentiment, l'idée du dévouement dû à la patrie. Le discours sur la Chersonnèse nous montrera, dans toute sa beauté, cette ferme conscience du devoir, cette légitime fierté de l'homme d'État, qui mesure sa responsabilité et affronte courageusement les conséquences certaines de ses actions. J'ai regret de dire que ce sentiment ne sera pas entièrement pur chez Démosthène. L'âpreté naturelle de son caractère y mêlera une fâcheuse violence à l'égard de ses adversaires. Mais cette haine même ne sera pas sans excuse. Plus il prend conscience de son rôle, en identifiant sa cause, c'est-à-dire celle d'Athènes, avec la cause du droit et de la justice, plus ses adversaires lui paraissent odieux. C'est en flattant les vices du peuple qu'ils se rendent populaires, tandis que, par la franchise, Démosthène devient quelquefois suspect ou désagréable. Il ne les hait pas seulement, il les méprise comme des corrupteurs volontaires de la conscience publique, et, de plus en plus, il se sent excité à les regarder comme indignes d'une discussion loyale.

Il lui vient parfois à l'esprit une mauvaise pensée : il demande au peuple de leur interdire la parole. C'est l'excès d'une conviction ardente et inquiète. D'ailleurs cette polémique personnelle empruntera souvent aux idées morales de Démosthène une grandeur, qui en fera oublier l'âcrimonie. Son génie a tellement le don d'élever tous les débats où il intervient, qu'il transformera jusqu'à ces querelles de partis. Au-dessus des injures, apparaîtront les principes, dont elles ne sont, en quelque sorte, que l'expression violente et désordonnée.

On voit, d'après ce résumé, dans quel ordre se développent, à travers la série de discours que nous étudions, les idées morales de Démosthène. Nous avons maintenant à en considérer le détail dans les éloquents passages où l'orateur les a développées. C'est là seulement qu'on peut en bien connaître la nature, et en apprécier la valeur. Démosthène a certaines habitudes de pensée, qu'il faut relever avec soin. Obéissant à son instinct de précision, il n'énonce guère de maximes abstraites. Il raisonne sur des souvenirs, des observations, des exemples, beaucoup plus qu'il ne recherche les formules générales. Quand celles-ci s'offrent à lui, c'est qu'il a déjà travaillé et manié cette masse de preuves sensibles, au point que la leçon, qui s'y trouve contenue, se révèle spontanément à lui, sous des traits moins particuliers. Cette disposition du génie de Démosthène fait en partie sa force. Essayons de recueillir et de mettre ensemble les observations qui tendent au même but, en insistant un peu plus longuement que l'orateur, sur les conclusions générales, qu'elles con-

tiennent implicitement. Nous serons obligé quelquefois d'éclaircir et d'interpréter le sens des leçons de Démosthène, mais nous nous efforcerons de le faire, sans nous écarter du texte même de ses paroles.

## I.

Les plus beaux morceaux de la première Philippique et des trois Olynthiennes sont dus à une inspiration commune. La connaissance profonde du tempérament des multitudes et surtout du peuple athénien suggère à Démosthène une observation aussi simple que vraie : les hommes réunis sont toujours entraînés vers les grands sentiments; on les passionne en leur parlant de gloire, de courage, d'énergie; mais rendez chaque citoyen à lui-même, et soudain cette belle ardeur se dissipe. Tous ensemble ont fait de magnifiques décrets; chacun en particulier ne songe qu'à les éluder. D'où vient cette contradiction, sinon de ce que la foule est anonyme et irresponsable? Rien de mieux que de se laisser aller à ces nobles sentiments, qui font tressaillir tous les cœurs, quand on ne prend aucun engagement personnel, quand l'action ne doit pas suivre la parole. C'est un plaisir, que de s'enivrer alors de l'enthousiasme commun. Chacun jouit de sa propre magnanimité. On parle au nom de tous, sans se compromettre. C'est l'État qui devra exécuter ces généreuses décisions. Mais quand le citoyen se voit sommé de remplir son devoir, tout change de face. A présent qu'il doit payer de sa per-

sonne, il ne songe plus qu'à se dispenser d'une obligation pénible. Que les autres accomplissent ce qui a été ordonné. Quant à lui, il a mille raisons à faire valoir, pour se dérober soit à la peine, soit au danger. Ces observations, qui s'appliquent à tous les temps, étaient surtout vraies des contemporains de Démosthène. L'ancien esprit civique s'affaiblissant, le goût du bien-être, de la vie commode et paisible, et par suite les préoccupations égoïstes s'accroissaient d'autant. L'Athénien avait encore besoin de se justifier à ses propres yeux, en votant d'énergiques résolutions, qui plaisaient à sa vanité. C'était un moyen de couvrir des défaillances, qu'il ne voulait ni avouer aux autres, ni s'avouer à lui-même. Les orateurs du parti de Philippe connaissaient cette faiblesse et la caressaient adroitement. Ils corrompaient ainsi la conscience publique, en détruisant la véritable notion du devoir dans les esprits. Personne ne fit autant que Démosthène pour restituer à cette idée obscurcie toute sa clarté. Avant tout il veut forcer les Athéniens à se juger eux-mêmes. Les lieux communs toujours applaudis ne sont rien pour lui. Ce n'est pas une approbation bruyante qu'il veut enlever; il vise à obtenir l'assentiment secret des consciences. Il faut qu'il apprenne aux Athéniens à être francs vis-à-vis d'eux-mêmes, à convenir de leurs torts, et par suite à se corriger. L'adversaire qu'il poursuit est habile à se dérober. Il s'agit de saisir ce qu'il y a de plus fugitif, une volonté qui se refuse et qui ne cherche qu'à s'échapper. Dans cette lutte, l'orateur est infatigable. Jamais il n'abandonne sa poursuite pour se livrer à ces déve-

loppements généraux, qui feraient admirer son éloquence, sans convaincre personne. S'il parle à tous ses auditeurs à la fois, c'est pourtant à chacun en particulier qu'il s'adresse. Il veut que chacun, en l'écoutant, oublie ses voisins, et réfléchisse sérieusement à ses propres devoirs. Il semble craindre cette mauvaise tendance, qu'ont presque tous les hommes, à se perdre volontairement dans la grande multitude, où disparaît toute responsabilité : Αὐτὸς ἕκαστος, dit-il, chacun en particulier [1]. Sans cette individualité de la conscience, il sent bien qu'il n'y a pas d'énergie, pas de dévouement, pas de sacrifice possible.

Cette façon d'envisager les choses, aussi pratique qu'élevée, est antérieure, dans l'histoire morale de Démosthène, à la période des Philippiques. Nous avons vu, précédemment déjà [2], comment l'orateur, dans une circonstance grave, invitant la république à se préparer en vue d'une guerre prochaine, réclamait avant tout la bonne volonté de chacun : « Le premier et le plus » essentiel des préparatifs, disait-il, c'est que chacun » de vous soit disposé à faire son devoir avec empresse- » ment..... » A la fermeté précoce de ce conseil, nous avons cru reconnaître l'influence de Thucydide. Toutes les pensées, qui vont suivre, sont contenues en germe dans ce passage.

Notons ici le progrès d'un génie toujours actif, qui, ne cessant de méditer, mûrit peu à peu ses idées. Durant

[1] Ire Phil., passage cité plus loin.
[2] A propos de l'influence de Thucydide sur Dém., voir p. 25.

Universitas BIBLIOTHECA

deux années, cette observation s'est souvent renouvelée d'elle-même dans l'esprit de Démosthène. Quand les menaces de Philippe exigent un sérieux effort de défense, elle reparaît avec une importance tout autre. Ce n'était tout-à-l'heure qu'une ébauche ; c'est à présent le fondement solide de toute une politique. L'orateur a conscience de cette transformation, et le début de la première Philippique en est la preuve. Sous la modestie des paroles, on sent la confiance d'un esprit hardi, qui apporte un conseil encore nouveau. « Si précédemment, » dit-il, on vous avait donné les conseils qu'il fallait » vous donner, vous n'en seriez plus aujourd'hui à » délibérer [1]. » Démosthène se sépare donc nettement de ceux qui l'ont précédé à la tribune. Il croit voir ce qu'aucun d'eux n'a encore aperçu, et il le laisse entendre. Dans la question politique, une question morale est engagée. Cette question, dont personne ne semblait se préoccuper, il va en faire l'objet principal de son discours.

Comment ce progrès s'était-il accompli dans son esprit ? D'abord parce que sa nature même, comme nous l'avons remarqué, devait, en se développant régulièrement, lui faire apprécier de plus en plus la valeur d'une volonté saine et résolue ; ensuite par l'effet de son expérience quotidienne. Il avait alors sous les yeux un exemple qu'il étudiait avec une curiosité inquiète. Philippe n'eut pas plutôt commencé de le préoccuper, que son esprit tira, de cette préoccupation même, un utile

[1] Ire Philipp., pag. 40.

enseignement. En sept ans (359-352), le fils d'Amyntas II, appelé d'abord à gouverner la Macédoine comme régent, avait su se débarrasser de ses rivaux, gagner une couronne, comprimer ses voisins d'Illyrie et de Péonie, discipliner ses propres sujets, constituer une armée redoutable, saisir Amphipolis et Pydna, et s'installer à Crénides, auprès des mines du mont Pangée. Ambitieux et prudent tout à la fois, il savait calculer ses chances de succès, et, quand une entreprise était commencée, y réussir par la persévérance et l'énergie. Démosthène n'était pas homme à méconnaître le génie de son adversaire. Tant de succès, dus à la force de la volonté autant qu'aux ressources de l'esprit, lui firent plus que jamais sentir le prix de ces qualités. Sa propre nature se fortifia pour les besoins de la lutte. Dès lors il comprit clairement qu'en face d'un tel adversaire, Athènes devait se transformer ou périr, et qu'il pouvait seul l'éclairer sur cette nécessité.

Ainsi, au temps de la première Philippique, Démosthène, à la fois par le développement naturel de son génie, par la connaissance profonde qu'il a peu à peu acquise du peuple athénien, par le sentiment des dangers pressants, et enfin par l'admiration involontaire qu'il éprouve pour l'ennemi de sa patrie, est comme élevé au-dessus de lui-même. Son regard pénètre plus avant dans l'âme de ses concitoyens, et démêle, avec justesse, la cause du mal en même temps que les remèdes à employer. Alors naissent ces observations variées et sagaces, par lesquelles il met en lumière sa pensée, sous les formes les plus diverses, sans jamais lasser

ses auditeurs. Tous les sentiments, qui étouffent dans l'Athénien la conscience de ses obligations personnelles, tous les faux prétextes dont il use, pour colorer sa lâcheté à ses propres yeux, sont successivement découverts et censurés. Démosthène s'obstine à le rappeler à lui-même, malgré lui; il le force à ouvrir les yeux sur ses défauts; il le rend responsable de son inertie vis-à-vis de la cité et de sa propre conscience.

Avec quelle force de bon sens, au début de la première Philippique, il condamne ceux qui se déclarent découragés. On n'a pas fait tout ce qu'on devait et pouvait faire. Ce prétendu désespoir n'est qu'un prétexte spécieux, pour se dispenser d'agir. C'est la volonté de réussir, qui a manqué aux Athéniens. Ils auront tous les succès qu'ils souhaitent, quand ils seront décidés à faire ce qui dépend d'eux : «Ce qui a gâté nos affaires jus-
» qu'ici, est précisément ce qui nous donne lieu d'espérer.
» Comment cela? C'est que la seule cause de vos mal-
» heurs, Athéniens, est la négligence, dont vous faites
» preuve. Ah! sans doute, si vous aviez accompli votre
» devoir et que les choses fussent néanmoins dans l'état
» où elles sont, nous aurions perdu jusqu'à l'espérance
» d'un avenir meilleur [1]. » Vouloir sérieusement ce qu'on veut, sacrifier au devoir les commodités présentes, exiger de soi-même tout ce qu'on peut donner, telle est la première condition du succès. Pour le prouver Démosthène ne manque pas d'exemples. Athènes a réussi

[1] 1re Phil., p. 40. Voir tout le développement qui commence par ces mots : Πρῶτον μὲν οὖν οὐκ ἀθυμητέον.

dans ses entreprises lorsque ses citoyens ont fait preuve d'activité [1]. Philippe lui-même ne doit ses conquêtes qu'à sa confiance et à son énergie. Ce dernier exemple, qui répond si bien aux sentiments que nous signalions tout-à-l'heure chez Démosthène, est excellent pour son dessein. Il doit toucher l'amour-propre des Athéniens, en leur faisant voir, dans un ennemi, les qualités qu'ils ont eues eux-mêmes et qu'ils n'ont plus. Aussi se plaît-il à le citer en mainte occasion [2]. Nulle part l'activité humaine ne se montrait aussi supérieure à la force des choses que dans les conquêtes du roi de Macédoine. Les événements semblent obéir ici aux ordres d'un seul homme ; tout lui réussit ; la volonté apparaît dans sa toute-puissance. Quel spectacle plus propre à faire ressortir, selon le dessein de Démosthène, l'efficacité d'une ferme et intelligente résolution ? Le portrait de Philippe est, pour lui, comme une définition vivante de l'action, telle qu'il la conçoit [3].

Ainsi point de découragements anticipés. On n'a pas le droit de douter de ses propres forces, tant qu'on ne les a pas employées courageusement. Mais il s'agit moins en somme de rendre l'espérance à des gens qui l'aient réellement perdue, que de les forcer à être sincères. Aussi sa principale occupation est-elle de définir si

[1] Même discours, quelques lignes plus bas.

[2] Même disc., pag. 41 — Ire Olynth., 12, 13. — IIe Olynth., pag. 24. Je cite les *Olynthiennes* selon l'ordre de Libanius, qui me paraît conforme à toutes les vraisemblances.

[3] Voir surtout le passage de la IIe Olynthienne, que je cite plus loin.

nettement à chacun ses obligations, qu'il ne puisse plus se les dissimuler. « Si vous voulez bien, Athéniens, à partir » de ce jour, reconnaître que ces sentiments sont justes, » et que jusqu'ici vous vous êtes trompés, si chacun de » vous, dans l'emploi spécial où il doit et où il peut » se rendre utile à la république, veut bien renoncer à » tout subterfuge et se tenir prêt à faire son devoir, en » versant de l'argent, s'il en a, en prenant les armes, » s'il est en âge de servir, — en un mot, si vous êtes » résolus à ne plus dépendre que de vous-mêmes, et » s'il est bien entendu que désormais aucun de vous » n'espèrera plus échapper pour sa part à la nécessité » d'agir, ni s'en décharger sur son voisin, alors, avec » l'aide de Dieu, vous recouvrerez vos biens, alors vous » ressaisirez ce que votre négligence vous a fait perdre, » alors enfin vous châtierez Philippe [1]. » Démosthène s'adresse ici à la conscience seule; ailleurs il fera appel aux passions généreuses; mais avant de soulever cette partie violente de l'âme, il faut qu'il élève celle qui réfléchit, qui raisonne, et qui délibère. Quand elle aura reconnu ce qui est juste et sensé, quand elle aura repris son autorité, il sera temps de remuer les cœurs.

User de délais est encore un autre genre de subterfuge fort analogue au précédent. On n'a, il est vrai, aucune espérance précise qui justifie les retards; mais on diffère toujours, sans savoir ce que l'on attend, et seulement pour reculer le plus possible l'instant où il faudra se décider. Au fond, c'est toujours de la même

[1] 1re Philipp., pag. 42.

disposition d'esprit que provient le mal. On cherche des délais, parce qu'on ne veut pas s'acquitter d'une obligation, qui semble pénible. C'est la cause du devoir que défend Démosthène, quand il censure ces lenteurs calculées : « Quand donc, ô Athéniens, quand comptez-» vous faire votre devoir ? Qu'attendez-vous ? sans doute » quelque nécessité absolue. Qu'est-ce donc, selon vous, » que celle qui nous presse en ce moment ? Pour moi, » je ne connais point de nécessité plus décisive pour des » hommes libres, que d'éviter le déshonneur [1]. »

Mais il y a une fausse activité, qui ne vaut pas mieux que les lenteurs calculées. Au lieu d'agir, les Athéniens aiment mieux annoncer pompeusement qu'ils agiront. Faire des décrets est une occupation qui plaît à cette foule inquiète, et, en même temps, un moyen, pour elle, de se faire illusion sur ses défaillances. Elle s'imagine qu'elle a fait quelque chose, quand elle a pris d'énergiques mesures qui ne seront jamais exécutées. C'est là un de ces moyens trop faciles, par lesquels on échappe aux exigences du devoir, et que Démosthène poursuit énergiquement. Il sait que l'Athénien, par nature, aime beaucoup à parler, fort peu à se donner de la peine. « Si les discours non suivis d'effet, dit-il, » semblent vides et vains, c'est surtout quand ils viennent » de nous. Plus nous en faisons usage facilement, plus » ils excitent la défiance générale [2]. » Athènes, plus que toute autre république, doit donc avoir souci de soutenir la dignité de ses paroles par l'énergie de ses

[1] Ire Phil., pag. 43.
[2] IIe Olynth., pag. 21.

actions. — « Vous sentez bien, je pense, Athéniens, » qu'un décret n'est rien, sans la ferme résolution de » l'exécuter courageusement. Si les décrets étaient » assez forts pour vous contraindre à faire votre devoir, » ou pour exécuter eux-mêmes ce qu'ils prescrivent, » assurément, après tant de votes que vous avez émis, » vous n'en seriez pas à n'avoir fait encore que peu de » chose, ou plutôt à n'avoir rien fait; et Philippe ne » vous eût pas outragés durant tant d'années. Vos » décrets du moins, à défaut de vos actes, l'auraient » châtié depuis long-temps. Mais il n'en est pas ainsi. » Si, dans l'ordre des temps, l'action doit suivre les » discours et les votes, elle est la première en valeur » et la plus efficace [1]. » Nous reconnaissons une fois de plus, dans cette critique si vive et si sensée, le disciple de Thucydide, ennemi, comme lui, des fausses apparences, attaché, comme lui, aux réalités solides. La distinction entre la parole et l'action, si familière à l'historien, (Λόγῳ μὲν,... ἔργῳ δὲ...) semble s'être animée dans l'imagination de l'orateur. Ce n'était encore, chez le premier, qu'une rapide et sèche indication donnée à l'esprit du lecteur : elle est devenue, chez le second, le principe d'une argumentation éloquente.

L'observation de Démosthène est plus profonde, quand il touche à un vice caché, d'autant plus pernicieux qu'il a quelques-uns des dehors de la justice et de l'honnêteté. Ce peuple, qui manque d'énergie, quand il s'agit

[1] III^e Olynth., pag. 32. Comparer le début de la II^e Phil., où la même pensée est répétée sous une forme ironique, pleine à la fois de finesse et de gravité.

d'exécuter ses propres résolutions, a trop d'amour-propre pour s'accuser lui-même des conséquences de son inertie. Il lui faut, à chaque nouveau malheur qu'il éprouve, des coupables, sur lesquels il puisse rejeter ses propres fautes. Il aime les procès et les dénonciations, par un instinct d'oisif et de curieux ; il en a besoin aussi, pour se dissimuler à lui-même sa mauvaise conduite. Le véritable sentiment du devoir n'a pas de plus perfide adversaire qu'un tel penchant. Accuser volontiers les autres, c'est le moyen de ne jamais se corriger soi-même. Il n'y a rien peut-être, qui fasse plus d'honneur à Démosthène, que l'énergie avec laquelle il lutta sans cesse contre ce détestable entraînement des foules. La fin de la première Philippique est déjà pleine de ces conseils. Au début, l'orateur pressait les Athéniens d'agir ; à la fin, il les met en garde contre cette activité fausse et malsaine, qui consiste à chercher partout de prétendus coupables, lorsque chacun devrait trouver en soi-même l'origine du mal. La même idée revient encore, plus brièvement, à la fin de la deuxième Olynthienne, comme un reproche antérieur, qu'il rappelle sans y insister : « Il » faut que chacun laisse de côté les vains prétextes et » se corrige lui-même de ses défauts. Car on n'a pas » le droit d'examiner sévèrement la conduite des autres » si l'on n'a pas commencé par faire soi-même ce qu'on » doit faire [1]. » Dans la troisième Olynthienne, la pensée de Démosthène a trouvé sa forme définitive. Elle y est exprimée avec une finesse spirituelle, qui en fait

[1] IIe Olynth., pag. 26.

ressortir davantage le mérite solide : « O dieux, après » avoir tout permis à Philippe, après l'avoir presque » aidé dans son entreprise, nous demanderons quels » sont les auteurs de nos désastres. Car nous n'a- » vouerons pas que nous sommes les coupables; non » assurément. Dans les périls de la guerre, il n'est pas » un des fuyards, qui s'accuse lui-même. On accuse » son général, son camarade, tout le monde en un mot, » excepté soi-même. La défaite cependant est due à » tous ceux qui ont fui. Tel s'en prend aux autres, qui » pouvait tenir ferme. Or, si chacun se fût ainsi conduit, » on aurait vaincu [1]. » S'accuser soi-même avant de chercher querelle aux autres, se corriger avant d'exiger que les autres se corrigent, n'est-ce pas le principe de toute réforme sérieuse? Quelle saine idée du devoir ressortait de ces observations, si les Athéniens avaient su les comprendre !

Il est remarquable de voir comment Démosthène, grâce à la justesse de ses idées morales et à la sincérité de sa conscience, a pu maintenir ces principes, même contre des doctrines régnantes, qu'il acceptait pour son compte en grande partie. Il y avait un point sur lequel il semble que cet esprit si ferme courait risque de fléchir. Un des encouragements les plus forts, que pût recevoir la mollesse de chacun, était celui des croyances religieuses. On sait quelle était, au temps de Démosthène, la crédulité du plus grand nombre des esprits [2].

[1] IIIe Olynth., pag. 33.

[2] Voir l'ouvrage de M. Havet: *Le Christianisme et ses origines, l'Hellénisme* (Paris, 1872), t. I, p. 121 et suiv.

Les malheurs d'Athènes, dans la fin du cinquième siècle, avaient sans doute contribué à réveiller cette disposition superstitieuse. Ces brusques révolutions, ces désastres sans précédents, cette alternative de grandeur et d'humiliation, étaient bien propres à troubler des esprits peu réfléchis, et à leur faire considérer les choses humaines comme abandonnées au hasard ou à des volontés capricieuses. Une foi aveugle dans la fortune tendait à engourdir les caractères. L'Athénien admettait qu'un pouvoir supérieur, mal défini, déterminait le cours des événements et distribuait les succès aux uns, les revers aux autres, sans qu'il fût possible, le plus souvent, de savoir les raisons d'un tel partage. Cette croyance s'accommodait trop bien à ses défauts, pour qu'il n'en abusât pas dans la pratique. Quel facile prétexte pour se dispenser d'agir, que de remettre ses intérêts à la Fortune, bienfaitrice de la cité [1]! Excuse d'autant meilleure, qu'elle pouvait être mise à profit, sans contradiction, sous deux formes opposées. Si la Fortune protége Athènes, pourquoi se mettre en peine? Et si au contraire elle a déserté la ville, que faire contre une puissance irrésistible? Les deux sentiments se rencontraient, plus ou moins avoués, chez les auditeurs de Démosthène. Avait-il lui-même, au fond, des opinions bien différentes sur la nature de ce pouvoir mystérieux et sur-

[1] L'amour-propre athénien s'obstinait, même dans le malheur, à croire que la Fortune protégeait la ville. Eschine disait, après Chéronée, dans son plaidoyer contre Ctésiphon : Καὶ φατὲ μὲν εὐτυχεῖς εἶναι, ὡς καὶ ἐστέ, καλῶς ποιοῦντες (éd. Ch. Müller, dans la collection Didot, *Orat. attici*, II, p. 139.)

naturel? On peut en douter. Assurément son esprit, ferme et droit, nourri des leçons de l'histoire, n'était pas asservi aux superstitions populaires. Il était de ceux qui, tout en croyant à l'intervention d'une force supérieure dans les affaires humaines, n'en gardaient pas moins l'habitude, dans la vie quotidienne, de tout expliquer par des causes naturelles et de soumettre exclusivement à la raison l'enchaînement des faits. Mais autre chose est cette pratique quotidienne, autre chose l'explication dernière, qu'on se réserve pour l'ensemble des événements. Or Démosthène, dans sa philosophie religieuse, ne se séparait pas de la foule. On rencontre parfois chez lui des professions de foi qui nous surprennent de la part d'un homme d'État : « La fortune, » dit-il dans la deuxième Olynthienne, « a un grand » poids, ou plutôt c'est elle qui décide de tout dans les » affaires humaines [1]. » Et, dans le discours *sur la paix*, comment ne pas s'étonner de cet aveu, que la bonne fortune l'emporte sur toute la sagesse et toute la prudence des hommes [2] ? J'admire d'autant plus, quant à moi, la fermeté de sens moral, qui, malgré ces idées, l'a empêché de fléchir jamais sur un point essentiel : la notion du devoir et l'estime de l'activité. S'il admet, comme ses contemporains, que les choses humaines sont troublées quelquefois par des influences dont le secret nous échappe, au lieu d'en conclure que l'homme

[1] IIe Olynth., p. 24 : Μεγάλη γὰρ ῥοπή, μᾶλλον δὲ τὸ ὅλον, ἡ τύχη παρὰ πάντ' ἐστὶ τὰ τῶν ἀνθρώπων πράγματα.

[2] Disc. sur la paix, p. 59 : — ...δι' εὐτυχίαν, ἣν συμπάσης ἐγὼ τῆς ἐν ἀνθρώποις οὔσης δεινότητος καὶ σοφίας ὁρῶ κρατοῦσαν.

peut se dispenser d'agir et que son rôle est de se laisser faire, il se servira de cette croyance même pour prescrire à ses concitoyens de nouveaux devoirs. Moins philosophe qu'homme d'État, il conciliera, dans la mesure nécessaire à l'intelligence de la multitude, cette intervention constante du hasard ou des dieux avec la liberté et la responsabilité de la conscience humaine. En un mot, ici comme toujours, en interprétant les sentiments de la foule, il les fera tourner au profit de l'honnête et de l'utile; d'une croyance non raisonnée, il tirera une leçon morale d'une grande force.

Dès la première Philippique, il montre habilement que si la fortune peut favoriser l'homme, il n'appartient qu'à celui-ci de profiter de cette faveur : « Dites-vous » bien ceci : s'il arrivait quelque chose à Philippe, si la » fortune, qui a toujours plus fait que nous pour nos » intérêts, nous favorisait encore, et exécutait ce que » vous désirez, sans doute étant là-bas, attentifs à épier » le trouble de ses affaires, vous pourriez profiter de » l'occasion à votre gré; mais, dans l'état où vous » êtes, quand même la fortune vous donnerait Amphi- » polis, vous ne seriez pas à même d'en prendre posses- » sion, puisque vos forces, comme vos esprits, sont » bien loin de là [1]. » Déjà la part attribuée à l'action humaine est ici manifeste, à côté de celle qui revient à la fortune. Si l'homme ne fait pas naître les occasions, du moins c'est par son activité et sa prudence qu'il peut en profiter. La fortune prépare de loin les événements ; c'est l'homme qui les achève.

[1] Ire Phil., p. 43.

Dans les Olynthiennes, ces idées s'éclaircissent et se développent. Les circonstances mêmes semblent provoquer ici les réflexions de l'orateur. L'appel adressé par Olynthe aux Athéniens, cette alliance, à la fois sûre et pleine de promesses, qui s'offrait d'elle-même à la république, ne pouvait manquer de passer aux yeux du peuple pour une faveur insigne de la Fortune ; mais il fallait un effort énergique pour en profiter. C'était une occasion, tout indiquée, d'expliquer au peuple ce qu'il fallait attribuer, dans ces événements, à des chances heureuses, et ce qu'on devait faire pour en tirer parti.

Dès la première Olynthienne, Démosthène touche à cette question : — « L'occasion présente, Athéniens, » semble presque vous dire elle-même que vous devez » vous occuper activement de cette affaire, si votre » propre salut vous est à cœur [1]. » L'occasion s'est offerte d'elle-même (γέγονεν αὐτόματον). Les Athéniens n'avaient rien fait pour la préparer. C'est un événement heureux, indépendant de leur volonté. Mais si la Fortune a tant fait, eux, de leur côté, n'ont pas moins à faire. L'occasion est fugitive ; aux Athéniens de la saisir et d'en profiter : « Quand une » si belle occasion se présente, n'allez pas la laisser » échapper. Prenez garde qu'il ne vous arrive aujour- » d'hui ce qui déjà vous est arrivé précédemment [2]. » C'est par la négligence des Athéniens qu'Amphipolis est tombée aux mains de Philippe. Que leur a-t-il manqué alors ? L'activité, qui seule tire parti des occasions.

[1] Ire Olynth., p. 9.
[2] *Id.*, p. 11.

« C'est en négligeant ainsi l'occasion présente, c'est en » nous imaginant que les choses tourneraient d'elles- » mêmes en notre faveur (αὐτόματα σχήσειν καλῶς), que » nous avons fait de Philippe ce qu'il est, un souverain » plus puissant qu'aucun roi de Macédoine ne le fut » jamais [1]. » Aujourd'hui, l'occasion revient encore d'elle-même (καιρὸς ἥκει τις, οὗτος ὁ τῶν Ὀλυνθίων, αὐτόματος τῇ πόλει). La fortune persiste à favoriser Athènes. Que celle-ci ne se trahisse pas elle-même. Les dieux donnent à l'homme l'occasion du succès, ou atténuent, par une extrême bienveillance, les conséquences de ses fautes ; mais le succès même, c'est l'homme qui le fait. La mollesse et l'insouciance sont les causes ordinaires des malheurs que l'on éprouve. On accuse la fortune, quand on devrait s'accuser soi-même : « Nous avons » subi de grandes pertes par l'effet de la guerre. C'est » à notre incurie qu'il est juste de les imputer. Mais » si ces pertes ne nous ont pas affligés plus tôt, s'il nous » est venu une alliance, capable de contrebalancer nos » désavantages, pour peu que nous voulions en user, » c'est là, selon moi, une faveur, qui atteste assez la » bienveillance des dieux. Il en est de la politique, à cet » égard, comme de la richesse. Si l'on fait quelques » beaux profits et qu'on les garde, on en témoigne une » grande reconnaissance à la fortune ; mais si on les » gaspille, sans s'en apercevoir, on perd, avec son » argent, le souvenir du bienfait qu'on doit à la fortune. » De même, en politique, ceux qui ne savent pas pro-

[1] Ire Olynth., p. 11.

» fiter des occasions, finissent par oublier celles que » les dieux leur ont envoyées [1]. » Ce n'est donc pas la fortune, le plus souvent, qui manque aux hommes ; ceux-ci se manquent à eux-mêmes. Philippe qui profite des occasions et qui réussit, montre ce que peut l'activité humaine pour s'approprier les chances heureuses qui échappent aux négligents.

La même idée domine dans toute la fin de la seconde Olynthienne. On se rappelle comment Démosthène, dans ce discours, cherche à démontrer à ses concitoyens quelle est la faiblesse réelle de Philippe, sous une apparence imposante : faiblesse au dehors, car ses alliés sont prêts à l'abandonner au premier revers ; faiblesse au dedans, car son entourage est corrompu et mécontent. Reste un dernier préjugé à détruire : Philippe a pour lui la fortune. C'est un sophisme tout contraire à celui que l'orateur a combattu dans le précédent discours. Il a réfuté ceux qui voulaient se confier aveuglément à la fortune. Il va confondre à présent ceux qui se défient systématiquement de sa prétendue inimitié. C'est toujours l'idée de la liberté morale, qui sortira victorieuse de la discussion. La place attribuée à cette argumentation décisive dans l'ordonnance du discours, nous montre assez quelle importance elle a aux yeux de l'orateur. Il la réserve pour la fin, parce qu'elle lui fournit un moyen d'insister, une fois de plus, sur sa doctrine favorite, qui promet le succès à l'énergie. Ce sera la leçon du discours. La fortune, dit-on, favorise

[1] Ire Olynth., p. 12.

Philippe. Sur quoi se fonde cette question? A-t-il plus de droits qu'Athènes à la bienveillance des dieux? Non assurément; mais il a réussi en tout jusqu'à présent. Est-ce une raison suffisante pour accuser la fortune d'avoir déserté la cause d'Athènes? De quel droit s'en prend-on à cette puissance supérieure, quand on n'a rien fait par soi-même: « Certes, si Philippe, qui com-
» mande lui-même et qui paie de sa personne, qui est
» présent partout, qui ne perd pas une seule occasion
» ni un seul instant, l'emporte sur nous, qui ne savons
» que gaspiller le temps, rendre des décrets et recueillir
» des nouvelles, je ne m'en étonne pas. Ce qui serait
» surprenant, en vérité, ce serait que, sans rien faire
» de ce qu'exige la guerre, nous fussions supérieurs
» à un homme qui ne néglige rien [1]. » L'idée de hasard s'est effacée, comme d'elle-même, dans les esprits. Quel qu'ait été le point de départ du raisonnement, la conclusion du moins en est que le succès, dans les choses humaines, est la récompense de l'activité bien employée.

Même leçon au début de la troisième Olynthienne. « Je me suis convaincu, par tout ce que je vois et tout
» ce que j'entends, que le plus souvent les occasions
» vous ont échappé, non faute d'intelligence, mais faute
» de bonne volonté pour accomplir votre devoir [2]. » Dans quatre discours successifs, la pensée de Démosthène ne varie pas sur ce point. Il croit à la fortune, il lui attribue une part considérable dans le gouverne-

[1] IIe Olynth., p. 24.
[2] IIIe Olynth., p. 29.

ment des choses humaines ; mais, quand il s'agit de juger les événements, c'est la volonté de l'homme qu'il rend principalement responsable des succès et des revers. Ne demandons pas à l'orateur de concilier rigoureusement ces deux jugements qui semblent opposés. Plus occupé de résultats prochains que de vérités métaphysiques, son esprit n'a pas les mêmes besoins d'exactitude ni de précision dans les questions abstraites que dans la pratique. Pourvu qu'il mette en lumière les avantages d'une résolution, il se contentera volontiers, sur quelques points obscurs, de ces demi-vérités qui suffisent à la plupart des hommes.

C'était une remarque ancienne et populaire, qu'il se rencontrait dans le cours des événements certains moments favorables à l'action, et que l'homme prudent et avisé devait les saisir au passage avec empressement [1]. Cette observation, sans cesse confirmée par l'expérience, s'étant transmise jusqu'à Démosthène, le plus souvent il se contente de la développer, sans se préoccuper autrement des questions philosophiques qu'elle peut soulever. Il lui suffit que cette idée soit éminemment propre à confirmer les conseils qu'il donne aux Athéniens. Il leur fait sentir qu'il s'agit d'un moment fugitif, qu'il faut en profiter sans délai, qu'une circonstance semblable ne se représentera pas quand ils la souhaiteront ; il ne s'inquiète pas de rechercher comment ni pourquoi de telles occasions s'offrent aux hommes. Quelquefois pourtant une explication rapide

[1] « Discerne l'occasion », disait le sage Thalès. — Dém. de Phalère, chez Stobée ; éd. Tauchnitz, t. I, p. 90.

apparaît. S'il a déclaré à plusieurs reprises que l'occasion venait d'elle-même (αὐτόματον ἥκει), ce n'est pas à dire que la fortune, pour lui, soit aveugle; elle ne se distingue pas, dans son esprit, de la bienveillance des dieux (ἡ τύχη, ἡ παρὰ τῶν θεῶν εὔνοια); il emploie les deux expressions indifféremment. Ce que les hommes appellent vulgairement fortune est soumis à une raison supérieure. Si quelques-uns se voient maltraités par le sort, c'est qu'ils ont mérité leur malheur; ils sont responsables de la défaveur que leur témoigne la justice divine. « Si l'on me donnait le choix, à la fortune de » Philippe je préfèrerais celle de notre cité, pourvu que » vous consentiez seulement à faire votre devoir, même » pour peu de temps. Car nous avons assurément bien » plus de titres que lui à la bienveillance des dieux [1].» N'est-ce pas dire en somme que les événements imprévus, qu'on attribue au hasard, sont en réalité une application toute divine des lois de la justice? Je ne prétends pas que Démosthène eût assez approfondi cette doctrine pour en accepter toutes les conséquences, ni pour en apercevoir les difficultés. Ce serait une erreur manifeste, que de lui prêter, sur ces questions, des idées arrêtées. La spéculation pure était étrangère à son génie. J'indique seulement de quelle manière ce grand esprit cherchait au besoin à se satisfaire lui-même provisoirement, lorsqu'il touchait à ces problèmes. Au fond, l'explication dernière des choses le préoccupait évidemment beaucoup moins que les dis-

[1] IIe Olynth., p. 24.

positions présentes de ses auditeurs. Il prenait de ces doctrines discutées ce qu'elles contenaient de plus apparente vérité, pour en tirer de fortes leçons.

N'attendons pas de Démosthène plus que les habitudes de son esprit ne lui permettaient de donner; mais essayons de ne pas laisser passer inaperçus les services que son génie a rendus à la morale. A coup sûr, les idées que nous venons d'exposer ne constituent pas une doctrine. Elles n'éclaircissent à fond aucune des obscurités qui règnent sur quelques parties de la science de l'âme. Mais ce ne sont pas de tels éclaircissements qu'il est juste d'exiger d'un orateur politique. Quel devait être, au point de vue moral, le fruit des discours de Démosthène pour un auditeur réfléchi? Quel en est surtout le profit, aujourd'hui encore, pour ceux qui aiment à y chercher quelque chose de plus qu'un noble plaisir de l'esprit? Dans tous les conseils que nous avons tenté de résumer, une même idée est partout présente. Il est visible que l'orateur, dont nous entendons le langage, croit à une force intérieure, qui est l'homme même, et d'où dépendent non-seulement ses actions, mais en grande partie ses sentiments. Il ne nomme pas la liberté morale, mais il l'encourage et la sollicite constamment. Il n'en examine pas la nature et ne songe nullement aux difficultés d'un tel examen; mais, sans se perdre dans de subtiles recherches, il la connaît et la fait connaître avec la netteté d'esprit d'un homme d'expérience, qui apprécie les choses par leurs effets. Ne cherchons pas chez lui une exacte définition de la volonté. Cette définition, que la philosophie elle-

même a négligée dans l'antiquité, n'a rien à faire dans ses exhortations. Ce n'est pas son rôle de disputer sur les facultés de l'âme; il se contente de les faire agir. Que de courageux efforts, dans ces quelques discours, pour ramener ses auditeurs au sentiment de ce qu'ils peuvent et de ce qu'ils doivent! Il s'applique à les rendre indépendants de tout ce qui peut comprimer l'essor de leurs bonnes résolutions; il leur fait sentir qu'ils sont libres, et qu'ils répondent par conséquent de leur conduite devant leur propre conscience. Tout revient à ce seul conseil: vouloir ce qui est commandé par l'honneur et par l'intérêt. Mais il ne se contente pas d'un semblant de volonté, et voilà en quoi ses observations touchent au fond même de notre nature. Ce qu'il lui faut, c'est l'adhésion pleine et entière de la raison et du sentiment à ce qui est le devoir. Il n'admet ni réserve, ni faux-fuyant. Hésitations, délais, appréhensions vaines, espérances vagues, tout ce que nous appelons à notre aide pour nous dispenser d'agir, lorsque l'action nous est pénible, il poursuit et condamne tout cela. Véritable prédécesseur, en morale, des philosophes stoïciens et des prédicateurs chrétiens, il a mieux étudié que personne, avant eux, les variétés de ce combat intérieur, où chaque caractère montre ce qu'il vaut. Moins rigoureux que les uns et les autres pour la nature humaine, moins étroitement sévère sur le choix des motifs, il a un instinct tout aussi sûr et tout aussi profond de ce qui fait la force ou la faiblesse des volontés. Il sait que l'énergie active doit venir du dedans, non du dehors, qu'elle doit être l'effet d'une

disposition sincère de l'homme, qui reconnaît son devoir et qui l'accepte, non le résultat d'une contrainte exercée par des nécessités extérieures. Il n'ignore pas, d'ailleurs, que la volonté tient étroitement à tous les sentiments, et, pour lui rendre la vigueur qu'elle a perdue, il essaie de restaurer la simplicité fière des anciens Athéniens. De là vient qu'il répète, à la fin de la troisième Olynthienne, le beau morceau sur les anciennes et les nouvelles mœurs, que nous avons admiré déjà dans un précédent discours[1]. C'est pour obtenir de ses concitoyens des décisions énergiques, qu'il sent le besoin de refaire, pour ainsi dire, leur caractère. Accroître la force de la volonté, en diminuant la résistance sourde des passions, c'est la grande tentative qu'il n'abandonne pas un instant, et au succès de laquelle tendent tous ses efforts.

Dans ces divers discours, Démosthène parle peu de justice. Il s'agit surtout alors de décider les Athéniens à l'action. L'usurpation de Philippe est manifeste; les droits d'Athènes offensée sont évidents. Il ne servirait de rien de prouver aux Athéniens qu'ils ont raison; il faut leur persuader seulement de soutenir leurs réclamations par les armes. Pourtant, dans la deuxième Olynthienne, l'orateur nous laisse voir en passant comment l'expérience politique confirmait alors en lui les instincts que nous avons signalés précédemment. En face de la puissance de Philippe, il affirme que toute grandeur fondée sur l'usurpation et la perfidie est des-

[1] Disc. contre Aristocrate.

tinée à périr bientôt [1]. Ce n'est pas là pour lui une de ces pensées générales, propres à éblouir la foule, qui répondent plutôt aux désirs de l'orateur qu'à la réalité des faits. C'est une vérité d'observation, qu'il confirme par des raisons aussi judicieuses que précises.

De même, dans le discours pour la liberté des Rhodiens, il montre comment Athènes est naturellement l'amie de la liberté et des lois, par conséquent de la justice, et conclut de cette observation, qu'elle doit s'allier aux peuples chez qui règnent les mêmes sentiments. Plus tard, cette idée reviendra souvent, avec un éclat tout nouveau. Nous la relevons ici pour faire remarquer comment, dès ce temps, Démosthène, par sympathie naturelle et par raison, est déjà l'ennemi de la violence et de l'oppression [2].

Chaque jour aussi, au milieu des péripéties de sa vie politique, il semble prendre une conscience plus claire des devoirs de l'orateur. Il définit lui-même le rôle dont il lui convient de se charger. Souvent déjà, dans les plaidoyers politiques que nous avons étudiés antérieurement, il lui était arrivé d'énoncer, en quelques paroles brèves, mais pleines de gravité, son jugement sur les qualités essentielles de la parole publique. Être sincère envers le peuple, l'avertir avec franchise de ses défauts, lui semblait la première obligation de l'orateur, et cette hardiesse de langage ne lui avait fait défaut, ni dans le discours contre la loi de Leptine, ni lorsqu'il faisait parler Diodore contre Androtion et Timocrate.

[1] IIe Olynth., p. 19.
[2] Voir l'Appendice, I.

Quand son éloquence s'appliqua aux délibérations publiques, il se sentit plus que jamais obligé à la sincérité. Habile à découvrir les causes morales de la mauvaise politique suivie par les Athéniens, il ne crut pas pouvoir se dispenser de les signaler. Il suffit de rappeler l'exorde du discours pour les Mégalopolitains, où il réclamait le droit de dire la vérité [1], et les belles paroles de la première Philippique sur la vanité de ces prétendus ménagements, qui consistent à taire des événements dont il faut néanmoins supporter plus tard les conséquences [2]. N'oublions pas non plus ce passage de la deuxième Olynthienne, où Démosthène exigeait que les discours politiques ne fussent pas une vaine déclamation, mais une leçon sérieuse, pleine de faits précis, de conseils pratiques, en un mot une discussion propre à instruire le peuple [3].

Peut-être, il est vrai, si l'on séparait ces passages des discours auxquels ils appartiennent, serait-on tenté de voir, dans quelques-unes de ces déclarations, de simples artifices oratoires, faits pour donner à l'éloquence plus de gravité [4]. La sincérité réelle des conseils de Démosthène, la force de ses réprimandes, l'insistance

[1] Ὑπ. τῶν Μεγαλοπ., p. 202.

[2] Ie Phil., p. 51 : εἰ μὲν ὅσα ἄν τις... κ. τ. ἑ.

[3] IIe Olynth., p. 19 : τὸ μὲν οὖν ἐπίορκον, κ. τ. ἑ.

[4] Voir dans l'ouvrage de M. A. Desjardins, intitulé *les Plaidoyers de Démosthène* (Paris, 1862), des remarques judicieuses et intéressantes sur les *mœurs* dans les plaidoyers athéniens. Mais il ne faut pas oublier que, dans les discours politiques, cette franchise de Démosthène, n'est pas toute en déclaration. Elle se manifeste, à chaque instant, par les reproches qu'il adresse au peuple.

qu'il met à montrer au peuple ses défauts, écartent tout d'abord ce doute. Comment, d'ailleurs, ne pas ajouter foi à ce que l'orateur dit de ses intentions, quand il parle contre son intérêt personnel ? « Si je parle ainsi, dit-il, » ce n'est pas pour me faire inutilement des ennemis » parmi vous. Je ne suis ni assez insensé, ni assez » malheureux pour vouloir me faire détester, si je ne » croyais être utile à ma patrie. Mais je pense que le » devoir d'un bon citoyen est de préférer le salut com- » mun à la faveur qu'on gagne en parlant comme » vous savez. Tels étaient, d'après ce que nous savons » les uns et les autres, les principes que les orateurs » suivaient chez nos ancêtres. Voilà pourquoi ils sont » loués sans cesse, à cette tribune, par des gens qui » ne les imitent guère. Ainsi pensaient et Aristide, et » Nicias, et celui dont je porte le nom, et enfin Péri- » clès. Mais depuis qu'on a vu apparaître ces orateurs, » qui vous demandent : « Que voulez-vous ? Que dois-je » proposer ? Comment puis-je vous complaire ? » ils » sacrifient gaîment la fortune publique au plaisir d'un » moment, et il arrive ensuite qu'on les voit prospérer, » tandis que vous êtes humiliés [1]. » Si l'on songe, en outre, que ces belles paroles ne sont, dans ce discours, que l'expression la plus saillante d'une pensée partout répandue, on peut juger quelle force a prise, dans l'esprit de Démosthène, cette idée du rôle et des devoirs de l'orateur. Désormais il a ses principes de conduite assurés. Dévoué à sa patrie, il sait ce qu'il

[1] IIIe Olynth., p. 34.

doit risquer pour essayer de la sauver. C'est alors, vraiment, qu'il commençait à mériter l'honneur d'être comparé à Périclès [1].

## II.

Ainsi, dès la première phase de la lutte engagée entre Athènes et Philippe, indépendamment de la grande idée de l'énergie et de la liberté morale qui domine dans les discours de Démosthène, nous voyons, chez lui, de fermes principes sur la justice, dont il fait la loi suprême de la politique aussi bien que de la vie privée, et sur le rôle qu'il s'assigne à lui-même. Ces principes prennent une importance bien plus considérable dans la seconde phase de cette lutte. Rien de plus naturel que cette transformation. Antérieurement à la prise d'Olynthe, Athènes est seule contre Philippe. Ses intérêts sont menacés, mais les autres Grecs se croient à l'abri du danger. Tout ce que l'orateur se propose, c'est de déterminer les Athéniens à combattre. Au contraire, quand Démosthène reprend la parole contre Philippe (344 ans av. J.-C.), les intrigues du roi de Macédoine agitent toute la Grèce; le Péloponnèse est travaillé par ses émissaires; Athènes ne doit plus seulement défendre ses colonies ou ses alliés, elle

[1] Plutarque (*Vie de Dém.*, 56), rapporte qu'un certain Eunomos aurait fait cette comparaison, à propos de l'éloquence de Démosthène, quand celui-ci ne faisait que débuter. Je me l'explique surtout par le caractère moral, qu'elle présentait, et par la gravité des pensées qu'elle offrait au peuple.

doit se mettre à la tête de tous ceux qui, en Grèce, veulent combattre pour l'indépendance nationale. Démosthène, dans plusieurs ambassades, va porter ces idées chez tous les peuples, qui peuvent se montrer disposés à les accueillir. Il n'est pas surprenant que le rôle de sa patrie grandisse alors dans son imagination. Sans doute, il aura encore besoin d'exhorter les Athéniens à faire leur devoir, mais il faudra surtout leur faire comprendre quelle mission ils ont à remplir, comment, par leurs traditions, par l'effet des circonstances, ils sont devenus les chefs nécessaires de la ligue, que l'orateur veut organiser pour la défense de la justice. Ces conseils personnels, ces analyses morales, si vives et si pressantes, que nous admirions précédemment, ne suffisent plus à la grandeur du sujet. Une crise aussi solennelle ne peut inspirer à un puissant génie que de hautes idées. Et comment son propre rôle ne grandirait-il pas à ses yeux, en même temps que celui d'Athènes? N'est-ce pas lui qui est l'orateur de la liberté, et qui a pour devoir de réveiller partout le patriotisme languissant? Il était impossible, qu'en ces dernières années de lutte, l'âme du grand citoyen ne s'élevât pas, plus hardiment que jamais, vers les idées de justice et de dévouement patriotique [1].

[1] Je ne veux pas dire que les conseils antérieurement donnés soient mis en oubli dans cette seconde phase. Mais, sur ces sujets, responsabilité personnelle, nécessité d'agir, Démosthène ne crée plus, il renouvelle seulement ses instances. Ainsi, au début de la deuxième Philippique, n'exprime-t-il pas, avec

Pour bien apprécier ce que la cause d'Athènes a dû, dans l'opinion de la postérité, au génie et au caractère de son défenseur, il faut essayer de nous représenter quels sentiments animaient, en réalité, la majorité des Athéniens. Sans doute, sur la place publique, quand un orateur évoquait les grands souvenirs nationaux, ils étaient sincèrement convaincus que le rôle d'Athènes avait toujours été de défendre les opprimés. Personne n'ayant intérêt à mettre en doute cette tradition, tout le monde l'acceptait, avec une sorte d'enthousiasme, comme un hommage mérité. Mais, en fait, si cette idée seule avait dû armer la république contre Philippe, sans que ses intérêts fussent en jeu, il est plus que douteux qu'elle eût tenté d'arrêter les Macédoniens. L'intérêt seul, et un intérêt pressant, pouvait alors tirer le peuple de son insouciance. Aussi les Athéniens ne se décidèrent-ils à combattre énergiquement Philippe qu'au jour où ils se virent menacés directement par lui. Assurément, à Chéronée, la justice était du côté d'Athènes; mais, sans Démosthène, on n'aurait pu dire qu'Athènes y combattît pour la justice. Elle défendait son existence contre les violences faciles à prévoir d'un conquérant. D'où vient donc que ce dernier combat de l'indépendance athénienne est resté, dans l'histoire, comme un fait si glorieux, qui excite

l'ironie la plus attique, le ridicule de ce peuple, qui faisait des décrets, au lieu d'agir? Il faut se souvenir que ces pensées subsistent toujours, aussi fortes, aussi présentes que jamais, bien que d'autres pensées plus nouvelles appellent désormais notre attention.

justement en nous les plus vives sympathies pour les vaincus, tandis que d'autres actes de violence, par l'effet du temps, nous laissent aujourd'hui presque indifférents? C'est que le génie et la vertu patriotique de Démosthène ont transformé cette lutte suprême, en y mêlant les plus nobles sentiments dont nous soyons capables. S'il ne s'agissait que de l'intérêt d'Athènes, tout en plaignant les Athéniens, tout en leur donnant raison contre l'usurpateur, nous leur reprocherions à bon droit une trop longue négligence de leurs affaires, et nous ne verrions, dans leur désastre, que la conséquence fatale de leurs fautes passées. Mais le souvenir de Chéronée éveille en nous de tout autres sentiments. C'est la justice luttant vainement contre la violence, c'est la liberté étouffée par une agression brutale de la force. Voilà ce qu'a fait l'éloquence de Démosthène. Elle a su tirer, du milieu des faits quotidiens, les principes éternels qui s'y trouvaient engagés ; elle les a mis en pleine lumière. On a oublié les sentiments vulgaires qui s'agitaient autour de ces grandes idées. On a continué de juger les choses, comme il les avait jugées lui-même avec l'autorité du génie.

L'intérêt d'Athènes est pour lui le point de départ de toute discussion. Mais, en traitant la question d'intérêt, il la transforme insensiblement. Il semble d'abord, à l'entendre, qu'Athènes ne défende que son existence. Bientôt, c'est l'indépendance nationale qu'elle représente et qu'elle protège au prix de son sang et de ses fatigues. Enfin, par un dernier progrès de sentiment, il lui donne le rôle sublime de se dévouer à la justice. Nous

ne songeons plus alors à nous demander si ce dévouement est absolument pur de toute considération d'intérêt. Nous nous laissons persuader par l'orateur, qui lui-même voit les choses comme il les représente. D'ailleurs, en cédant ainsi à l'entraînement de l'éloquence, nous ne nous éloignons pas autant de la vérité qu'on pourrait le croire. A coup sûr, Athènes, en écoutant la voix du grand citoyen, avait été, elle aussi, comme enchantée par ce noble langage; elle avait fini par prendre les sentiments que Démosthène lui prêtait, et, voyant le droit en accord avec ses intérêts, elle se persuadait à elle-même qu'elle combattait pour cette cause idéale si souvent confondue avec la sienne. L'orateur, en portant dans les discussions publiques cette fière idée du caractère national, que nous avons essayé de faire connaître précédemment, avait ainsi agrandi, non-seulement en imagination, mais aussi en réalité, les sentiments et le rôle de sa patrie.

Dès la seconde Philippique, on voit la cause athénienne grandir, en quelque sorte, à mesure que l'orateur développe ses pensées. Au début, c'est seulement du péril pressant qu'il entretient ses concitoyens. Il faut agir et non parler, agir promptement et résolument, pour écarter le danger. D'où vient cette nécessité? De la haine irréconciliable que Philippe a vouée aux Athéniens. Et cette haine elle-même, quelle en est la cause? C'est qu'Athènes ne peut se prêter à ses intrigues. Qu'on se souvienne des éloges que Démosthène donnait autrefois aux vertus naturelles de sa patrie. Combien

les événements, en lui ouvrant de plus larges vues sur la politique des divers États grecs, n'ont-ils pas ajouté de force et de beauté à ces anciens sentiments! Quelle insistance nouvelle à proclamer la supériorité d'Athènes entre toutes les cités, et à définir cette mission, qu'elle tient de son propre caractère, et qu'elle ne peut refuser sans se méconnaître et se renier elle-même! Il faut rendre désormais toute hésitation impossible; il faut qu'Athènes soit entraînée par ses plus généreuses passions dans la politique de l'orateur. Avec quelle noblesse de sentiment moral, il cherche à élever l'âme de ses concitoyens par les louanges qu'il semble arracher à leur ennemi! « C'est l'intérêt de Thèbes et non celui » d'Athènes que Philippe a préféré servir. Et pourquoi? » Parce que préoccupé, dans toutes ses combinaisons, » du désir de conquérir et de subjuguer, il a parfaite- » ment compris qu'avec le caractère de notre ville, il » n'y aurait ni promesses ni avances d'aucune sorte, » qui fussent capables de vous faire sacrifier à son am- » bition, par un calcul égoïste, aucun des peuples grecs; » mais que tenant compte des droits de chacun, craignant » la honte d'une trahison, prévoyant tout ce qui était à » prévoir, vous vous opposeriez à lui, s'il tentait quelque » acte de violence, avec autant d'ardeur que si vous » étiez vous-mêmes en guerre avec lui. Au contraire, en » s'alliant avec les Thébains, il pensait, et l'événement » a justifié ce calcul, qu'au prix d'avantages personnels, » ils le laisseraient libre d'agir à sa guise dans tout le » reste.... C'est là votre plus bel éloge, Athéniens. » Vous êtes jugés par la conduite de votre adversaire.

» Il vous proclame, seuls entre tous les peuples, inca-
» pables de vendre à aucun prix les droits communs
» de la Grèce, et de renoncer, pour aucune faveur ni
» aucun profit, à la bienveillance que vous leur témoi-
» gnez [1]. » — « Philippe a compris, que, s'il vous
» prenait pour amis, ce ne pouvait être que pour défen-
» dre la justice; mais que, s'il s'adjoignait l'Argien et
» le Thébain, c'étaient des auxiliaires assurés pour son
» ambition [2]. » Sans doute, dans ces deux passages, l'orateur ne sépare pas la justice de l'intérêt. Mais qui ne sent combien, dans cette argumentation, les intérêts matériels perdent de leur importance, quand il met si vivement en lumière la grandeur morale du rôle qu'Athènes doit à ses vertus? Quel Athénien, en écoutant ce langage, ne devait se croire appelé, tout en combattant l'ennemi de sa patrie, à venger la morale publique indignement outragée par un barbare? Sans distraire l'attention des auditeurs de l'examen des faits, l'éloquence de Démosthène faisait ainsi prédominer les grandes idées dont son esprit était plein. Tout en parlant d'intérêt et de sage prévoyance, c'était le dévouement au devoir, l'orgueil légitime de repousser la violence, qu'il savait éveiller et exalter principalement dans la multitude qui l'écoutait.

La fécondité de son génie lui fournissait les moyens de faire pénétrer profondément dans les âmes ces émotions salutaires, en reproduisant les mêmes idées

[1] IIe Phil., p. 67.
[2] IIe Phil., p. 68.

morales sous des aspects variés [1]. Ainsi revenait plusieurs fois, dans ce même discours, cette pensée capitale de la haine qui divisait à jamais Philippe et les Athéniens. L'orateur, en rappelant les conseils qu'il venait de donner aux Messéniens lorsqu'il parcourait le Péloponnèse, trouvait le moyen d'y insister de nouveau éloquemment : « Que cherchez-vous? leur » disais-je ; la liberté ? Et ne voyez-vous pas que, chez » Philippe, tout, jusqu'à son titre, est contraire à la » liberté? Tout roi, tout tyran est l'ennemi de la liberté » et l'adversaire des lois. En cherchant à vous délivrer » de la guerre, ne craindrez-vous pas de vous donner » un maître ? [2] » N'était-ce pas, tout en s'adressant par un vif appel à l'intérêt de chacun, forcer ses auditeurs à reconnaître, qu'entre la convoitise insatiable et le gouvernement des lois, il n'y avait pas d'accord possible ? Philippe d'un côté, avec l'ambition et la violence à son service ; Athènes de l'autre, gardienne du droit contre les barbares de Macédoine comme elle l'avait été contre les barbares de l'Asie, tel était le contraste que Démosthène voulait, pour ainsi dire, imposer à toutes les imaginations. L'idée morale était tellement inhérente à toute l'argumentation de l'orateur, qu'elle reparaissait à tout instant, sans qu'il parût l'avoir cherchée. Dans

[1] Voir, à ce sujet, dans l'ouvrage précédemment cité de M. Albert Desjardins, un bon chapitre sur la *Disposition* chez Démosthène. L'auteur y montre comment le retour fréquent d'une idée principale, sans cesse renouvelée, fait l'unité de ses discours.

[2] IIe Phil., p. 71.

ces retours fréquents, elle s'éclaircissait de plus en plus. Ce qu'Athènes devait défendre, sous le nom de justice, ce n'était pas une idée vague et indéfinissable; c'était, pour Démosthène comme pour ceux qui l'écoutaient, l'indépendance de chaque État, la liberté publique, partout où elle était menacée. Athènes était l'alliée naturelle des peuples libres, par intérêt sans doute, mais aussi, dans la pensée de Démosthène, parce que du côté de ces peuples se trouvaient l'estime de la nature humaine, le respect de la raison, l'horreur de la violence. Elle devait protéger ce bien commun avec une sorte de jalousie. Le dévouement, que l'orateur lui demandait, n'était pas celui des esprits tout spéculatifs, qui aiment la justice et se résignent pourtant à la voir opprimée. C'était un dévouement armé de prudence, d'activité, d'énergie. La défiance même devenait une vertu, pour la défense de la liberté : « L'homme de » sens sait bien se créer à lui-même, dans son esprit, » un moyen de défense, qui est souvent utile, souvent » salutaire, mais surtout aux républiques en face des » tyrans. Quel est ce moyen? C'est la défiance. » Gardez-la précieusement, ne vous la laissez pas » arracher. Tant que vous la conserverez, vous » n'avez à craindre aucun malheur [1]. » Athènes, en écoutant ces conseils, ne pouvait méconnaître absolument ses devoirs. Il y avait trop de vérité et trop de grandeur à la fois, dans les vues politiques de Démosthène, pour que son langage ne fît pas im-

[1] IIe Phil., p. 71.

pression en même temps sur les bons esprits et sur les cœurs généreux. Les uns devaient sentir que l'intérêt de la patrie parlait par la bouche du grand orateur; les autres qu'au delà de cet intérêt, ou, pour mieux dire, dans cet intérêt même, il y avait une nécessité d'honneur, plus forte que toute autre considération.

Il semble pourtant que la seconde Philippique n'ait pas suffi à faire apprécier aux Athéniens la valeur de ces belles leçons. Trois ans après, lorsque l'affaire de Diopithe en Chersonnèse vint provoquer une nouvelle crise, Démosthène ne crut pas le sujet épuisé. Plus les événements marchaient, plus il devenait urgent de faire accepter définitivement à la république le rôle que ses traditions lui avaient fait. Définir de nouveau les devoirs d'Athènes, représenter, par contraste, le caractère de Philippe, montrer une seconde fois l'impossibilité d'une réconciliation, tel fut son dessein. Mais en même temps, comme le danger était plus pressant, l'appel de l'orateur à une décision, aussi prompte qu'énergique, fut aussi plus vif et plus impérieux. Ici encore, c'est l'intérêt d'Athènes qui semble le préoccuper exclusivement au début : « Ce que vous croyez être le » plus utile à la république, dit-il, voilà ce qu'il faut » décréter et exécuter [1]. » Bientôt la question de droit se mêle à la discussion des intérêts. Athènes ne doit pas rappeler Diopithe, parce qu'elle livrerait du même coup la Chersonnèse; elle ne le doit pas non plus, parce que

[1] Περὶ τῶν ἐν Χερρ., 90 : — Ἃ τῇ πόλει νομίζετε συμφέρειν, ταῦτα καὶ ψηφίζεσθαι καὶ πράττειν.

le général n'a fait que répondre à une agression par une agression. Mais à mesure que l'orateur avance dans son développement, son éloquence s'élève. C'est Philippe qui est l'auteur de la première violence. Il l'a été dans cette circonstance, il le sera toujours. Il déteste Athènes et il veut la perdre, car Athènes, c'est le droit toujours vivant, qui proteste contre ses usurpations : — « C'est » surtout à notre démocratie qu'il en veut, c'est elle » qu'il a juré de détruire, et rien ne lui est plus à cœur » que de trouver un moyen de la perdre. En cela » d'ailleurs, il fait preuve de sens. Car il sait bien que, » quand même il deviendrait maître de tous les autres » États, rien ne serait définitif, tant que subsistera » votre démocratie. Qu'un léger revers survienne, et » ces accidents sont ordinaires dans la vie humaine, » toutes les nations, qu'il a réunies par la violence, » viendront à nous, elles accourront se jeter dans nos » bras. Car vous n'êtes pas portés naturellement à con- » quérir ni à dominer, mais au contraire vous savez » empêcher les autres de prendre ce qu'ils convoitent » et ravir à l'usurpateur sa proie ; en un mot, vous » êtes prêts à faire obstacle aux ambitions et à reven- » diquer la liberté de tous les peuples. Aussi Philippe » ne veut pas que la liberté athénienne épie l'occasion » de ses revers, non il ne le veut pas, et le calcul » qu'il fait est d'un esprit juste et prévoyant. »

L'exhortation morale est partout ici cachée sous l'éloge, et, comme il arrive le plus souvent chez

[1] Περὶ τ. ἐν Χερρ., p. 99.

Démosthène, elle s'appuie sur les considérations politiques les plus concluantes. Non-seulement l'orgueil national le plus légitime doit attacher les Athéniens à la défense traditionnelle de la justice, mais encore l'intérêt, ou plutôt la nécessité. Car ce rôle leur est tellement naturel que Philippe ne se persuadera jamais qu'ils puissent y renoncer volontairement. Les voilà forcés de se montrer généreux et courageux, parce que leurs ancêtres l'ont été. Toute cette argumentation morale et politique aboutit à cette conclusion, qu'Athènes, par devoir et par nécessité, est vouée irrévocablement à combattre pour les droits violés et à réprimer l'oppresseur. Mais Démosthène ne souffre pas que ses concitoyens aient l'air de subir à regret cette nécessité. Si le dévouement est commandé aux Athéniens par les circonstances, il faut le relever par le sentiment le plus vif de l'honneur. C'est avec fierté qu'il convient de défendre la justice. Plus l'orateur insiste sur les exigences de la situation, plus il cherche aussi à exciter cet orgueil honnête de l'homme libre, qui donnera au dernier combat de l'indépendance athénienne une grandeur toute particulière. De là cet éloquent mouvement, par lequel supposant tout-à-coup que la nécessité extérieure n'existe pas, il en découvre une autre bien plus forte, la nécessité intérieure, celle du devoir : « Si par » hasard vous avez un dieu (car un mortel ne pourrait » répondre de rien dans ces graves affaires), si vous » avez un dieu qui vous garantisse qu'en restant dans » le repos et en laissant aller les affaires, vous ne » verrez pas à la fin Philippe fondre sur vous, alors

» même, par Jupiter et par tous les dieux, il est hon-
» teux, il est indigne de vous, indigne de la puissance
» athénienne et des exploits de vos ancêtres, de sacri-
» fier à votre insouciance la liberté de la Grèce entière ;
» et quant à moi, assurément, j'aimerais mieux mourir,
» que de vous donner jamais un tel avis. Néanmoins,
» si quelqu'un soutient cela, si vous le croyez, eh bien !
» soit, ne vous défendez pas, laissez tout à l'abandon.
» Mais si tous au contraire sont de mon avis, si tous
» nous savons que plus nous lui permettrons de s'a-
» grandir, plus il sera fort et redoutable quand il
» faudra le combattre, dans quel espoir reculons-nous ?
» A quoi bon ces délais ? Quand nous déciderons-nous,
» Athéniens, à faire notre devoir ? quand il y aura
» nécessité, sans doute. Mais ce qu'on peut appeler la
» nécessité de l'homme libre, non-seulement elle est
» présente, mais elle a passé depuis longtemps. Quant
» à celle de l'esclave, il faut prier les dieux de vous en
» préserver. Vous savez en quoi elle diffère de l'autre :
» pour l'homme libre, la plus grande nécessité, c'est la
» crainte du déshonneur, et je ne sais, en effet, ce qu'on
» pourrait imaginer de plus impérieux ; mais pour l'es-
» clave, ce sont les coups, les châtiments corporels. Que
» jamais pareille honte ne vous atteigne ! et mieux vaut
» même n'en pas parler [1]. »

Ces deux discours résument tout le travail d'esprit accompli par Démosthène, dans cette période de sa vie, sur l'idée du rôle de sa patrie Ce qu'on peut appeler

[1] Περὶ τῶν ἐν Χερρ., p. 101 et 102

la vocation d'Athènes y est défini avec une force de raison incomparable. En opposant le caractère national, tantôt à celui de Philippe, tantôt à celui des autres peuples de la Grèce, l'orateur éclaire d'une lumière nouvelle cet idéal, que ses premières harangues nous laissaient apercevoir comme par fragments. Ce qui me semble surtout nouveau dans ces discours, et ce qui en fait le prix, au point de vue moral, c'est l'évidence, avec laquelle l'orateur montre ce qu'il y a d'impérieux dans le sentiment de l'honneur. Jamais à coup sûr on n'a fait sentir plus éloquemment combien la nature humaine, quand elle a pris l'habitude des sentiments élevés, a de ressources en elle-même pour n'en pas déchoir. Avoir bien agi précédemment est un singulier encouragement à bien agir dans la suite. Démosthène a mis cette vérité dans tout son jour, en l'appliquant à la politique.

La troisième Philippique, et le plaidoyer contre Eschine dans l'affaire de l'ambassade, nous offrent encore, à propos des mêmes questions, quelques pensées qu'il est intéressant de recueillir, pour apprécier la valeur et l'étendue des principes précédemment exposés. J'aime par exemple à noter, dans la troisième Philippique, cette argumentation, dans laquelle l'orateur soutient si énergiquement que Philippe a depuis long-temps ouvert les hostilités et révélé son ambition, en s'emparant par trahison de quelques bourgades ou petites villes de la Chersonnèse. Connaissant ses auditeurs, il prévoit leurs objections : — « Et qu'on ne me dise pas : » Qu'est-ce que tout cela ? qu'importe à la république ?

» Si ces places sont peu importantes, si elles ne vous » intéressaient en rien, c'est une autre question ; mais » manquer au serment et violer la justice, que ce soit à » propos de petits intérêts ou d'intérêts plus graves, » c'est toujours au fond une seule et même chose [1]. » Je tiens compte assurément ici des besoins de la démonstration, et je n'irai pas, sur cette seule parole, faire de Démosthène un stoïcien semblable à ceux que représentait plus tard Cicéron dans le plaidoyer pour Murena [2] ; mais rapprochant cette pensée de celles qui ont été déjà étudiées, j'ai le droit d'y voir l'observation sérieuse d'un esprit naturellement droit, qui sent bien qu'une infraction volontaire et réfléchie aux préceptes de la loyauté, fût-elle légère en apparence, suppose une profonde indifférence à l'égard du bien, et un instinct de violence, capable de se porter bientôt aux excès.

Le développement dans lequel Démosthène compare la modération des cités grecques, dans l'hégémonie qu'elles ont exercée tour-à-tour, avec l'orgueil et l'ambition de Philippe, respire la douceur intelligente et l'humanité. La fin du discours fait vivement ressortir le caractère de fierté qui, dans l'esprit de l'orateur, doit s'associer à l'amour de la justice. Déjà, dans le discours sur la Chersonnèse, Démosthène déclarait qu'Athènes ne savait pas obéir, et que Philippe, pour cette raison, n'essaierait pas de la subjuguer, mais s'acharnerait à

[1] IIIe Philip., p. 114.

[2] Cic., *pro Murena*, 29 : — *Hujus [Zenonis] sententiæ sunt et præcepta ejusmodi : . . . omnia peccata esse paria . . .*, etc.

la détruire. En achevant la troisième Philippique, il affirme de nouveau que ces sentiments imposent aux Athéniens un rôle tout exceptionnel, qu'ils doivent accepter avec orgueil : « Si vous croyez que Chalcis ou » Mégare sauveront la Grèce, tandis que vous fuirez la » nécessité d'agir, vous vous trompez. Ce sera beaucoup » déjà, si ces villes peuvent se sauver elles-mêmes. » C'est à vous qu'il appartient de protéger les autres. » C'est le privilége que vos ancêtres vous ont acheté » et transmis, au prix des plus glorieux périls [1]. »

Le discours de Démosthène *sur l'ambassade* [2] ne pouvait, par la nature même du sujet, se prêter à un large développement de semblables idées. Il s'agit de faits nombreux et compliqués. L'essentiel est la discussion détaillée de tout ce qui s'est passé pendant la mission des députés. D'ailleurs, s'il fallait résumer tout le discours en une idée générale, ce serait plutôt, comme nous aurons à le remarquer bientôt, celle de la responsabilité de l'homme d'État qui dominerait dans cette composition, que l'idée du rôle d'Athènes et de la justice. Celle-ci n'y peut paraître qu'au second rang ; mais elle n'en est pas absente entièrement. Elle se montre d'abord dans la conception générale du discours, si supérieur par la valeur des pensées à celui d'Eschine. Pour celui-ci la question est étroite et mesquine. On le voit flatter les vieilles superstitions en revenant sur ces prétendus sacriléges qui ont été l'origine de la guerre sacrée, et qui semblent laisser son adversaire indifférent.

[1] IIIe Philip., p. 120.

[2] Voyez l'Appendice, II.

Pour Démosthène, la cause à débattre est tout autre. Athènes devait-elle abandonner ou défendre les Phocidiens? Question de justice, d'honneur, d'humanité, où les intérêts de la conscience sont engagés, et où de misérables préjugés n'ont rien à faire. D'un côté un fanatisme, peut-être peu sincère, en tout cas méchant et bas; de l'autre le sentiment du devoir, appuyé sur une sérieuse considération de l'utilité publique. Cette différence, si marquée dans le choix des arguments, se soutient d'ailleurs dans le détail. Plus d'une fois l'idée de la justice vient à propos animer une discussion où les griefs personnels ont quelquefois trop de part. Ainsi, quand l'orateur parlant de l'abandon des Phocidiens, causé, selon lui, par la perfidie des ambassadeurs, se récrie douloureusement à la pensée du triste rôle joué dans cette circonstance par sa patrie [1]; ainsi encore et surtout, lorsqu'il suppose qu'Eschine, pour justifier cet abandon d'un peuple allié, rappellera qu'Athènes en a reçu comme dédommagement la libre possession de la Chersonnèse : « Par Jupiter et par tous les dieux, ô juges, n'acceptez » pas cette parole, ne souffrez pas qu'après vous avoir » fait tort si gravement dans son ambassade, il vienne » de plus, par son apologie, attirer sur vous ce reproche » déshonorant d'avoir sacrifié vos alliés pour tirer du » danger une de vos possessions. Non, vous ne l'avez » point fait. La paix a été conclue, la Chersonnèse » sauvée, et les Phocidiens ont été épargnés encore, » après cela, durant quatre mois [2]. » La passion, avec

[1] Περὶ τῆς παραπρεσβ., p. 361.
[2] Même disc., p. 365.

laquelle l'orateur défend ici sa patrie d'une insinuation calomnieuse, n'est-elle pas une vive manifestation du sentiment qui lui fait estimer le droit bien au-dessus de l'intérêt matériel, quand il est impossible de les accorder ? Cette disposition d'esprit a d'ailleurs chez lui une sorte de consécration religieuse. C'est un devoir de piété à l'égard des ancêtres, que de rester fidèle à leurs principes. L'idée de la vénération filiale, si forte dans l'antiquité grecque et romaine, s'exprime éloquemment par sa bouche. Les fils se doivent à leurs pères, pour conserver leur nom et leur réputation ; telle est la loi gravée dans la conscience de chacun. « Si l'on de-
» mandait à un Grec ou à un barbare : Dites-moi, dans
» tout le territoire qui compose aujourd'hui la Grèce,
» est-il une seule contrée qui eût conservé ce nom et
» qui fût aujourd'hui habitée par les Grecs qui l'occu-
» pent, si nos pères n'avaient montré, pour la défendre,
» ces grandes vertus à Marathon et à Salamine ? Il n'y
» a pas, j'ose le dire, un homme assez stupide, d'un
» esprit assez rebelle, assez ennemi de notre ville, pour
» ne pas avouer que tout serait devenu la proie des
» barbares. Eh bien ! ces hommes qu'aucun ennemi
» n'aurait voulu frustrer de leurs éloges, Eschine ne
» souffre pas que vous, leurs descendants, vous con-
» serviez leur souvenir, et cela pour qu'il puisse se
» faire payer. Pourtant, si les morts n'ont plus de part
» aux autres biens, du moins la gloire de leurs actions
» leur appartient en propre, car l'envie même n'a pas
» coutume de la leur disputer [1]. »

[1] Περὶ τῆς παραπρεσβ., p. 441.

J'ai indiqué plus haut quels sentiments Démosthène avait déjà manifestés sur les qualités morales nécessaires à l'éloquence politique, soit antérieurement à sa lutte avec Philippe, soit dans la première phase de cette lutte. J'ai essayé de faire voir comment, chez lui, l'expression de ces sentiments ne pouvait être considérée comme un simple artifice oratoire. C'est surtout dans la seconde phase de la rivalité entre Athènes et Philippe, à partir de 344, que la pensée de Démosthène, sur ce point, acquiert toute sa valeur. Elle atteste alors suffisamment, par sa force même et sa perpétuité, qu'elle n'est pas née accidentellement, mais qu'elle tient à toute sa morale. Il est aisé assurément au premier venu de vanter, dans ses discours, sa propre sincérité, son désintéressement, et d'accuser, avec une apparente indignation, la mauvaise foi, la jalousie, la vénalité de ses adversaires. Il n'est guère d'orateur, ancien ou moderne, qui n'offre l'exemple de tels lieux communs, plus ou moins habilement traités. Mais le caractère original de Démosthène est qu'en touchant fréquemment à ces points de morale, qui semblent n'offrir à un orateur qu'une matière vulgaire, il en tire de lumineuses vérités, pleines d'enseignement. Ici encore on peut se donner le plaisir de voir naître, par le travail progressif du génie, les grandes leçons qui restent ensuite comme un trésor inaltérable. D'abord, c'est une simple ébauche de l'idée. L'orateur se pare de sa franchise avec une juste fierté. On devine ce qu'il pense de ses adversaires, sans qu'il ait encore dessiné leur caractère en traits durables. Mais peu à

peu, de cette première antithèse à peine indiquée, sort un contraste étudié. On voit apparaître deux caractères opposés. L'orateur se plaît à les enrichir sans cesse d'observations nouvelles, qui les font connaître plus profondément. Chacun d'eux a sa marque distinctive. Désormais ce sont deux êtres vivants : d'une part, le sycophante, qui devine les mauvais instincts de la multitude et les flatte habilement; d'autre part, le conseiller du peuple, type de l'éloquence associée au patriotisme. Démosthène a révélé, pour ainsi dire, l'essence de ces deux caractères, montrant, dans l'un, la nature intime de l'adulation, qui entretient le mal dont elle vit; dans l'autre, celle de l'honnête franchise, qui recherche les maladies de l'âme et qui ne craint pas d'offenser une fausse délicatesse pour essayer de les guérir. Il enseigne d'après quels signes on peut distinguer la parole qui sauve de celle qui empoisonne et qui tue. Sous les formes accidentelles de la discussion, on découvre une vérité moins passagère. Ce n'est plus la rivalité de Démosthène et d'Eschine que nous considérons alors, c'est la lutte incessante de la sincérité, qu'on refuse d'entendre, ou tout au moins de comprendre, et de la flatterie, qu'on accueille toujours avec faveur.

Dans le discours *de la paix*, qui appartient à une période de tranquillité relative (346 av. J.-C.), l'idée du rôle de l'orateur ne se montre pas encore avec l'éclat qu'elle aura quelques années plus tard. Néanmoins, l'intention même du discours, où Démosthène ne craint pas de paraître tomber dans une contradiction que l'in-

térêt public exige de lui, indique assez comment il comprend ses devoirs. La modestie du ton et le caractère de netteté, dont ses paroles sont empreintes, montrent d'ailleurs quelle est à ses yeux la gravité de ce rôle de conseiller, à l'honneur duquel il prétend : « Toutes ces » prévisions, par lesquelles je me suis montré plus » clairvoyant que les autres, je ne les attribue pas » exclusivement à mon habileté et je ne songe pas à » m'en vanter. Si j'ai bien jugé des choses et bien » prévu l'avenir, je le dois à deux causes : d'abord à » la bonne fortune, qui est supérieure à toute pré- » voyance et à toute sagesse humaine ; puis à ce que » je juge et raisonne de tout, sans préoccupation d'in- » térêt. Car personne ne pourrait dénoncer aucun de » mes actes, ni aucune de mes paroles comme ayant » été pour moi l'occasion d'un profit. Aussi ce que les » circonstances elles-mêmes semblent suggérer de plus » utile, m'apparaît toujours avec netteté. Mais lorsque, » d'un côté ou de l'autre, on a mis de l'argent dans la » balance, le poids fait pencher le plateau et entraîne » tous les raisonnements de son côté. Dès lors, il n'y » a plus de conseils droits et sains à attendre de celui » qui s'est mis dans ce cas [1]. » Si grave que soit ici l'accusation lancée par Démosthène contre ses adversaires politiques, la forme en est moqueuse plutôt qu'amère. Son imagination n'est pas encore obsédée de l'image du sycophante, comme elle le sera bientôt. Deux ans plus tard, dans la deuxième Philippique,

[1] Περὶ εἰρήνης, p. 59.

une âpre colère semble déjà gronder sous les expressions mesurées, dont il se sert de parti pris. On le voit, au moment où Messène et Argos sont travaillées secrètement par la politique macédonienne, s'efforcer encore de contenir l'indignation, que le spectacle des intrigues de Philippe a dû exciter en lui contre les orateurs dévoués au Macédonien. Il invoque solennellement contre eux la justice d'Athènes : « J'ai dit qu'il fallait citer ici » ces hommes. Pourquoi? Je vais, que les dieux m'en » soient témoins, vous parler en toute franchise, sans » rien déguiser. Je ne veux pas, en me laissant aller » aux injures, mériter que vous ne teniez pas désor- » mais plus de compte de moi que de mes adver- » saires, ni fournir à ceux qui dès l'origine se sont » attaqués à moi, un nouveau prétexte de se faire » payer par Philippe. Je veux encore moins m'aban- » donner à de vaines déclamations [1]. » Mais cette modération déjà menaçante ne peut durer longtemps. Les sentiments, contenus avec effort, éclatent enfin dans le discours sur la Chersonnèse. Le danger est devenu plus pressant. La puissance maritime d'Athènes et son prestige politique sont compromis. Et pourtant bon nombre d'orateurs feignent de ne pas voir le péril qui approche; ils vantent les douceurs de la paix, et, en flattant la mollesse du peuple, ils servent les desseins de Philippe. Cette fois, la patience de Démosthène est à bout. Il faut qu'il parle, pour ouvrir les yeux du peuple, et qu'il démasque ces conseillers hypocrites. Ce

[1] IIe Phil., p. 73.

ne sont pas des rivaux qu'il attaque, ce sont les ennemis de l'État, d'autant plus détestés de lui qu'à la haine du citoyen, inquiet du salut de sa patrie, se joint, dans son cœur, le dépit de l'honnête homme, qui voit ses conseils méprisés, tandis qu'on écoute des voix perfides. Aussi le discours sur la Chersonnèse nous offre-t-il l'admirable contraste du sycophante et du bon conseiller, avec une force de pensée et une grandeur de sentiments, qui en font, dans cette période, le chef-d'œuvre de Démosthène. Jamais encore l'homme ne s'est montré à découvert derrière l'orateur autant qu'en cette circonstance. Dès les premiers mots du discours, on devine le dessein de Démosthène. Il va s'attaquer directement au sycophante et le faire connaître tout entier. A peine a-t-il montré la question politique sous son véritable aspect, qu'il aborde hardiment cette question morale. Le sycophante a pour caractère de flatter les mauvaises passions du peuple. Il devine les secrètes lâchetés de la conscience publique, et se fait un métier de les encourager, dans son intérêt personnel. Ce sentiment du devoir, que Démosthène essaie sans cesse de réveiller, l'orateur vénal s'applique au contraire à l'endormir. Il suscite les fausses accusations, pour distraire les esprits, il les excite à rejeter sur d'autres leurs propres fautes, et, comme il caresse les mauvais instincts de ses auditeurs, il est sûr du succès. « Qu'un de ces orateurs vienne vous » déclarer que tous nos malheurs viennent de Dio- » pithe, ou de Charès, ou d'Antiphon, ou de tout » autre citoyen, aussitôt vous l'approuvez bruyam-

» ment, et vous criez qu'il a raison. Mais, au con-
» traire, si l'on vous apporte ici la vérité, si l'on vous
» dit : — Vous n'y pensez pas, Athéniens ; le seul au-
» teur de tous vos malheurs et de tout ce qui est arrivé,
» c'est Philippe ; s'il s'était tenu en repos, Athènes
» n'aurait eu aucune affaire ; — vous ne pouvez préten-
» dre que cela soit faux, mais vous êtes fâchés de ce
» qu'on vous a dit, et il semble qu'on vous ait fait
» quelque tort. Cela vient d'une seule cause ; au nom
» des dieux, je ne parle que pour votre bien, laissez-
» moi user du droit d'être sincère. Depuis longtemps
» plusieurs de nos hommes politiques vous ont habi-
» tués à vous montrer redoutables et d'humeur diffi-
» cile dans les assemblées, faibles et méprisables dans
» vos armements. Rejette-t-on la faute sur un citoyen
» que vous pouvez faire arrêter sans difficulté, vous
» approuvez, vous êtes résolus. Mais si l'on vous dé-
» signe un homme, qu'il est absolument nécessaire de
» vaincre d'abord pour le châtier, vous ne savez plus
» que faire, vous vous sentez coupables et vous vous
» irritez.... C'est en vous flattant, en recherchant à
» tout prix votre faveur, que les démagogues vous ont
» ainsi corrompus. Il en résulte que, dans les assem-
» blées, vous attendez orgueilleusement les adulations,
» habitués à n'entendre que ce qui vous plaît ; mais les
» événements marchent, et vous voici exposés aux
» dangers suprêmes [1]. »

On comprend, en réfléchissant à ces belles paroles,

[1] Περὶ τῶν ἐν Χερρ., p. 97.

jusqu'à quel degré de haine personnelle la nature passionnée de Démosthène a pu s'emporter légitimement contre ses adversaires. Ce sont à proprement parler les corrupteurs de la morale publique, qu'il poursuit de ses invectives. Les satires violentes, par lesquelles Aristophane autrefois avait décrié les démagogues, se retournaient à présent contre les orateurs de l'oligarchie, partisans secrets du roi de Macédoine. Mais au fond, la pensée de l'orateur, comme celle du poëte comique, allait bien au-delà du but qu'il se proposait à lui-même. En combattant, chez leurs adversaires politiques, des vices contemporains, ils flétrissaient l'un et l'autre cette éternelle et immorale politique des partis, qui se servent des mauvais instincts de l'humanité pour la conduire à leur gré. Tous deux, dans leurs satires ou leurs invectives, semblent avoir eu un profond sentiment du dommage moral infligé à un peuple par ces perfides flatteries. Le type du conseiller malhonnête, tel qu'il est représenté dans le discours sur la Chersonnèse, ne procède pas seulement des insinuations hasardeuses suggérées par la colère. C'est le fruit d'une observation juste des choses et des hommes. Démosthène s'applique à dénoncer tous les artifices des flatteurs du peuple. Ce qu'ils tentent de faire est en tout la contre-partie de ce qu'il a essayé lui-même. Il a voulu écarter les illusions, ils travaillent à les entretenir. Leur grand art est de présenter les questions sous un aspect, qui permette aux Athéniens de se dissimuler les dangers qu'ils courent et d'oublier ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Ils se font ainsi les complices habiles des vices que Démos-

thène combat. Ils se plaignent qu'on provoque la guerre, lorsque la paix est si avantageuse et si chère à tous. C'est à Philippe, leur répond Démosthène, et non aux Athéniens, qu'il faut faire entendre ces plaintes. Ils jettent d'avance dans les esprits des semences de soupçons contre les généraux ou les orateurs ; criminelle politique, qui détruit le sentiment du devoir, et ne fait naître qu'une défiance stérile. En tout, ils sont les ennemis de la vérité. Leur poison s'insinue dans les cœurs par une apparente douceur. Ils semblent promettre le repos et le bien-être, ils apportent la mort. La violence de Démosthène et son acharnement à les poursuivre étaient les conséquences naturelles de ce jugement, chaque jour confirmé par des faits nouveaux.

Entre l'orateur vénal et le bon conseiller aucun accommodement n'est possible. Poussé à bout par les provocations de ses adversaires, dont les injures sans doute avaient devancé les siennes, Démosthène, au terme de ce discours, où il les a combattus pied à pied, se découvre tout-à-coup lui-même, avec une noble confiance, et oppose sa vie à la leur, ses discours honnêtes à leurs flatteries, son désintéressement à leur cupidité. A coup sûr, sa franchise s'était assez montrée, quelques moments auparavant, quand il avait osé rapporter au peuple d'Athènes les dures appréciations des autres Grecs, accusant ses fausses promesses et son inertie [1]. L'orateur, après cela, avait quelque droit de se donner

[1] Περὶ τῶν ἐν Χερρ., p.68.

comme l'exemple de ce que devait être un conseiller sincère. Comment, au dernier moment, aurait-il pu retenir cette profession de ses sentiments et de ses idées, qui semblait, depuis longtemps, appelée par la discussion même? Jamais au reste confidence plus fière ni plus morale ne fut faite à un peuple, que celle du grand orateur en cette circonstance. Sentiment profond de la responsabilité acceptée, dévouement entier au bien de l'État, culte de la vérité, même dangereuse pour celui qui l'exprime, tels étaient les traits essentiels du caractère idéal de l'homme politique, que Démosthène traçait en rendant compte de sa propre conduite : — « Le » premier venu, du haut de cette tribune, s'adresse à » moi : Eh! quoi? tu ne veux pas proposer la guerre » par un décret; tu crains de t'exposer, tu as peur, et » tu trahis assez ta faiblesse. — Je ne prétends pas à » l'audace téméraire, ni à l'impudence, et je souhaite » qu'on n'ait jamais à m'en faire le reproche; mais, » en vérité, je m'estime bien plus courageux que tous » ces politiques que rien n'effraie. Lorsqu'on néglige » l'intérêt de la ville, on peut accuser, confisquer, » faire des présents et soulever des procès, tout cela » ne demande aucun courage. Quand un homme a pour » garantie de salut les flatteries qu'il vous prodigue » dans ses paroles et dans ses actes, il peut être auda- » cieux sans se compromettre. Mais, lorsque, dans » votre intérêt, un citoyen s'oppose souvent à vos vo- » lontés, lorsqu'au lieu de vous flatter, il cherche tou- » jours votre bien, lorsqu'il a choisi volontairement une » politique, qui laisse plus de part à la fortune qu'à tous

» les calculs, et qu'il accepte la responsabilité de ses
» prévisions et des événements imprévus, c'est chez lui
» qu'est le courage, chez lui le véritable dévouement,
» et non chez ceux qui, pour entretenir de jour en jour
» leur popularité, vous ont causé tant de dommages.
» Quant à moi, je suis si loin de vouloir les imiter, si
» loin de les considérer comme des citoyens dignes de
» la ville, que si l'on me posait cette question : — Et
» toi, quel bien as-tu fait à la patrie ? — j'oublierais
» triérarchies et chorégies, j'oublierais et mes contribu-
» tions volontaires, et les prisonniers que j'ai rachetés,
» et tant d'autres actes d'humanité ; je n'en dirais rien ;
» mais je déclarerais que jamais ma conduite n'a res-
» semblé à celle de ces hommes, et que pouvant peut-
» être, aussi bien que d'autres, accuser, flatter, confis-
» quer, faire en un mot tout ce qu'ils font, jamais je
» n'ai voulu prendre ce rôle, jamais je n'y fus poussé
» ni par l'intérêt, ni par l'ambition. Tout au contraire,
» je ne cesse de faire entendre ici des conseils, qui
» mettent mon crédit au-dessous de celui de beaucoup
» d'autres, mais qui vous élèveraient, si vous les suiviez,
» bien plus haut que vous n'êtes. Je crois avoir le droit
» de parler ainsi, sans que personne puisse m'en
» faire de reproche. Je n'admets pas qu'il soit d'un bon
» citoyen de vous conseiller une politique, qui bientôt
» me ferait le premier parmi vous, et ferait de vous
» les derniers des Grecs. Il faut qu'un citoyen honnête
» travaille à la grandeur de sa patrie en travaillant à
» la sienne, et le devoir de tous est de proposer, non
» pas ce qui est le plus facile, mais ce qui est le meilleur.

» La nature, d'elle-même, nous pousse assez vers ce » qui est aisé, mais c'est le fait de l'honnête homme de » mener les esprits au bien, par l'influence de la » raison [1]. » Tel est le type que Démosthène oppose à celui du sycophante. J'aime, pour ma part, la réserve prudente par laquelle l'orateur ici refuse de se compromettre inutilement en proposant un décret. Cette appréciation sûre des risques à courir fait mieux ressortir la noblesse des sentiments qu'il exprime. Dans ces limites, qu'indique la prudence et que la conscience autorise, combien le sentiment de la responsabilité est fort et sincère dans cette éloquente confidence! Et quel noble idéal de probité politique, que ce composé de raison, d'activité, de dévouement, de sincérité, légèrement attristé par une sorte de pressentiment des malheurs dont la fortune accable parfois à l'improviste les plus courageux!

Démosthène était parvenu désormais à cet état d'esprit, vraiment supérieur, qui résulte chez un homme d'État, dévoué à des idées saines, de la pleine possession de ses principes et d'une longue expérience des choses humaines. Point d'illusion, ni de chimère, mais un profond sentiment du bien et du mal, dans le domaine de la politique, et une ferme conviction de l'inutilité des expédients qui ne remédient pas aux vices réels. La troisième Philippique est un témoignage des mêmes dispositions que le discours sur la Chersonnèse. C'est encore aux corrupteurs du peuple que l'orateur s'atta-

[1] Περὶ τῶν ἐν Χερρ., p. 107.

que directement. — « La principale cause de vos mal-
» heurs, si vous jugez comme il faut, c'est que certains
» orateurs aiment mieux vous flatter que de parler pour
» votre bien. Les uns, soigneux d'entretenir un mal qui
» leur procure la réputation et la puissance, se gardent
» bien de prévenir ce qui doit arriver, et pensent que
» vous ne devez pas vous en occuper davantage. Les
» autres, accusant et calomniant ceux qui ont en main
» les affaires, ne font autre chose que de susciter des
» procès, dans lesquels la ville se condamne elle-
» même, et que de ménager à Philippe le moyen de
» dire et de faire tout ce qui lui plaît. Voilà la politique
» qui vous est devenue ordinaire ; c'est la cause de vos
» troubles et de vos fautes [1]. » Mais, en accusant les mercenaires de Philippe, Démosthène est bien loin d'excuser le peuple. Le flatteur est coupable, mais celui qui se laisse flatter, l'est-il moins ? Les reproches que l'orateur adresse à ses adversaires ne sont pas offerts au peuple comme une distraction propre à charmer son oisiveté. Chacun doit en prendre sa part. Il a soin que personne ne se méprenne sur la portée morale de ses discours. A cet égard, la troisième Philippique semble même aller plus loin que le discours sur la Chersonnèse. Si Démosthène a paru d'abord imputer la faute principale aux orateurs, ses adversaires, le voici, dès le début, qui s'en prend à la délicatesse coupable du peuple, funeste encouragement proposé à la flatterie. Puis, quand il a montré ce qu'exigent les

[1] IIIe Phil., p. 110.

circonstances, quand il a prouvé victorieusement que Philippe avait commencé la guerre, il arrive, selon son habitude, à cette partie morale qui complète ses meilleures compositions et où se résume la leçon des événements. Comment a disparu cet ancien honneur hellénique, qui eût armé autrefois toute la Grèce contre un Macédonien envahisseur? La vénalité s'est insinuée chez tous les peuples grecs et l'esprit civique s'est affaibli. Ce n'est pas sur une accusation banale que se fondent les reproches de l'orateur. Sa pensée est solide et digne d'être remarquée. Si la Grèce périt, ce n'est pas parce que quelques orateurs sont peut-être vendus à Philippe; c'est parce que l'opinion publique, autrefois si sévère sur l'honnêteté du citoyen, s'est désarmée peu à peu et s'abandonne à une indulgence coupable. On rit de ce qui, en d'autres temps, eût excité l'indignation : — « Nos anciennes » vertus ont été vendues, comme sur un marché, et » en échange on a importé ici des mœurs qui ont perdu » la Grèce. Faut-il les dépeindre? On porte envie à celui » qui s'est fait payer; on rit, lorsqu'il l'avoue; on lui » pardonne, s'il est convaincu; on en veut à celui qui » l'accuse; en un mot, je vois ici tous les vices qui tien- » nent de près à la vénalité [1]. »

Je ne sais si Eschine avait réellement reçu l'or de Philippe, et, à vrai dire, cette question est d'un médiocre intérêt. Car ce n'est pas un orateur en particulier que Démosthène attaque par ces paroles; mais il signale, avec raison, cette maladie des esprits, qui, devenus indifférents

[1] IIIe Philip., p. 121.

au mal, l'acceptent comme une chose reçue, et qui croiraient presque faire acte de mauvais goût en le condamnant trop sévèrement. Aussi ne puis-je confondre ces réflexions de Démosthène avec le lieu commun qui consiste à dénigrer un adversaire, quel qu'il soit. Les paroles que je viens de citer révèlent un mal trop réel, que l'histoire doit constater. Le spectacle prolongé des luttes, où des intérêts égoïstes se combattaient à la tribune, avait fini par rendre le peuple athénien sceptique en matière de probité. C'est ce scepticisme et l'indifférence dont il est le principe, que Démosthène voudrait faire cesser. Quand même la passion aurait égaré son jugement dans une question de personne, que nous importe aujourd'hui, s'il a flétri, dans un langage sincère, les dispositions morales qui préparaient la décadence d'Athènes? En cela du moins, il ne s'est pas trompé. Les anciens Athéniens punissaient du dernier châtiment les crimes dont leurs descendants se contentaient de sourire comme d'un tour bien joué. C'était l'esprit du peuple, c'était le fond des âmes qui était changé.

Ce changement n'avait pas eu lieu à Athènes seulement. Toute la Grèce avait subi les mêmes influences funestes. Partout l'ancien esprit civique avait perdu sa force. Chaque fois que Philippe avait menacé un peuple, il s'était trouvé, dans ce peuple, de mauvais conseillers pour endormir sa vigilance, et leurs conseils avaient été écoutés. Etrange docilité! dira-t-on; pourquoi les partisans de Philippe se faisaient-ils croire plus aisément que leurs adversaires? Démosthène l'avait dit déjà dans le discours sur la Chersonnèse. Il le répète ici, avec plus

de clarté et de précision, comme pour imposer sa pensée aux plus rebelles : — « Vous vous demandez peut-
» être pour quelle raison Olynthe, Érétrie, Oréos étaient
» plus disposées à écouter ceux qui parlaient pour Phi-
» lippe que les défenseurs de leurs intérêts. Ce qui se
» passe ici vous l'explique. C'est que ceux qui parlent
» pour votre bien ne peuvent pas toujours, malgré leur
» désir, tenir un langage agréable, car, avant tout, il
» faut songer à sauver l'État. Mais les autres, au con-
» traire, n'ont qu'à flatter leurs concitoyens pour faire
» les affaires de Philippe. Les premiers proposaient une
» contribution. — Inutile, répondaient les seconds. —
» Combattons et méfions-nous, disaient ceux-là. —
» Restez en paix, ont répété les flatteurs jusqu'à l'heure
» où ils furent tous engloutis. Les uns avaient en vue,
» dans leurs discours, la faveur du moment et se gar-
» daient bien de chagriner le peuple; les autres tenaient
» un langage qui aurait pu sauver la patrie, mais qui les
» faisait détester [1]. » Il y a de la vertu dans l'aversion que Démosthène témoigne ici à l'égard de ses adversaires, car il les hait bien plus pour les moyens immoraux dont ils se servent, que pour l'opposition qu'ils font à sa politique.

Je ne ferai pas difficulté d'avouer, bien que j'aie noté en général, chez Démosthène, un progrès soutenu des idées morales, que le discours sur l'Ambassade me paraît être au-dessous des précédents pour l'élévation des sentiments. On aurait pu espérer que, dans ce

[1] IIIe Philip., p. 127.

grand procès principalement, l'idée du rôle de l'orateur, qui était si intimement engagée dans le débat, se serait révélée dans le discours de Démosthène, avec plus de majesté que partout ailleurs. L'excès de l'animosité personnelle, et, plus encore peut-être, la nécessité de discuter des faits obscurs, en l'absence de toute preuve décisive, empêchèrent qu'il n'en fût ainsi. Mais en laissant de côté le détail de la discussion et les invectives qui troublent aujourd'hui et rebutent l'esprit du lecteur, nous devons recueillir, là aussi, quelques pensées qui complètent l'idée des devoirs et des qualités de l'homme d'État selon Démosthène. Il est presque inutile de faire remarquer d'abord que l'idée de la responsabilité est comme présente dans tout le discours, par la nature même du procès. Mais parfois, elle s'exprime dans des termes qu'il est intéressant de relever. Selon le jugement de l'orateur, l'incapacité, chez un homme d'État, bien loin d'être une excuse, est un grief légitime et terrible qu'on peut élever contre lui, car elle suppose la présomption et la légèreté : « Vous ne sommez, vous ne contraignez personne de » se mêler des affaires publiques ; mais lorsqu'un » citoyen, pensant qu'il en est capable, vient s'offrir à » vous, vous agissez en hommes honnêtes et con- » fiants, vous l'accueillez avec bienveillance sans le » tenir pour suspect, bientôt vous votez pour lui, vous » lui remettez vos intérêts. S'il réussit, il sera honoré. » Son rôle le rendra supérieur à la foule. Mais s'il » échoue, lui suffira-t-il d'alléguer des prétextes et de » vaines excuses ? Rien ne serait plus injuste. Car vos

» alliés, qui ont péri, leurs enfants, leurs femmes, » tous ceux qui ont souffert, se contenteront-ils de » cette satisfaction, qui consisterait à penser que tout » cela est le résultat de mon incapacité, ou, si vous le » préférez, de celle d'Eschine[1]. » Les bonnes intentions ne suffisent pas à l'homme d'État. La morale de Démosthène, plus exigeante, lui demande encore cette fermeté de sens qui lui permettra de se juger lui-même, et qui l'écartera des charges trop lourdes pour ses facultés. Après cet examen de soi-même, et cette prudente appréciation de ses propres forces, le principal devoir de l'homme public, c'est celui sur lequel Démosthène avait déjà tant insisté dans les discours précédents, la sincérité. Il peint avec horreur les hommes pervertis, que Philippe a eu la chance de trouver sous sa main, comme des instruments tout préparés. Plus loin, quand déjà les faits accumulés semblent appeler une réflexion générale qui les éclaire d'un nouveau jour, il revient à la même pensée. Mais, au lieu de montrer à quoi la sincérité est bonne en général, il indique pour quelle raison c'est surtout dans un gouvernement populaire qu'elle doit être rigoureusement exigée : « Le plus grand tort qu'on puisse vous faire, » c'est de ne pas vous dire la vérité. Comment un » peuple, chez qui la parole est toute-puissante, ne » verrait-il pas sa sécurité compromise, si cette parole » n'est pas sincère[2] ? » Excellente remarque, qui montre comment Démosthène savait fortifier les prin-

[1] Περὶ τῆς παραπρ., p. 373.
[2] Περὶ τῆς παραπρ., p. 410.

cipes reçus par des observations personnelles et quotidiennes. La nécessité d'être sincère est l'une des principales raisons qu'il donne pour justifier son accusation contre des collègues ; et si cette raison ne peut dissimuler, à nos yeux, l'animosité qu'il met à les attaquer, elle prête du moins à ces sentiments violents une noblesse qui en atténue l'aigreur : « Je vous ai fait con-
» naître ce qui était vrai, je me suis abstenu de rien
» accepter, dans l'intérêt de la justice, de la vérité,
» de mon avenir, pensant que, par une conduite
» honnête, je pourrais, comme quelques autres, être
» honoré parmi vous, et que je ne devais renoncer à
» votre estime pour aucun profit. Je hais ces hommes,
» parce que, dans l'ambassade, j'ai reconnu qu'ils
» étaient pervers et ennemis des dieux, et parce que
» leur vénalité, qui a excité votre colère contre tous
» les députés, m'a privé de mes honneurs. Je les
» accuse aujourd'hui, je rends compte de ce qui s'est
» passé, parce que je prévois l'avenir et que je veux
» faire décider, devant vous, par un tribunal, que ma
» conduite a été contraire en tout à la leur [1]. »

Si l'on réunit tous ces traits, la figure de l'orateur, qui connaît ses devoirs, est celle d'un citoyen dévoué au bien public, prudent, sincère, qui n'entreprend que ce qu'il est capable d'accomplir et se reconnaît responsable de tout ce qu'il entreprend. Dans un passage de son plaidoyer, Démosthène semble mettre ce caractère idéal sous la protection des poëtes et des sages natio-

[1] Περὶ τῆς παραπρ., p. 410.

naux, quand il cite, en forme d'accusation contre Eschine, les beaux vers sur les devoirs de la royauté, que prononce Créon dans l'*Antigone* de Sophocle, et l'élégie, si grave et si forte, où Solon, vantant les bienfaits des lois, condamne l'injustice et l'avidité des Athéniens. Solon, en effet, représenté par la tradition comme le père de la démocratie, n'était-il pas, en quelque sorte, l'image légendaire du grand citoyen que Démosthène concevait en imagination? Désintéressement, gravité, modération, il avait réuni en lui toutes les qualités de l'homme d'État et de l'honnête homme, et son âme avait offert le spectacle d'une harmonie intérieure, dont l'ordre introduit par lui dans la cité (εὐνομία) n'était qu'une reproduction imparfaite.

Ainsi, dans cette seconde phase de la lutte contre Philippe, à côté de l'idéal de justice et d'honneur, que l'orateur proposait comme un modèle de conduite à sa patrie, il avait créé et achevé un autre idéal plus personnel, par lequel sa conscience se rendait témoignage à elle-même, non sans une légitime fierté. Bien des traits étaient communs à ces deux images. Dans l'une comme dans l'autre prédominait une haute et ferme raison, qui fondait sur l'expérience et l'observation, aussi bien que sur les nobles instincts du cœur, tout un système de conduite. Un admirable sentiment de l'honneur et du devoir, une droite logique dans la déduction des conséquences morales, une haine naturelle de la bassesse et de l'habileté mesquine s'y faisaient également remarquer. De part et d'autre, enfin, même estime de l'activité, de l'énergie, de la volonté.

En ce sens, et indépendamment des nombreux passages où l'idée de l'action était exprimée dans ces dernières Philippiques aussi vivement que dans les premières, l'éloquence de ces années, voisines du dénouement, n'était que le développement de celle qui l'avait précédée.

Résumons, à présent, en quelques mots, tout ce que cette longue et belle période des Philippiques nous a montré de progrès moral dans l'éloquence de Démosthène.

Antérieurement aux Philippiques, la morale de Démosthène nous offrait comme un assemblage peu cohérent d'instincts généreux, soutenus par quelques réflexions déjà profondes. La justesse de l'esprit et l'énergie du caractère étaient tenues dès lors par lui en haute estime. La morale des Philippiques procède directement de cette première ébauche, mais elle s'en distingue et par la profondeur et par la cohésion des idées. Durant plusieurs années, c'est la question de la liberté morale, que Démosthène n'a cessé d'agiter, non pas, il est vrai, théoriquement, mais avec une variété infinie d'observations et d'applications pratiques. Il a été comme contraint d'étudier le détail des motifs et des sentiments humains. Toujours en lutte avec la mauvaise volonté de ses concitoyens, il s'est initié à tous les secrets de leur résistance. Il a connu toutes les habiletés de la conscience en essayant de les déjouer. Il a observé toutes les ressources intimes qui peuvent être mises au service du bien, en s'efforçant lui-même d'en user. Cette longue expérience a fortifié et coor-

donné ses idées au sujet de la volonté humaine. Il nous l'a représentée comme un composé d'énergie et de raison, soumise et néanmoins supérieure, en quelque manière, à l'ordre fatal des choses, admirable quand elle sait écouter la vérité, obéir au devoir, et se consacrer à la défense de la justice. La morale de Démosthène, antérieurement aux Philippiques, était l'œuvre d'une âme généreuse, d'un esprit jeune et vigoureux ; celle des Philippiques est la création d'un génie mûri par l'expérience, qui sait unir le sentiment de l'idéal à une intelligence délicate des difficultés quotidiennes. Cette sagesse, forte et mesurée, se retrouvera encore dans l'œuvre suprême de Démosthène; mais nous aurons à y signaler un dernier progrès, en montrant, sous l'ardeur persistante des haines personnelles, quelques sentiments plus calmes, qui ne pouvaient apparaître que longtemps après la lutte, lorsque l'homme d'État vaincu revenait sur son passé, et cherchait en lui-même, au terme d'une vie agitée, la raison définitive de toute sa conduite.

---

## CHAPITRE III.

Oraison funèbre des guerriers morts à Chéronée, 337. — Discours sur la Couronne, 330.

La vie politique de Démosthène semblait terminée après la défaite d'Athènes et la perte de la liberté. Pourtant, même dans l'humiliation de sa patrie, son éloquence eut encore l'occasion de se signaler. A ces derniers temps appartiennent deux œuvres de valeur très-inégale, dont l'une a été le plus souvent regardée comme indigne de son génie, tandis que l'autre est justement considérée comme son chef-d'œuvre. Je veux parler de l'Oraison funèbre des combattants de Chéronée et du discours pour Ctésiphon. L'authenticité du premier de ces discours a été trop fortement contestée pour qu'il nous soit permis d'en faire ici un grand usage [1]. Nous nous contenterons d'y recueillir quelques traits qui pourraient appartenir à Démosthène, sans déparer l'idée que nous nous faisons de son éloquence et de son caractère. Nous insisterons, au contraire, plus longuement sur le discours pour Ctésiphon, qui a, pour cette étude, une importance toute particulière.

[1] Westermann, *Quæstiones Demosthenicæ*. — M. Caffiaux, dans son ouvrage sur l'*Oraison funèbre dans la Grèce païenne*, Valenciennes, 1861, a soutenu, par de sérieuses raisons, que Démosthène en est l'auteur. M. Arn. Schæfer se prononce contre l'authenticité du discours, sans discuter la question.

Un caractère est commun à ces deux compositions. L'une et l'autre est une éloquente protestation contre les événements. La fortune avait semblé condamner sans appel la politique de Démosthène. Les principes qu'il avait soutenus avec tant d'audace dans les Philippiques, venaient de conduire Athènes à un désastre irréparable. Il avait voulu que sa patrie combattît pour l'honneur ; elle était vaincue et humiliée. Il avait condamné l'inertie de ses concitoyens, et ceux-ci, par un effort malheureux, s'étaient ôté à eux-mêmes, pour longtemps, les moyens d'agir avec quelque chance de succès. Cette réfutation de toutes ses promesses, ces conséquences déplorables de ses conseils semblaient accablantes. Pourtant son âme vigoureuse n'en fut pas abattue. Bien loin de renoncer à l'énergique morale qu'il avait cherché à faire prévaloir, il se fit un titre d'honneur de ce qu'il avait essayé, et il osa soutenir, contre l'événement, qu'il avait eu raison. C'est ce refus de s'humilier devant le succès, c'est cette résistance généreuse à la fortune, qui donne aux derniers discours politiques de Démosthène une valeur morale toute particulière. Il ne s'agit plus pour l'orateur d'entraîner un peuple hésitant. Il faut prouver, après la défaite, qu'on a bien fait d'affronter le péril. Il faut se servir, pour honorer les revers publics, des mêmes maximes, qui, en apparence, les ont amenés. De là quelque chose de plus surprenant dans l'affirmation, de plus désintéressé dans le jugement. Ce n'est plus en vue du succès que l'orateur fera l'éloge de l'ambition généreuse et de l'activité ; il louera la vertu pour elle-même, et

il la montrera préférable à tout autre bien, alors même qu'elle est accompagnée de maux cruels et immérités. Sa raison, poussée à bout par les événements, ira plus loin dans la vérité morale qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Forcée de se détacher plus que jamais de l'intérêt matériel, qui semble ici s'élever contre elle et la démentir, elle osera, non-seulement se passer de son appui, mais le fouler aux pieds, et proclamer, avec une noble fierté, qu'il n'y a rien au monde au-dessus de cette simple chose : faire son devoir. Progrès décisif, par lequel Démosthène, au terme de sa vie politique, s'élève à la même hauteur morale que les plus grandes doctrines philosophiques de l'antiquité. C'est à l'expérience et au malheur qu'il aura dû principalement cet accroissement de sagesse vraiment admirable.

Isocrate autrefois, dans le *Panégyrique*, refusait de compter parmi les vaincus ceux qui étaient morts courageusement [1]. Dans l'*Oraison funèbre*, cette même pensée, développée avec bonheur, semble déjà comme un essai du fameux serment, tant elle est animée par le respect dû aux hommes de cœur que la fortune a trahis : « Je n'hésite pas à dire que, des deux côtés, » ceux qui meurent à leur rang ne sauraient être mis au » nombre des vaincus ; de part et d'autre, sans distinc- » tion, ce sont des vainqueurs. Le sort du combat, » pour ceux qui survivent, se décide comme le veulent » les dieux ; mais ce que chacun devait faire pour ob- » tenir le succès, tout homme, qui est resté à son rang,

[1] Isocrate, *Panég.*, édit. Baiter (coll. Didot), § 92.

» l'a fait. Mortel, il a été frappé par la destinée : c'est » la fortune qui a réglé son sort, mais son âme n'a pas » fléchi devant l'adversité [1]. » Voilà ce que Démosthène devait dire après Chéronée. Cette façon d'envisager la liberté humaine comme indépendante, en quelque sorte, des choses extérieures, comme maîtresse de sa propre destinée, était ancienne chez lui, et nous l'avons remarquée déjà dans les Philippiques. Mais jamais, ce me semble, cette grande vérité morale ne s'était révélée dans son éloquence avec autant de hardiesse.

En outre, comme si en présence des morts de Chéronée, le génie de l'orateur se fût empreint plus profondément de philosophie, c'est alors qu'il donnait cette belle définition de la vertu : « Oui, on peut l'affirmer sans » réserve, la vertu a pour principe l'intelligence et pour » terme le courage. L'une juge ce qui doit être fait, » l'autre assure l'effet de nos résolutions [2]. » C'était encore le résumé de ce qu'il avait développé dans les Philippiques. Mais ici, dans ce cadre plus étroit, la liaison des idées se montrait d'une manière plus sensible. La vertu prudente, persévérante, habile à saisir le succès, était assurée, dans sa pensée, de recueillir au moins l'honneur, qu'aucune puissance humaine ou divine n'avait le pouvoir de lui refuser.

Tels sont les principes et les sentiments, qui, plus ou moins formellement exprimés, apparaissent dans l'oraison funèbre des morts de Chéronée. Mais, pour en

[1] Ἐπιτάφ., p. 1394.
[2] Ἐπιτάφ., p. 1394.

trouver la consécration définitive, il faut arriver enfin au chef-d'œuvre de Démosthène, au discours sur la couronne.

C'est là que la morale de l'orateur se montre dans sa perfection. Il y embrassait du regard toute sa vie politique, pour la justifier. C'était une occasion de repasser dans son esprit toutes les maximes dont il n'avait cessé de s'inspirer. Elles se présentaient à lui, non plus isolées, applicables à telle ou telle circonstance particulière, mais étroitement associées par l'unité même de sa conduite, et formant ensemble un large idéal où se réunissait son existence tout entière. Ainsi rapprochées, elles se prêtaient mutuellement une autorité nouvelle. D'autre part, après tant de réflexions et d'épreuves diverses, la morale de Démosthène, sans rien perdre de son ancienne et légitime fierté, devait être plus pénétrée du sentiment de la faiblesse humaine. Toujours violent et emporté contre son adversaire, il devait pourtant à sa situation d'accusé et au souvenir de ses espérances déçues de mieux comprendre ces imperfections de la sagesse ou de la volonté, que sa première ardeur lui avait parfois fait méconnaître. Il avouait plus hautement, éclairé par les événements et par les besoins mêmes de sa cause, que le succès pouvait échapper aux plus énergiques. De là un caractère plus recueilli, pour ainsi dire, plus prudent, plus expérimenté dans ce dernier exposé de principes, où son éloquence rassemblait toutes les leçons d'une vie agitée. J'oserais dire que, malgré la véhémence de l'orateur, malgré les injures adressées à son ennemi, on ne peut méconnaître,

dans le discours sur la Couronne, la trace d'une sérénité morale intérieure, qui donne à cette œuvre une beauté plus touchante. Lorsqu'on veut oublier des emportements passagers et aller jusqu'aux principes mêmes, qui animent cette grande éloquence, il est difficile de n'être pas ému en même temps que satisfait d'une morale si noble et si rassurante, qui exige beaucoup de notre nature, mais qui lui tient compte de ses efforts et qui ne la livre jamais aux vaines inquiétudes d'une conscience scrupuleuse et troublée. Le discours sur la Couronne n'est pas seulement l'apologie particulière de Démosthène. Pour nous, qui vivons si loin des événements dont il est rempli, c'est un magnifique examen de conscience, où la nature humaine, représentée par une âme d'élite, s'est rendu témoignage à elle-même de ce qu'elle peut, de ce qu'elle doit, et a défini sa propre responsabilité.

Les nécessités du sujet obligeaient l'orateur à faire un exposé suivi de sa conduite publique et de la politique athénienne. Démosthène ne saurait être inculpé, sans qu'Athènes le soit aussi. C'est le caractère athénien qu'il a pris pour règle dans tous ses actes. Il ne s'est proposé, dans tout ce qu'il a fait, que d'honorer ce caractère, d'en respecter les instincts et les habitudes. de le conserver dans son intégrité. Attaqué par Eschine, il est amené, pour se justifier, à justifier en même temps les traditions athéniennes, et par suite à les expliquer et à les louer de nouveau. Dans tout le discours, la gloire d'Athènes est associée à celle de l'orateur. Le sentiment national et le sentiment personnel

y sont étroitement unis. Le premier donne au second une grandeur inaccoutumée, et celui-ci, à son tour, communique à l'éloquence de l'orateur une force et un élan qui ne pouvaient provenir que de l'honneur outragé.

Cet exposé de la politique athénienne nous remet nécessairement sous les yeux les idées et les sentiments qui remplissent les Philippiques. Nous n'avons pas à revenir en détail sur des remarques déjà faites. Il suffit ici de noter la perpétuité des mêmes passions et des mêmes principes, et de remarquer ce que l'unité de la composition ajoute de force convaincante à ces sentiments. Mais en outre cette unité même, en nous permettant de considérer à la fois toute la morale politique de Démosthène, nous découvre en elle un caractère qui ne pouvait nous frapper aussi vivement jusqu'ici : je veux dire la conformité de cette morale avec la variété et l'inégalité de notre nature. Ce ne sont pas toujours les principes élevés qui, dans la vie, servent de règle, même aux plus honnêtes. Il y a comme une infinité de degrés dans la vertu. Si parfois elle est entièrement pure, bien souvent aussi des actions, d'ailleurs bonnes et louables, sont inspirées par des instincts ou des mouvements à peine réglés, qui d'eux-mêmes semblent être comme indifférents entre le bien et le mal. Il en est de même, dans cette morale d'expérience que nous étudions chez Démosthène : elle est inégale, parce qu'elle est sans cesse inspirée par la nature ; à côté des exhortations ou des consolations sublimes, empruntées au sentiment du devoir, elle a des admirations qu'une saine doctrine ne pourrait admettre sans réserve.

J'ai indiqué, dès les premières Philippiques, le sentiment que faisait naître chez Démosthène le spectacle de l'ambition de Philippe. Il est intéressant de le retrouver, exprimé avec plus de force encore, au terme de sa vie politique, dans le discours sur la Couronne. L'audace qui entreprend, la force d'esprit qui conçoit de grandes choses, surtout cette conscience du génie qui ne peut se résigner à une destinée vulgaire, toutes ces qualités dangereuses, que Philippe avait possédées, le remplissent encore d'une sorte de jalousie patriotique : « Assurément, s'écriait-il, » personne n'oserait dire qu'un barbare élevé dans Pella, » bourgade alors chétive et inconnue, dût avoir l'âme » assez grande pour convoiter l'empire de la Grèce et » pour se remplir l'esprit de ce dessein ; et que vous, » qui êtes Athéniens, vous, qui ne passez pas un seul » jour sans entendre ou sans voir mille choses qui vous » rappellent la vertu de vos pères, vous dussiez au » contraire avoir assez peu de cœur, pour aller, de vous-» mêmes, livrer à Philippe la liberté de la Grèce[1]. » C'est l'ambition elle-même que l'orateur approuve ici, dans un élan d'éloquence ; il aime en elle ce principe d'énergie, qui ne connaît aucun obstacle, et qui détruit toutes les résistances. Aucune des forces intérieures de l'âme ne lui semble à dédaigner. Celle-ci, même violente et portée aux excès, a sa place dans sa morale comme elle l'a dans la vie de chacun de nous.

Mais au-dessus de ces motifs passionnés, de nature douteuse, il en a de plus purs à faire valoir. S'il se sert

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., 247.

des instincts avides, s'il leur fait une part dans sa politique, il les élève du moins et les modère par le sentiment de l'honneur. Rappelons-nous quel rôle il offrait à l'ambition d'Athènes dans les dernières Philippiques. Nous retrouvons les mêmes idées dans le discours pour Ctésiphon, tout à côté de l'éloge donné indirectement à l'impatience et aux aspirations du barbare. S'il y avait quelque chose de trop indiscipliné dans l'instinct que nous signalions, le noble esprit de la sagesse hellénique vient aussitôt le purifier. A la convoitise effrénée du conquérant s'oppose l'ambition généreuse d'Athènes, qui sans doute veut dominer, elle aussi, mais dominer en protectrice plus encore qu'en maîtresse impérieuse. La prééminence, telle qu'elle la conçoit avec Démosthène, n'est pas l'empire de la force; c'est la suprématie morale autant que matérielle, fondée sur les traditions, ennoblie par un dévouement inaltérable aux intérêts de la liberté grecque. « Que devait faire la république, » Eschine, lorsqu'elle voyait Philippe établir peu à peu » son empire, et un empire absolu sur les peuples grecs? » Quelles paroles, quels décrets devais-je apporter ici, » moi, le conseiller d'Athènes, moi, qui savais bien que » de tout temps, jusqu'au jour où j'avais paru à cette » tribune, ma patrie avait lutté pour être la première » par les honneurs et par la gloire, et qu'avide de » louanges, elle avait dépensé, au service de toute la » Grèce, plus d'hommes et plus d'argent qu'aucune des » autres cités grecques n'en dépensa jamais pour sa » propre cause[1]? » Que Démosthène et ses auditeurs,

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 247.

par l'effet naturel du patriotisme, se fissent à eux-mêmes quelque illusion sur la pureté des sentiments qui avaient inspiré la politique athénienne, cela est trop aisé à voir pour qu'il soit utile d'y insister. Mais, à prendre ces pensées en elles-mêmes, quelles émotions, à la fois douces et généreuses, ne devaient-elles pas exciter chez ceux qui les recueillaient avidement ! L'orateur ne pouvait pas être un juge impartial ni un historien ; mais ne faisait-il pas, à sa façon, une œuvre utile, en représentant sans cesse aux imaginations cet idéal d'Athènes dévouée à la liberté jusqu'à sacrifier ses ressentiments à son devoir ? « Les Lacédémoniens » n'étaient ni vos amis, ni vos bienfaiteurs ; souvent » même ils avaient infligé à la république les plus graves » injures. Mais lorsque les Thébains, vainqueurs à » Leuctres, entreprirent de les détruire, vous avez em- » pêché l'effet de leurs menaces, sans redouter la puis- » sance ni la gloire que Thèbes possédait alors, sans » vous rappeler le mal que vous avait fait ce peuple » pour qui vous alliez affronter le danger. Et certes, » vous avez montré alors à tous les Grecs, que, si l'un » d'eux vous a traités injustement, votre ressentiment » peut bien le poursuivre en des temps ordinaires, mais » que devant un danger qui compromettrait ou son salut » ou sa liberté, vous oubliez le passé, et que les injures » ne sont rien pour vous [1]. »

Si beaux néanmoins que soient ces sentiments, ils n'étaient pas nouveaux chez Démosthène. Ce qui est

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 258.

propre au discours sur la Couronne, c'est l'élan de cœur qui éleva alors l'idéal de l'orateur accusé jusqu'au désintéressement absolu. Nous avons vu jusqu'à présent, dans sa morale, l'étroite union de l'intérêt avec l'honneur. Nous l'avons entendu déclarer formellement qu'il fallait chercher le bien avant toutes choses, et s'efforcer ensuite d'y conformer l'intérêt. C'était le langage d'un homme d'État, éloigné de toute chimère. Mais jamais il n'avait dû se prononcer sur la conduite à tenir entre un intérêt et un devoir opposés l'un à l'autre. Cette nécessité, qu'il aurait fuie peut-être autrefois dans son rôle de conseiller, il eut l'admirable instinct de la faire naître lui-même quand il se vit accusé. Désormais il n'y avait plus d'avenir à ménager. Glorifier le passé était tout ce qu'il pouvait se proposer. Aucune prudence politique n'arrêtait plus l'essor de sa morale. Il pouvait dire hardiment ce que sa nature, et la situation où il se trouvait, s'accordaient à lui inspirer. De là ce paradoxe, comme il l'appelle lui-même [1], cette proposition étrange jetée comme un défi à la politique, au nom du cœur et de la conscience : Athènes, même assurée de sa défaite, aurait dû faire ce qu'elle avait fait. Quel hommage rendu à l'idée du devoir ! Quel noble sentiment de la dignité morale, qu'il déclarait préférable aux avantages les plus assurés ! Quoi ! Athènes devait, pour sauver sa gloire, affronter un désastre certain ? Elle devait se perdre pour rester digne d'elle-même et de son passé ? C'est qu'en agissant autrement, Athènes eût dégradé

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 292 : βούλομαί τι καὶ παράδοξον εἰπεῖν.

sa propre nature, fait violence à ses meilleurs sentiments, blessé cruellement sa conscience nationale et outragé ses aïeux : — « Une telle conduite eût été un » démenti donné aux traditions des ancêtres, votre na- » ture même s'y refusait (οὐδ' ἀνεκτὰ οὐδ' ἔμφυτα). Jamais » personne n'a pu, en aucun temps, persuader à notre » ville de s'unir à ceux qui avaient la force et s'en » servaient injustement, pour assurer sa sécurité par » la servitude ; mais au contraire elle n'a cessé de com- » battre pour être la première par les honneurs et par » la gloire, et les dangers ne l'ont pas effrayée. Vous » avez si bien compris combien ces exemples admirables » étaient appropriés à votre caractère, que vous réservez » vos plus grands éloges à ceux de vos ancêtres qui les » ont donnés [1]. » Toute considération d'intérêt matériel a disparu ici devant le respect de soi-même et le devoir qui naît, pour chaque homme ou chaque peuple, de ses qualités naturelles. Le précepte qui ressort de ces nobles réflexions, c'est qu'il faut à tout prix conserver et développer ce que la nature a mis en nous, et que le dernier des malheurs n'est pas d'échouer dans nos entreprises, mais de nous priver nous-mêmes de cet honneur de l'âme, qui fait la meilleure joie de la vie. Quand Démosthène, continuant cette belle argumentation, invoque les morts de Marathon et de Salamine, il confirme ces pensées d'une manière éclatante. A Marathon comme à Chéronée, devant les Perses comme devant Philippe, c'est le même principe qui exaltait les

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 295.

esprits : sans exagération stoïque de la vertu, sans mépris systématique des biens de la vie, les combattants de la liberté sentaient que, de tous les sacrifices, le plus funeste, et par suite le plus inacceptable, était celui des sentiments élevés, dans lesquels ils avaient vécu jusqu'alors. Les laisser perdre sans les défendre, c'était se détruire soi-même volontairement. Au fond, le principe de la vraie morale n'est pas autre. Elle naît et subsiste par le besoin qu'a notre nature de se faire un idéal et de l'aimer. C'est le dernier progrès de Démosthène vers la conception philosophique de la vertu. Il en avait découvert ici, comme jamais il ne l'avait fait, l'essence intime, et il montrait admirablement comment elle n'est que l'accomplissement de nos meilleurs instincts, le bien suprême que nous poursuivons.

Je suis loin de prétendre d'ailleurs que l'esprit politique de l'orateur eût fait place alors à une disposition toute spéculative, et que, tout préoccupé des intérêts de l'âme, il ne daignât plus songer aux autres. Un tel excès eût été bien contraire au sens pratique qui lui était propre. Aussi, dans ce discours même, où il met la vertu et l'honneur au-dessus de tout, il ne croit pas inutile de rappeler que la trahison et la lâcheté n'ont jamais profité à personne, et que le traître est à la fois dupe et coupable : « Tous les Grecs étaient en proie » au même égarement : chacun voyait venir l'orage et » se croyait seul à l'abri de ses coups, pensant qu'il » trouverait sa propre sûreté, lorsqu'il le voudrait, dans » le péril même des autres. Eh bien ! pour s'être livrés

» à cette incurie profonde et intempestive, les peuples » ont perdu leur liberté; quant aux chefs qui croyaient » tout vendre, excepté eux-mêmes, ils se sont aperçus » enfin qu'ils s'étaient vendus les premiers, etc. [1] » Démosthène insiste sur cette idée. Il montre le traître devenu esclave, comme les autres, mais en outre méprisé et bafoué par ceux mêmes qui ont payé ses services coupables. Il ne lui suffit pas de l'accuser au nom de l'honnêteté outragée, il faut encore qu'il l'accable au nom de l'intérêt même, dont il faisait l'unique objet de ses désirs. Trait vraiment curieux de cette morale hellénique, si prudente et si avisée, qui fait de la science (σοφία), ou du discernement, la première des vertus, et qui, par un profond instinct de la réalité, sent bien que l'homme pervers est avant tout un homme qui voit confusément et qui raisonne mal. Ces deux manières diverses d'envisager les choses, l'une qui provient du sentiment et d'un noble instinct de l'idéal, l'autre qui ne s'autorise que d'observations pratiques, s'associent chez Démosthène jusqu'au dernier jour, jusque dans cette œuvre où il semble s'attacher exclusivement à la vertu désintéressée. C'est une grande force pour sa morale que cette association étroite. Elle a l'avantage, ainsi présentée, de répondre à la fois à toutes les objections et à tous les doutes. Ce n'est pas une morale abstraite, imposée au nom de la raison. C'est un composé de réflexions de valeur inégale, tirées de l'expérience ou du sentiment, subordonnées les unes aux autres, et

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 241.

adaptées par un art délicat aux divers états des esprits. Dans une telle morale, les idées d'ordre supérieur n'excluent pas celles qui peuvent toucher fortement des intelligences plus grossières ou moins préparées. L'orateur s'adresse à tous ; chacun l'entend, selon ce qu'il a lui-même de délicatesse et de générosité naturelle.

C'est aussi dans le discours sur la Couronne qu'il faut chercher l'expression définitive des opinions de Démosthène sur la responsabilité de l'homme d'État. Avec l'idée de l'honneur et du devoir national, ces opinions forment le fond même du plaidoyer. Ce qu'il avait dit précédemment au sujet du rôle de l'orateur, il le répète et le maintient ; mais instruit par les revers, il indique, avec franchise, les limites que la puissance humaine ne peut dépasser, et la part qu'il faut faire, en toute entreprise, aux coups imprévus. Cette réserve ramène sa pensée à la vraie mesure et lui donne une autorité qu'elle n'avait pas eue encore au même degré. Ni négligence, ni présomption, tel est le résumé de ses développements. C'est dans ce juste milieu, à égale distance de l'excès d'indulgence et de l'excès de rigueur, que sa ferme raison pose les vrais principes.

Je ne ferai que rappeler les passages si connus où il oppose de nouveau le bon citoyen au sycophante, montrant l'un toujours prêt à se compromettre et à encourir les reproches, même injustes, de ses concitoyens pour le salut de la patrie, l'autre au contraire, à la fois timide et violent, gardant le silence, tant que la fortune est incertaine, mais accusant, après l'événement, ceux

qu'elle a renversés. On sait aussi comment il se représente lui-même fidèle à son rôle jusqu'au bout, proposant l'alliance thébaine, se chargeant de la négocier, la faisant enfin accepter par la force de ses raisons. Tous ces traits sont à recueillir. S'ils se présentent à l'imagination de Démosthène, c'est qu'ils font partie de l'idéal d'activité, de dévouement, de sincérité qu'il a dans l'esprit. Sans doute, les besoins de la défense le contraignent de se faire valoir habilement par tous les mérites qu'il peut trouver dans sa vie passée; mais s'il allègue ceux-là en particulier, c'est parce qu'ils lui semblent compléter l'idée, qu'il veut donner à ses auditeurs, d'une conduite politique irréprochable. Il ajoute même de nouveaux devoirs à ceux qu'il avait jusqu'alors représentés comme propres à l'homme d'État. S'il indiquait, en passant, dans le discours sur l'Ambassade, que l'orateur, investi de la confiance publique, n'avait pas le droit de se tromper, même de bonne foi, en de graves matières, c'était alors une pensée jetée dans son argumentation, sur laquelle il n'insistait pas. Combien n'est-elle pas plus forte, lorsqu'il se l'applique à lui-même dans le discours sur la Couronne : « Si aujour-
» d'hui encore on peut indiquer une politique meilleure
» que la mienne, ou même, s'il y avait alors une autre
» résolution à prendre, que celle dont je fus l'auteur,
» j'avoue que je suis coupable. Oui, si quelqu'un peut
» indiquer aujourd'hui un parti, qu'il eût été alors
» avantageux d'adopter, je déclare que je devais l'aper-
» cevoir [1]. » Non-seulement il appelle la critique sur

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., 291.

ses actes par ce défi, mais il énumère lui-même les obligations qu'il reconnaît avoir acceptées, en prenant part à la direction des affaires publiques : — « Sur » toutes les choses dont un orateur peut être respon- » sable, examine ma conduite à ton gré ; je ne m'y » refuse pas. Quelles sont ces choses? Voir naître les » événements dès le principe, en pressentir les suites, » les annoncer aux autres, je l'ai fait ; en outre diminuer, » autant qu'il se peut, la part des lenteurs, des hésita- » tions, de l'ignorance, des rivalités, maladies politiques » qui s'attachent fatalement à toutes les cités ; et enfin » tourner les esprits vers la concorde, l'amitié, le sen- » timent du devoir (τοῦ τὰ δέοντα ποιεῖν ὁρμήν) ; j'ai fait tout » cela ; nul ne peut citer aucune négligence dont je sois » coupable [1]. » C'est un rôle moral aussi bien qu'un rôle politique, que Démosthène attribue par ces paroles à l'homme d'État. Celui qui aspire à diriger le peuple doit le rendre capable d'être bien dirigé. C'est l'opinion que Platon prêtait à Socrate, quand il lui faisait dire que les Thémistocle et les Périclès avaient mal conduit le peuple, puisqu'ils n'avaient pas su le guérir de ses mauvaises passions [2]. Sans imiter l'extrême et injuste rigueur du philosophe, Démosthène a cependant, sur ce point, des sentiments qui se rapprochent de ceux de Socrate. Pour lui aussi, l'homme d'État est une sorte d'instituteur des mœurs publiques, qui a charge de réformer les dispositions de ceux à qui s'adressent

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 308.
[2] Platon, *Gorgias*.

ses discours. S'il n'est pas tenu de réussir dans cette tâche, il faut au moins qu'il en fasse assez, pour que le blâme retombe désormais sur le peuple, non sur lui. En somme, c'est une lourde responsabilité que celle de l'orateur, selon Démosthène. Accusé, il ne cherche pas à la dissimuler, ni à l'amoindrir. Dans tout ce qui dépend de sa volonté, de sa droiture, ou de son intelligence, il ne lui est pas permis d'échouer. Seuls, les coups imprévus de la fortune ne peuvent pas lui être imputés.

C'est ici que se montre cet esprit de prudence et de juste appréciation, qui, sans être absolument nouveau chez Démosthène, s'était du moins accru alors, en raison de sa situation. Sans doute l'appréhension des coups soudains de la fortune ne doit pas empêcher l'homme politique d'entreprendre ce qu'il croit utile à son pays; c'est même par cette hardiesse généreuse que le bon citoyen se distingue principalement du sycophante. Il n'ignore pas que ses projets les plus patriotiques, les plus sensés, les mieux combinés, peuvent tourner au désavantage de son pays, et le perdre lui-même; il sait que des désastres inattendus peuvent exciter contre lui les passions de ses concitoyens; et néanmoins, par dévouement, « il se livre aux circonstances, à la fortune, » à ceux qui adoptent son avis, au premier venu, prêt » à répondre de tout [1]. » Mais, s'il se dévoue ainsi, c'est parce qu'il sent qu'en réalité, devant sa conscience et devant les juges impartiaux, il n'est pas responsable de ces événements, qui déconcertent toutes les prévisions. Lorsqu'il a fait tout ce qui dépend de lui pour

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 291.

s'assurer le succès, il n'a rien à se reprocher, quoi qu'il arrive : « L'issue d'une entreprise est réglée par la » fortune, mais c'est la proposition elle-même, qui fait » connaître le conseiller. Ne te fais donc pas un grief » contre moi de ce que Philippe a remporté la victoire. » Le résultat du combat dépendait des dieux, et non » de moi. Mais que je n'aie pas pris toutes les mesures » dont la prudence humaine pouvait s'aviser, que je » n'aie pas donné à ces mesures tout le soin que mon » devoir exigeait, et fait preuve d'une activité au-dessus » de mes forces, enfin que ma politique n'ait pas été » glorieuse, digne de la république, nécessaire, voilà ce » qu'il faut montrer, et alors tu viendras m'accuser [1]. » C'est d'après ce principe, si juste, que Démosthène, vaincu, peut se proclamer, dans un beau mouvement, le vainqueur de Philippe : — « Je n'étais ni le maître, » ni le chef des troupes, et l'on ne saurait songer à me » demander compte de ce qu'elles ont fait. Mais en » résistant aux offres qui me furent faites, j'ai vaincu » Philippe. Car, si l'acheteur l'emporte sur celui qui » se vend, en revanche celui qui refuse et qui reste » honnête l'emporte sur le corrupteur. Athènes n'a » donc pas été vaincue, en ce qui dépendait de moi » personnellement [2]. »

Loin de songer à blâmer ceux que le succès a trahis malgré leurs efforts et leur prudence, on voit ici avec quelle fierté il les glorifie tous en sa personne. Le même sentiment anime son éloquence, lorsqu'il reporte sa

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 292.
[2] *Id.*, p. 309.

pensée vers ceux qui sont tombés autrefois pour la patrie. Il les voit tous égaux en honneur et en vertu, parce qu'ils ont tous fait ce qui dépendait de leur courage; seule, la fortune a mis entre eux quelque différence. Il s'attache avec passion à cette pensée consolante, que l'homme n'est responsable que de ses intentions et de ses efforts; et déjà, par la portée de ces réflexions, par ce qu'elles ont de général dans leur application particulière, il semble devancer cette belle parole chrétienne, qui promet la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : « Non, Athéniens, il n'est » pas possible que vous vous soyez trompés, en attirant » sur vous le danger qui menaçait le salut et la liberté » de la Grèce. Non, j'en jure par ceux de nos ancêtres » qui ont couru au-devant du péril à Marathon, par » ceux qui combattirent en rangs serrés à Platée, par » ceux qui montaient nos vaisseaux à Salamine et au » promontoire d'Artemisium, par tant d'autres qui » reposent dans les monuments publics, tous morts en » braves et en hommes de cœur. A tous indistincte- » ment, Eschine, Athènes a décerné les mêmes hon- » neurs, la même sépulture, sans distinguer, dans la » foule, les heureux, qui avaient remporté la victoire. » Et c'était justice : car, ce que devaient faire de bons » citoyens, tous, sans exception, ils l'ont fait; quant » à leur sort, c'est la fortune qui en a décidé, et ils » l'ont subi[1].» Voilà ce que les revers avaient enseigné à Démosthène; son âme avait grandi en s'adoucissant dans le désastre de Chéronée. Non qu'il eût jamais

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 297.

dépassé les limites de cette modération et de cette réserve, où se complaisait l'esprit grec; mais, jusqu'alors, sa pensée avait dû, par nécessité, s'attacher surtout aux principaux motifs de confiance, qu'elle rencontrait ou qu'elle suscitait; sa morale, tout énergique et résolue, semblait faite pour le succès; elle ne laissait pas encore apercevoir quelles nobles consolations elle tenait en réserve pour le malheur. Cette consolation fut digne des conseils qui l'avaient précédée. Il la trouva dans la fierté d'une conscience qui met le devoir accompli au-dessus du succès, qui ne veut dépendre que d'elle-même, et qui se relève d'une défaite apparente par le témoignage qu'elle se rend hautement de sa bonne volonté. Fierté d'autant plus belle, qu'elle sait garder sa vraie mesure. Plus tard apparaîtront, dans le monde moral, la raideur et l'arrogance des stoïciens, qui nieront la souffrance, pour la vaincre plus aisément. Démosthène ne brave pas la fortune; il ne prétend pas ôter à la mort sa tristesse; il ne froisse pas les sentiments profonds de l'âme humaine. Une noble mélancolie et un attendrissement religieux accompagnent et tempèrent, comme il convient, la hardiesse légitime de ses paroles. Également éloigné des excès, s'il ne fait pas de l'homme un être sans valeur personnelle, attendant tout du hasard et cédant sans résistance à ses caprices, il n'en fait pas non plus une sorte de raison abstraite, insensible aux coups imprévus qui la frappent. Plus mesuré dans ses pensées, il exprime, ce me semble, l'entière vérité, lorsqu'il distingue dans le monde ceux que le destin favorise et

ceux qu'il accable, les heureux et les malheureux, mais en montrant, derrière cette différence, l'égalité rétablie en quelque façon par la vertu, qui assure à tous même satisfaction. Notons donc ici, une fois de plus, ce profond sentiment de la réalité, cette audace modérée dans la pensée et dans le sentiment, qui caractérisent si heureusement la morale hellénique et en particulier celle de Démosthène, et admirons comment cette réserve est ici associée à un admirable élan de cœur, qui rend ce passage si touchant. C'est avec une sorte d'affection que l'orateur parle de ces morts glorieux; on sent, en l'écoutant, que la communauté du malheur le rapproche d'eux, à ses propres yeux : comme eux, il a fait tout ce qu'il a pu pour le succès de la patrie, et, comme eux, il est tombé dans la lutte. C'est à lui-même qu'il songe, lorsqu'il prononce cet éloge, si grand dans sa modestie, ἀγαθοὺς ἄνδρας, hommes bons et courageux. Aussi semble-t-il, lorsqu'on lit ce passage avec la franchise simple qui convient aux grandes choses, que l'on y sent, plus que partout ailleurs, l'âme même de Démosthène; et l'on croit ensuite la mieux connaître, parce qu'on a surpris, dans cette nature sévère, une émotion plus douce, à peine contenue.

Ces réflexions nous mènent naturellement à l'étude d'un dernier caractère moral, bien sensible dans le discours sur la Couronne : je veux parler de l'importance que l'idée religieuse y a prise. Cette expression même a besoin tout d'abord d'être expliquée. Sans doute on ne peut s'attendre à trouver chez un orateur grec des

croyances ou des sentiments analogues à ceux d'un orateur chrétien, tel que Bossuet. Celui-ci professe une foi sans réserve ; il parle au nom d'une religion qu'il aime en proportion des sacrifices qu'elle exige de lui. Non-seulement il proclame la justice de son Dieu, mais il l'adore dans un esprit de soumission respectueuse. La religion grecque, si je ne me trompe, ne faisait point naître de ces passions profondes, sinon, peut-être, dans quelques natures mystiques, perdues au sein de la foule. Elle est plus craintive qu'affectueuse à l'égard des dieux ; elle est surtout préoccupée de se défendre de leur colère ou de leur jalousie, en les apaisant. Nous ne devons donc pas nous attendre à voir Démosthène vaincu chercher une consolation dans ses sentiments religieux. J'ai essayé de montrer comment son âme, tout imbue de véritable sagesse humaine, en trouvait une suffisante dans le témoignage qu'elle se rendait à elle-même. Rien n'eût été plus opposé d'ailleurs à la nature de son esprit, que de chercher à expliquer le désastre d'Athènes par une interprétation, plus ou moins vraisemblable, des desseins des dieux. Sa ferme raison devait répugner profondément à des suppositions tout arbitraires, dans lesquelles l'expérience pratique n'entrait pour rien. Il avait trop l'habitude de raisonner sur des faits précis, et de juger les actions humaines d'après les lois ordinaires de la conscience et de la politique, pour s'égarer dans des explications de pure théologie. Il lui suffisait de penser, comme ses concitoyens, et de déclarer hautement, que la fortune a une grande part dans les affaires humaines,

et qu'elle peut dérober aux plus actifs et aux plus prévoyants un succès qui semblait assuré. Cette vérité une fois reconnue, il n'essayait pas d'aller au-delà. Son domaine propre était l'expérience, la prudence pratique, la conduite de la vie. Quant à ce genre de spéculations, où le caprice de l'imagination a plus de part que le jugement, je m'imagine qu'elles devaient avoir peu d'attraits pour cet esprit, tout attaché à la réalité. Aussi ne chercherons-nous, dans le discours sur la Couronne, ni ce mysticisme chrétien, qui se console des revers en les considérant comme des épreuves, et qui offre à Dieu ses souffrances ou ses humiliations comme le plus agréable des sacrifices, ni cette habitude d'esprit, toute théologique, qui cherche à lire, dans les événements, les desseins supposés de la puissance divine. La forme du sentiment religieux, chez Démosthène, est tout autre. C'est d'une part l'appel à la bienveillance des dieux, et d'autre part une réserve, pleine de dignité, à la pensée des événements qu'ils ont décrétés. Si cette foi païenne semble froide, à certains égards, comparée à la ferveur de nos orateurs chrétiens, elle se relève d'un autre côté par la juste et admirable idée qu'elle se fait de la nature humaine, reconnaissant sa faiblesse sans l'exagérer, et rendant hommage à ses facultés au lieu de les humilier à dessein.

De tout temps, Démosthène avait reconnu, conformément à la croyance commune de ses contemporains, que la puissance de la fortune était grande. J'ai cité plus haut une phrase bien expressive de la seconde

Olynthienne à ce sujet [1]. Il était naturel que de grands désastres, tels que celui de Chéronée, eussent fait penser et sentir, plus vivement que jamais, au peuple athénien, qu'il était toujours sous la main des dieux. Cette disposition d'esprit dans laquelle l'orateur se trouvait lui-même, lorsqu'il eut à défendre toute sa vie, explique ce religieux appel à la protection divine, par lequel commence son discours. Il semble que Démosthène se défie de ses forces. Il sait, par expérience, combien les meilleures prévisions sont insuffisantes à garantir le succès; il a besoin d'agir sur des esprits légers et changeants : il s'adresse à ces dieux, qui, comme il l'a dit ailleurs [2], voient et jugent tout ce qui se passe dans les consciences. Il se plaît à reconnaître que d'eux dépendent les sentiments de ses auditeurs : « Je commencerai, Athéniens, par demander à » tous les dieux et à toutes les déesses, que le dévoue- » ment constant, dont j'ai fait preuve envers la répu- » blique et envers vous tous, soit récompensé par une » égale bienveillance de votre part, pendant ces débats. » Ensuite (et c'est surtout dans votre intérêt, dans l'in- » térêt de votre religion et de votre gloire que je fais » ce vœu), je leur demande de vous disposer à con- » sulter, sur la manière dont vous devez m'entendre, » non mon adversaire (ce serait une étrange rigueur), » mais les lois et votre serment [3]. » Et plus loin : « De- » vant donc, en ce jour, vous rendre compte de toute

[1] IIe Olynth., p. 24.
[2] Περὶ τῆς παραπρ., p. 415.
[3] Περὶ τοῦ στεφάν., début.

» ma vie privée et de tous mes actes politiques, je veux
» invoquer une seconde fois les dieux, comme je l'ai fait
» déjà en commençant; et, devant vous, je les conjure
» de faire en sorte, que les sentiments, dont j'ai tou-
» jours été animé envers la patrie et envers vous tous,
» se retrouvent aujourd'hui dans les dispositions que
» vous me témoignerez pendant ce procès[1]. » Au fond de cette belle et simple prière, touchante par sa modestie, apparaît l'idée de la faiblesse humaine. Pour connaître la vérité, pour être juste, chose si simple en apparence, l'homme, selon Démosthène, a besoin d'être inspiré et guidé secrètement par une sorte de suggestion divine. Comment n'en serait-il pas de même, à plus forte raison, lorsqu'il agit? Aussi ne doit-on pas s'étonner, après cet exorde, de voir revenir sans cesse, dans le discours, cette idée, que les efforts humains sont toujours subordonnés à la volonté des dieux, qui seuls en réalité décident des événements. Mais, tout en acceptant cette doctrine, Démosthène ne décourage pas l'activité humaine et ne dément en rien son passé. Nous avons vu ailleurs que s'il reconnaissait volontiers l'insuffisance des efforts humains, il en montrait néanmoins la valeur avec d'autant plus de force qu'il savait se garder de l'exagération. Bien que l'idée de l'intervention des dieux, dans les affaires humaines, ait emprunté aux événements, après Chéronée, une importance toute nouvelle, elle se concilie toujours, dans son esprit, avec cette salutaire estime de l'activité. L'homme, si religieux qu'il le fasse, ne doit pas, selon lui, chercher la

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 227.

règle de sa conduite en dehors de sa conscience, dans des considérations théologiques. C'est sa propre raison, ce sont ses instincts généreux qu'il doit suivre. Bien loin de le laisser s'inquiéter inutilement dans l'attente de l'issue mystérieuse que les dieux préparent aux événements présents, Démosthène veut qu'il espère, lorsqu'il a pour lui la raison et qu'il agit noblement ; il sera temps de se résigner après les revers, si l'on doit échouer : « L'homme de cœur doit toujours entreprendre » ce que l'honneur conseille, se couvrant de ses espé- » rances comme d'un bouclier, et supporter courageu- » sement le sort que la divinité lui assigne [1]. » C'est là, remarquons-le bien, le principal trait de sagesse de cette morale religieuse, que la résignation suit l'événement, au lieu de le précéder. L'homme ne devient pas, par elle, indifférent à ce qui le touche, à ses affaires, à ses affections, à toute la vie quotidienne. Loin de là ; c'est dans ses sentiments naturels qu'il cherche l'inspiration ordinaire de ses actes, et qu'il trouve la force nécessaire pour exécuter ses desseins. La religion de Démosthène ne le porte pas, comme celle de Nicias, à se défier de lui-même. Elle ne lui ôte que la présomption et la jactance ; mais elle lui laisse toute la conscience de ses forces et toutes ses espérances légitimes. L'homme qui l'accepte pleinement et qui en comprend le véritable esprit, sera énergique et modeste tout à la fois, entreprenant, mais non téméraire, désireux du succès et pourtant résigné avec dignité, s'il arrive que la fortune lui soit contraire. Démosthène, dans

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 258.

tout son discours, donne le plus remarquable exemple de ce sage tempérament, qui exclut l'excès, mais qui se garde bien de diminuer l'estime que la nature humaine doit avoir pour elle-même. S'il a fait quelque action utile, il en rapporte le principal honneur aux dieux. Rappelle-t-il comment, après la prise d'Elatée, il a réconcilié Athènes avec Thèbes, il dit : « Si à cette » vue, les Thébains n'eussent été détrompés, et ne se » fussent réunis à nous, la guerre fondait sur Athènes » comme un torrent. Ce qui l'arrêta brusquement, ce » fut l'alliance thébaine, grâce surtout à la bienveil- » lance de quelque dieu, mais aussi, dans la mesure de » ce que peut un seul homme, grâce à moi [1]. » Je reconnais la prudence propre à la religion grecque, dans cette façon de se mettre soi-même au second rang [2]; mais je crois entendre aussi, dans l'accent de l'orateur prononçant les derniers mots de cette phrase, l'affirmation énergique de ce qui était dû à son intelligence, à son courage, à son activité. L'homme, chez lui, se reconnaît de beaucoup inférieur aux dieux, mais il ne disparaît pas derrière cette puissance supérieure.

C'est dans ce même sentiment de fierté modeste, que Démosthène touche à la question brûlante du procès, à la défaite même qui a semblé être la conséquence de sa politique. J'ai montré précédemment tout ce qu'il exigeait de l'homme politique, avant de le disculper de ses re-

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 278.

[2] Voir la définition de cette prudence dans l'étude de M. Tournier sur *Némésis ou la jalousie des dieux*, 2e partie, ch. IV. (Paris, 1863.)

vers ; voici maintenant la contre-partie de ces pensées. Le résultat le mieux préparé peut échapper à qui le poursuit et croit le tenir ; c'est au sort et aux dieux qu'il appartient de décider du succès : « Si un coup de foudre a terrassé » non-seulement cette ville, mais tous les autres Hel- » lènes, que pouvais-je faire pour l'empêcher ? Lorsqu'un » armateur a tout fait pour la sûreté d'un vaisseau, » lorsqu'il l'a muni de tout ce qui semblait devoir le » garantir, si la tempête maltraite ensuite le bâtiment » et brise les agrès, accusera-t-on cet homme du nau- » frage ? Mais, dirait-il, je n'étais pas chargé de le con- » duire. Eh bien ! moi non plus je n'étais pas chargé de » commander. Je n'étais pas maître de la fortune, c'est » la fortune qui est maîtresse de tout[1]. » Assurément ces dernières paroles, détachées du reste, sembleraient réduire à rien le rôle de l'homme dans ses propres affaires ; mais rapprochées des réflexions qui précèdent et que nous avons citées tout-à-l'heure, de cet exposé, complet dans sa brièveté, des principaux devoirs de l'orateur, elles nous montrent seulement, comment l'esprit de Démosthène comprend à la fois tout ce qu'on doit demander à la volonté, et tout ce qu'il faut pardonner à son insuffisance. L'idée religieuse consiste ici dans cet aveu qu'il apporte à la tribune avec une franchise pleine de grandeur. C'est lorsqu'il a montré que rien n'a été négligé, en fait de prévisions ou d'efforts, qu'il fait intervenir une puissance surnaturelle. Cette intervention ne se produit pas comme une excuse de la négligence ou de l'imprévoyance, mais seule-

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 292.

ment comme une explication mystérieuse de l'insuccès : « Athènes ne devait point renoncer à ses traditions, » pour peu qu'elle eût soin de sa gloire, de ses ancêtres, » de l'avenir. Aujourd'hui, il est vrai, elle semble avoir » échoué : c'est ce qui arrive à tous les hommes, lorsque » les dieux l'ordonnent ainsi [1]. » Et plus loin, après le serment, rappelons-nous ces paroles déjà citées : « Ce » que devaient faire de bons citoyens, tous, sans excep- » tion, ils l'ont fait ; quant à leur sort, il a été ce que » la fortune a voulu qu'il fût. » Le caractère essentiel de la religion de Démosthène est ici manifeste. L'homme, tel qu'il nous le représente, ne se conduit guère par des motifs religieux ; il cherche son intérêt et son honneur, il fait ce qu'il croit bon et glorieux ; et, s'il demande aux dieux leur secours, il commence par se mettre lui-même en mesure de réussir. Mais quand il a tout préparé pour le succès, il n'est pas sûr de l'obtenir, il sait que l'événement ne dépend pas de lui. Ce sont les dieux qui décident en dernier ressort. Il croit à une destinée. Il en est une pour la république, il en est une aussi pour chaque particulier. Il a foi dans celle d'Athènes, et il défend la sienne des injures d'Eschine [2]. Cette croyance ferme lui laisse espérer un avenir meilleur. Il ne peut admettre que le sort ait définitivement fait succomber la liberté grecque sous les coups d'un Macédonien, et en songeant à cette puissance supérieure, dont le secours peut être obtenu de

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 295.
[2] *Ibid.*, p. 312 et suiv.

nouveau, il a plus de calme dans l'attente, plus de sérénité dans la résignation.

Il est bien remarquable, en effet, que dans tout ce long plaidoyer, où Démosthène ne fait que montrer sans cesse ses espérances trompées par le destin, pas un mot de plainte ne lui échappe contre ces dieux, qui ont si mal récompensé sa vertu. L'idée de cette volonté toute-puissante et contraire, dont les desseins sont inexplicables, n'a pour lui rien d'amer. On est d'autant plus surpris de ce silence, que l'orateur, je le répète, ne fait aucune allusion à une justice supérieure qui se proposerait le bien de l'humanité, tout en usant envers elle d'une apparente sévérité. Cette sorte de consolation religieuse faisant défaut, on ne voit rien, dans ses sentiments, qui puisse expliquer la soumission dont il fait preuve, sinon l'habitude commune à toute l'antiquité grecque de réprimer la plainte, lorsqu'elle est inutile, et peut-être aussi les espérances secrètes qu'il entretient encore. L'homme après tout ne peut se passer de la résignation. Elle est un besoin de sa nature avant d'être une vertu. La révolte et l'emportement ne peuvent durer que quelques moments, mais notre sensibilité ne suffit pas à des passions si violentes. D'ailleurs l'expérience enseigne chaque jour, qu'une longue douleur s'endort d'autant plus aisément qu'on s'abstient de l'aigrir par des plaintes incessantes. Se résigner est donc le parti le plus sage, lorsqu'on ne peut rien pour se délivrer du mal dont on souffre. La littérature grecque nous montre de fréquents exemples de ce sentiment. C'est un conseil souvent adressé aux malheureux,

dans la tragédie, que de supporter leurs souffrances, puisqu'ils sont hors d'état de les diminuer par leurs lamentations. Il n'y a pas, dans une telle soumission à la fatalité, de reconnaissance implicite d'une justice supérieure : on ne doit y voir qu'un profond sentiment de la misère humaine et des limites de notre nature. La plainte est considérée non-seulement comme inutile, mais encore comme mauvaise. Elle ne change rien à notre sort ; elle l'aggrave même, en nous empêchant de nous y accoutumer. La résignation produit l'effet tout contraire. Le Grec sans doute sentait cela d'instinct, par la justesse naturelle de son esprit, et cet instinct était confirmé en lui par l'éducation et par l'habitude. De bonne heure, il était fait à cette idée qu'il est inutile d'accuser les dieux, et que le mieux est de subir son sort, tout en travaillant à le changer, si l'occasion s'en présente. Aussi, dès que la réflexion a pu reprendre en lui le dessus sur le premier mouvement de colère ou de désespoir, il rentre dans un silence, qui n'est ni une révolte muette, ni une adhésion tacite. Il se borne à constater qu'il a tout fait pour obtenir le succès, et que les destins le lui ont ravi. C'est le sentiment qu'exprime Démosthène, c'était le seul que son auditoire fût préparé à bien comprendre. Quelle qu'en soit l'origine, il porte au plus haut degré ce caractère de modération et de beauté simple, qu'on retrouve dans toutes les manifestations de l'âme hellénique. Démosthène et le peuple athénien sont vaincus. Ils se consolent en pensant qu'ils ont fait leur devoir. Ils n'accusent pas les dieux ; peine inutile. Ils ne les glorifient pas non plus en s'humiliant

eux-mêmes ; ce serait trahir leur conscience, et le Grec ne sait pas outrager sa propre raison. Ils se résignent avec dignité, et ils attendent. Vienne l'occasion favorable ; leur courage sera prêt ; ils remercieront la fortune, qui est revenue à eux, et ils iront affronter la mort pour la liberté sous les murs de Cranon, comme ils l'ont affrontée déjà à Chéronée. Telle est leur religion, prudente et forte en même temps, ennemie des excès, éminemment propre à entretenir la nature humaine dans cet état de tranquillité intérieure, qui lui permet de conserver toute sa force pour les grandes épreuves. N'oublions pas que cette religion a aussi le mérite d'inspirer à l'homme un profond respect pour le malheur. Cette idée d'une destinée mystérieuse, qui peut toujours déjouer les espérances les mieux fondées, était bien propre en effet à réprimer chez les heureux la jactance et la présomption. Aussi Démosthène, avec une noble gravité, proteste-t-il contre les reproches qu'Eschine a faits à sa destinée. Il admet sans doute que le sort de chacun est réglé d'avance. Mais qui peut connaître ces secrets de l'avenir ? Tout au plus est-il possible de former des conjectures, que l'événement pourra bien tromper : « Bien des indices vous révèlent » le manque de jugement et la jalousie d'Eschine, mais » surtout les discours qu'il a tenus sur la fortune. Quant » à moi, je dirai, d'un mot, que l'homme qui reproche » à un autre homme sa destinée, me semble privé de » sens. Car celui qui se croit le plus favorisé de la » fortune, ignore s'il le sera jusqu'au soir. Comment » oserait-il parler de sa prospérité ? Comment insulter

» au malheur d'autrui ?[1] » Démosthène a raison de dire que son langage sera plus humain ; car, à son tour, parlant des destinées, voici les belles paroles, pleines à la fois de tristesse, de fierté, d'espérance secrète, qu'il prononce sur celles d'Athènes : « Pour moi, je pense » que la fortune particulière de notre ville est heureuse, » (c'est ce que Jupiter à Dodone, Apollon à Delphes » ont déclaré par leurs oracles), mais que la destinée » commune à tous les peuples est en ce moment pénible » et dure. Quel est le Grec, quel est le barbare, qui, de » nos jours, n'ait éprouvé des maux nombreux ? Mais » avoir choisi la politique de l'honneur et nous voir au- » jourd'hui moins cruellement atteints que ces Hellènes, » qui pensaient, en nous trahissant, assurer leur » bonheur, c'est là selon moi un effet de la bonne for- » tune d'Athènes. Quant à nos échecs, quant aux évé- » nements qui ont tourné contre nos espérances et nos » désirs, c'est la part de la destinée commune à laquelle » nous n'avons pu échapper[2]. » Noble prévoyance du patriotisme, qui poussait l'orateur à entretenir la confiance chez ses concitoyens, même après la défaite, en vue des occasions futures.

Enfin cette même disposition religieuse se manifeste encore dans les dernières paroles de Démosthène. Il finit son discours, comme il l'a commencé, par une prière. Conformément à la morale commune de ses contemporains, il appelle en même temps la protection des dieux sur sa tête, leur colère la plus terrible sur celle

[1] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 311.
[2] *Ibid.*

de ses ennemis [1]. Mais ne semble-t-il pas qu'il ait l'instinct d'une doctrine supérieure, quand il commence par demander aux dieux de toucher le cœur de ses ennemis? C'est seulement sur des natures endurcies qu'il veut appeler leur colère : « Ne vous laissez pas fléchir, » ô dieux immortels, par la prière de ces hommes, mais » plutôt donnez-leur un meilleur esprit et de meilleurs » sentiments. Ou bien, s'ils sont incurables, puissent-» ils, sans entraîner personne dans leur ruine, périr » avant le temps, sur la terre ou sur les flots, et puis-» sions-nous leur survivre pour voir s'éloigner le plus » tôt possible les menaces suspendues sur nos têtes, et » pour retrouver enfin la sécurité [2]. » Assurément Démosthène, en prononçant ces paroles, ne croyait guère à la transformation qu'il souhaitait à ses ennemis ; sa prière était plus faite pour émouvoir les juges par sa beauté, que pour obtenir des dieux une faveur impossible. Mais l'orateur avait du moins senti qu'il y avait quelque chose de mieux que de souhaiter la mort de ses adversaires ; il adoucissait volontairement la violence de ses sentiments ; et ce vœu, si humain, ainsi placé avant la dernière malédiction, attestait, ce me semble, combien son âme était capable de comprendre la vraie grandeur morale, alors même qu'elle était agitée par la passion.

C'est en gardant cette impression, qu'il faut résumer

[1] C'était la morale contemporaine. Isocr. *à Démon.*, éd. Baiter, collection Didot, p. 4 : Ὁμοίως αἰσχρὸν εἶναι νόμιζε τῶν ἐχθρῶν νικᾶσθαι ταῖς κακοποιίαις καὶ τῶν φίλων ἡττᾶσθαι ταῖς εὐεργεσίαις.

[2] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 332.

tout le développement d'idées et de sentiments que nous a montré cette dernière œuvre politique de Démosthène. Les premiers discours de sa jeunesse indiquaient une morale généreuse, déjà fondée sur de fortes réflexions, mais encore peu condensée. Ceux de la seconde période, les Philippiques, nous ont permis de suivre, dans leur progrès, ces idées essentielles de la morale publique, la nécessité du devoir, la responsabilité individuelle, le respect intelligent de la justice, la conscience des obligations particulières que l'on contracte, lorsqu'on accepte l'honneur de conseiller et de diriger ses concitoyens. Après cette seconde période, la morale politique de Démosthène est complète, en un certain sens : il n'a plus rien à nous apprendre sur l'activité, ni sur les vertus qui la rendent féconde. Mais ces maximes ont besoin d'une épreuve. Si elles sont vraies, elles doivent résister même aux revers, qui viennent en apparence les démentir. C'est ce dernier progrès que représente pour nous le discours sur la Couronne. Démosthène y reproduit toutes ses anciennes idées : politique de l'honneur, association étroite de l'intérêt et de la justice, fidélité à la tradition, responsabilité du conseiller du peuple ; mais il affirme que toute cette morale a une autre raison d'être que l'espérance du succès. Elle est fondée sur la nature humaine, qui ne peut pas sacrifier ses instincts généreux. Jusqu'ici nous n'avions fait qu'entrevoir sur quoi s'appuyaient les principes de Démosthène. Ce que nous devinions précédemment, nous le savons à présent. Ces vertus, qu'il recommande, doivent être cultivées, même au prix des intérêts ma-

tériels, parce qu'elles sont en elles-mêmes le bien suprême de la nature. Démosthène ne dit pas autre chose, lorsqu'il affirme, dans tout ce discours, qu'Athènes ne pouvait pas faire le sacrifice de sa gloire, ni de son amour de l'indépendance. Pourquoi ne le pouvait-elle pas ? Sans doute parce que ce sacrifice lui aurait fait plus de tort que la défaite, parce qu'il l'eût rendue malheureuse, non plus de ce malheur que l'on supporte avec fierté et qui admet une certaine joie de la conscience, mais d'un autre malheur bien plus terrible, de cette dégradation de l'âme, dépouillée à tout jamais de ce qu'elle a aimé, de ce qui faisait sa force, et condamnée à se regretter elle-même incessamment. Voilà, si je ne me trompe, le fond de la morale de Démosthène. Elle est solide, puisqu'elle a pour appui les instincts mêmes de notre nature ; elle est humaine et encourageante, puisqu'elle ne soumet pas l'homme à des caprices étrangers, mais qu'elle l'invite au contraire à se consoler lui-même par le témoignage intérieur de sa bonne volonté. Elle proclame avec fierté, que faire son devoir, c'est être vainqueur. Elle se résigne modestement à la destinée, mais elle se résigne sans s'humilier. Elle persiste à croire, malgré les événements, que la conduite la plus honorable était la meilleure à tenir ; en un mot, modérée et ferme tout à la fois, aussi propre à stimuler l'homme dans ses entreprises qu'à le consoler dans ses revers, elle s'accommode admirablement à sa nature, parce qu'elle-même en vient et qu'elle ne la froisse jamais inutilement. Vis-à-vis des dieux, elle est respectueuse ; elle accepte leurs arrêts, elle demande leur

faveur, mais elle n'est pas inquiète de deviner leur volonté ; elle sait, qu'en obéissant à la conscience, elle est toujours dans la bonne voie ; aussi n'a-t-elle point de scrupules étroits, ni de minutieuses préoccupations ; elle est simple, honnête, courageuse, modérée, et sûre d'elle-même, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne. Deux qualités la distinguent éminemment, et constituent, par leur réunion, le genre de perfection qui lui est propre : elle est pleine d'encouragements pour décider l'homme à l'action, pleine d'espérance et de sérénité lorsque le sort a trompé son attente.

L'idéal, qui n'a cessé de se développer dans les discours de Démosthène, est à présent achevé. On peut le résumer en quelques mots : la prudence, la droiture et la fermeté sont les qualités essentielles de l'homme ; il doit former de nobles projets, et les former avec sagesse, en calculant les chances du succès, mais en préférant à tout l'honneur et la justice ; il doit exécuter ses projets avec énergie et persévérance, sacrifiant son bien-être présent, son égoïsme, sa mollesse à l'entreprise qu'il a commencée ; enfin, s'il échoue, il doit subir son sort avec une fière résignation, entretenant en lui les mêmes sentiments qu'autrefois, satisfait de son passé, prêt à recommencer, avec l'aide des dieux, si l'occasion revient à lui. Plan de conduite, aussi simple que fécond, propre à obtenir de notre nature tout ce qu'elle peut donner.

---

# LIVRE TROISIÈME

## ÉTUDE CRITIQUE DES IDÉES MORALES DE DÉMOSTHÈNE

Nous venons d'assister au développement des idées morales de Démosthène dans la série de ses discours politiques. Nous avons essayé de les expliquer et d'en montrer le progrès, en les suivant pas à pas. Il nous reste à juger cette morale, non plus sur des préceptes isolés, mais dans son esprit, en cherchant à quoi elle tend, et quels effets principaux elle est capable de produire. Nous devons examiner les doutes et les reproches qu'elle peut soulever, et la justifier ou la critiquer, moins d'après l'impression qui nous reste de quelques discours éloquents, qu'en examinant de près les idées mêmes, sur lesquelles elle est fondée. Nous la considèrerons d'abord en elle-même, et dans ses rapports avec la politique. Mais notre étude serait incomplète, si nous n'envisagions ces idées qu'abstraitement, sans souci de l'expression qu'elles ont prise dans la bouche de Démosthène : il est impossible que la nature des idées ne détermine, chez un orateur, quelques-uns des caractères principaux de son éloquence ; nous aurons donc aussi à nous occuper de cette morale dans ses rapports avec l'art oratoire. Enfin, nous ne pourrons moins faire, après l'avoir ainsi étudiée sous ses aspects

principaux, que de chercher à tirer de ces réflexions diverses quelques brèves conclusions sur la moralité même de l'orateur.

## CHAPITRE Ier.

### DE LA MORALE DE DÉMOSTHÈNE CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME.

Je crois avoir montré, dans les chapitres précédents, qu'il y a vraiment, chez Démosthène, une morale, c'est-à-dire un ensemble d'idées, de sentiments, relatifs à la conduite de la vie, qui se complètent les uns les autres, et qui persistent dans toutes les manifestations de son éloquence. Cette morale, si nous l'avons bien comprise, n'est que le développement réglé des instincts naturels. Elle n'est pas, comme celle des stoïciens ou de nos grands prédicateurs du dix-septième siècle, en opposition avec les sentiments ordinaires du public qui en reçoit les enseignements. Elle n'a point pour but, ni pour ambition, de renverser les opinions reçues. Démosthène ne prétend aucunement démontrer à ses auditeurs qu'ils doivent renoncer à leurs jugements habituels, soit pour se soumettre à une autorité supérieure, soit pour obéir à une logique excessive et subtile. Loin de là; tout ce qui constitue l'honnêteté populaire, les bons instincts, les sentiments partout répandus et acceptés, forment le fond même de sa doctrine; ou plutôt il n'a pas de doctrine, à proprement parler; sa morale est celle de tout le monde, sauf ce que son génie et son caractère ajoutent de grandeur et de force aux vérités qu'il s'approprie. Quand il parle, il

a pour lui la conscience de chacun, parce qu'il ne fait qu'exprimer avec éloquence ce que tous ses auditeurs pensent, chacun en particulier. Ses reproches mêmes, dans leur sévérité, n'ont rien qui soit contraire aux instincts de la foule. Il exalte ce qu'elle admire toujours malgré elle, il loue les passions généreuses, les grandes qualités de l'intelligence et du caractère, c'est-à-dire tout ce qui frappe les imaginations, tout ce qui s'empare des esprits et leur impose le respect. En un mot, s'il agrandit, s'il élève l'idéal populaire, il ne le change pas. Sa morale n'est que la sagesse de tous, fortifiée par les réflexions et les prévisions d'un esprit puissant.

Il en résulte que souvent elle semble contredire à quelques égards celle des philosophes contemporains. Tandis que les plus illustres d'entre ceux-ci, soit par un excès de logique, soit par un instinct de mysticisme, touchent parfois de bien près à l'ascétisme, Démosthène est toujours fidèle à la nature, la consulte, et lui obéit. On peut saisir cette diversité d'instincts et de méthode dans un exemple frappant, où l'esprit de chacune de ces deux morales, philosophique et populaire, se découvre clairement. Socrate, dans le *Gorgias* de Platon, discute avec Calliclès, qui reproche à sa philosophie de désarmer ceux qu'elle persuade, et de les laisser sans défense exposés aux outrages : « Voyons, dit-il, ce que valent » tes reproches : tu dis que je ne suis pas en état de me » secourir moi-même, ni d'assister mes amis ou mes » proches, ni de me tirer des plus grands dangers, » mais que je suis à la merci du premier venu, comme » un homme déclaré infame, soit qu'on veuille me

» frapper sur la joue ( c'est bien là l'expression, assez » crue, dont tu t'es servi), ou me dépouiller de mes » biens, ou me bannir, ou enfin me tuer [1]. » Et il ajoute plus loin : « Laisse donc les gens te mépriser comme » un fou, t'insulter, si bon leur semble, et même, par » Jupiter, souffre patiemment qu'ils te frappent de cette » façon ignominieuse que tu as dite ; car ce mal n'est » rien, si tu es vraiment honnête homme et si tu pra- » tiques la vertu [2]. » Il est impossible de fouler aux pieds plus résolument l'honneur du monde et les instincts naturels. Or, ces instincts que Platon froisse si durement, on sait avec quelle éloquence Démosthène les fait parler dans un passage du discours contre Midias : « Ce n'est pas le coup donné à un homme libre, qui le » fait souffrir, si pénible qu'il soit déjà par lui-même ; » mais c'est l'intention outrageante qui s'y ajoute. Car » l'homme qui en frappe un autre, aggrave sa violence » par une foule de choses qu'on ne saurait exprimer, » par son attitude, par son regard, par le ton de sa » voix ; il frappe pour insulter, il frappe comme ennemi, » il frappe du poing, il frappe sur la joue. Voilà ce qui » provoque la colère, voilà ce qui met hors d'eux-mêmes » des hommes qui n'ont pas l'habitude d'être outragés. » Personne, ô Athéniens, ne pourrait, dans un récit, » faire sentir aux auditeurs ce qu'on éprouve alors, » avec cette force de la réalité, qui s'impose également » à la victime et aux témoins [3]. » Ce n'est pas là,

[1] *Gorgias*, p. 508 (H. Est.).
[2] *Ibid.*, p. 527.
[3] Κατὰ Μειδ., p. 537.

qu'on le remarque bien, une contradiction accidentelle. Dans ces deux passages, ce sont deux directions d'esprit contraires qui se révèlent. Tandis que le philosophe est préoccupé exclusivement d'une perfection tout intérieure, d'une sorte de pureté religieuse, qui le rend indifférent à l'opinion des hommes, l'orateur, représentant avec fidélité les sentiments de la foule, vivant de sa vie, associé à ses idées et à ses habitudes morales, considère l'homme dans le milieu où il est placé. L'un corrige la nature humaine, la refait à son gré, lui demande une sagesse chimérique. L'autre épouse ses passions, pourvu qu'elles soient honorables, les encourage comme les auxiliaires indispensables de l'activité, et réveille dans l'âme ces forces tumultueuses que le philosophe redoute et voudrait étouffer. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient l'un et l'autre des aspirations communes. Nous avons montré précédemment ces ressemblances dans ce qu'elles semblaient avoir de plus frappant. Mais, tendant à un même but, ils y vont par des chemins différents. Tous deux veulent en définitive élever la nature humaine; mais l'un a pleine confiance en elle, l'autre, par une fâcheuse tendance, diminue ses forces, pour être plus maître de les diriger.

Au fond de ce dissentiment, il est aisé de reconnaître quelle grande idée Démosthène se fait de l'homme. Lorsqu'il a besoin d'émouvoir ses auditeurs, il fait appel avec confiance aux instincts de grandeur, de bonté, de justice, qui sont en eux, et l'on devine aisément, à l'accent de son éloquence, de quelle émotion

simple et forte son âme est agitée, quand il parle de ces vertus qui glorifient la nature humaine. Cette sympathie à l'égard des belles actions et des grands sentiments, qu'aucun orateur ancien n'a eue au même degré que Démosthène, est le principe vivifiant de sa morale. Toutes les vertus qu'il admire et qu'il loue, nous les sentons obscurément en nous-mêmes. Il ne nous demande pas de réprimer l'essor naturel de nos instincts, mais au contraire de ne pas l'étouffer par une coupable indifférence.

L'amour de la gloire (φιλοτιμία), ce sentiment généreux et fécond qui porte l'homme à se mettre le plus haut possible dans l'estime de ses semblables et à ne rien laisser perdre des forces dont il dispose, est la vertu que Démosthène loue et recommande le plus volontiers. C'est de cet instinct qu'il se sert pour élever ses auditeurs jusqu'aux autres grandes qualités, qu'il a besoin de leur proposer. Lorsqu'il les a pris par le sentiment de l'honneur, il leur fait aimer ensuite tout ce que la philosophie antique a justement admiré. La gloire, remarquons-le bien, n'est pas pour lui l'applaudissement capricieux de la multitude; c'est l'estime sincère, durable, profonde, que la vertu recueille toujours, lorsque les préjugés sont éteints. Au fond, quelle est ici la différence entre la morale de Démosthène et celle de Platon? L'un et l'autre veulent et admirent le développement des mêmes facultés. Sagesse, tempérance courage, justice, ce sont là pour l'un et pour l'autre les vertus essentielles de l'humanité. Mais l'un, enseignant la vérité à des esprits exercés et subtils, donne à sa

pensée quelque chose de plus abstrait, et se plaît à concevoir une forme, tout-à-fait pure, de la perfection, qu'il nomme le bien. L'autre, moins libre de transformer ou d'analyser la réalité, plus attaché aux idées reçues et aux conceptions déjà familières à l'esprit de la foule, parle surtout à ses auditeurs de l'honneur, qui est plus propre à faire sur eux l'impression voulue. De part et d'autre en somme la tendance est la même, attirer peu à peu les esprits vers un noble idéal et fortifier les instincts généreux de la nature en délivrant l'homme de l'obsession des sentiments bas et égoïstes. Chez Démosthène, il est vrai, l'idéal proposé pourrait quelquefois sembler moins pur, si l'on isolait tel ou tel passage de ses discours, où l'orateur, obéissant à des nécessités particulières, ne développe qu'une pensée. C'est ainsi que nous l'avons entendu, à plusieurs reprises, louer indirectement l'ambition de Philippe. Mais demandons-nous en quoi consiste la grandeur d'âme qu'il admire dans l'ennemi d'Athènes. Est-ce dans le désir brutal d'acquérir plus qu'on ne possède (πλεονεξία), instinct violent et grossier qui ne saurait justifier l'usurpation, pas plus que la haine ne justifie le meurtre? Évidemment non; Démosthène s'est expliqué trop souvent au sujet de la véritable gloire. Défendre la justice, la liberté, combattre pour le droit, tenir le premier rang par l'intelligence, par la sagesse, par l'humanité, telles en sont les principales conditions. Ce qu'il admire dans le roi de Macédoine, c'est la haute idée que ce barbare a eue de lui-même, c'est la conscience ferme de son génie, c'est la hardiesse justifiée par le succès. Quoi

que l'on pense des moyens employés, il y a une incontestable grandeur dans la conception même d'une si vaste entreprise. Philippe, tout violent qu'il ait été, a eu du moins un idéal en vue, dans toute la suite de ses conquêtes, Il n'a pu se résigner à étouffer la force active qu'il sentait en lui ; il a développé dans son âme, au détriment des basses passions, des facultés supérieures. Idéal dégradé sans doute et bien incomplet, mais encore assez beau pour expliquer cette sorte d'admiration involontaire, et d'ailleurs pleine de réserves, que Démosthène ne peut lui refuser. Le désir de la gloire est, pour le grand orateur, moins une vertu particulière, que le principe de toutes les vertus. C'est proprement l'instinct de la grandeur morale qu'il désigne ainsi. Le caractère particulier de celui qui aime la gloire est de viser à un état supérieur, et pour cela d'exercer toutes ses facultés ; mais on conçoit que tous n'atteignent pas au même degré de puissance ou de vertu. Chez quelques-uns, comme chez Philippe par exemple, le désir de la gloire ne va qu'à provoquer de grandes entreprises, honorables peut-être pour un barbare, criminelles aux yeux des Hellènes. Mais à mesure qu'il s'épure, il suscite ou il encourage les plus nobles qualités. Chez l'Athénien, c'est une ambition constante qui le pousse à réaliser dans sa conduite tout ce que la morale hellénique conçoit de plus pur et de plus beau. L'Athénien veut être le premier en Grèce, mais non pas exclusivement par la supériorité des armes ou de la politique. Sa suprématie, selon Démosthène, est fondée sur son caractère national, dans lequel, comme nous

l'avons vu, l'orateur fait entrer toutes les vertus essentielles. Ainsi conçu, l'amour de la gloire n'est plus qu'une émulation généreuse qui excite un peuple à rivaliser avec ses ancêtres et à se montrer supérieur à ses voisins, par la noblesse de sa conduite aussi bien que par le courage et l'intelligence.

L'amour-propre, qui a été tant de fois et si gravement condamné par la morale moderne, est donc la principale ressource de cette morale, plus amie de la nature, et toute dirigée par une raison pratique. L'esprit grec n'avait jamais réprouvé cet instinct, par lequel l'homme se plaît à se rendre témoignage à lui-même de ses qualités ou à obtenir l'éloge de ses semblables ; il s'était contenté de le tempérer par la réflexion et la prudence ; mais Démosthène lui donna une importance nouvelle, il en fit presque l'unique motif des grandes actions. C'était la marque de son caractère, imprimée sur ses idées. Pour un sage, comme Socrate, le motif le plus efficace de faire le bien était l'attrait de cette jouissance paisible et continue que procure la bonne conscience. Pour un poëte, comme Platon, c'était l'harmonieuse beauté d'une âme, où, le tumulte des passions étant apaisé, tout est réglé et ordonné. Pour une nature honnête et délicate, comme celle d'Isocrate, c'était le plaisir d'être estimé de tous et de s'estimer soi-même. Mais les motifs qui agissaient sur l'âme du sage, sur celle du grand artiste et du rhéteur élégant, étaient-ils suffisants pour une nature passionnée et amie de la lutte, comme celle d'un Démosthène? On a dit, avec justesse, qu'elle était tout occupée par la

passion politique. S'étant donnée à ces luttes de la tribune, elle en avait fait l'aliment de son ambition. Démosthène avait besoin des grands triomphes oratoires. Il aimait sans doute à sentir sa force dans les épreuves périlleuses. Chez lui, l'âme, perpétuellement surexcitée, recherchait ces fortes émotions qui accompagnent les victoires difficiles, et comme l'encouragement ordinaire de toutes ses entreprises était l'orgueilleux et légitime plaisir de jouer dignement un grand rôle, il était impossible qu'il ne fît pas de ce sentiment le plus énergique mobile de toute activité. D'ailleurs, cette fierté, ce goût naturel de la grandeur était un des traits distinctifs du caractère athénien [1]. Une telle disposition devait s'accroître considérablement, lorsque tout le peuple, rassemblé autour de la tribune, se sentait uni dans une tradition commune, dont il était l'héritier et le représentant. Orateur et auditeurs n'avaient alors qu'une seule âme, dans laquelle le sentiment de l'honneur était tout-puissant. C'était la force de Démosthène, que de s'identifier si intimement avec la nature de son public; s'il était le plus éloquent, c'est qu'il savait, mieux que personne, s'emparer de cette passion commune, la faire passer tout entière en lui, et l'exprimer ensuite de telle manière, que sans rien perdre de sa véhémence, elle apparaissait pleine de raison, et comme tempérée par un admirable discernement des nécessités politiques. Nous ne devons donc pas nous demander pourquoi Démosthène donne à

[1] Dicéarque : Οἱ δὲ εἰλικρινεῖς Ἀθηναῖοι μεγαλόψυχοι.

l'amour-propre une si grande importance dans sa morale. C'est sa propre nature et celle du peuple athénien, ou plutôt c'est l'essence de la nature humaine qui l'exigeait ainsi ; non pas que d'autres considérations morales ne soient capables d'agir puissamment sur des hommes assemblés, mais parce que celle-là seule enveloppe, pour ainsi dire, tous leurs sentiments et ne laisse en eux rien d'inactif. Toute l'âme d'un peuple est ébranlée, lorsqu'on fait appel à ses sentiments généreux au nom de cet idéal national, dans lequel il lui est permis de s'aimer lui-même, sans égoïsme.

Mais que faut-il penser de la valeur morale d'un tel motif? N'est-ce pas faire une œuvre dangereuse que de surexciter, chez un peuple, un sentiment qui, chez chacun de nous en particulier, a besoin d'être contenu assez étroitement pour ne pas dégénérer en présomption? Et quand des hommes ont pris l'habitude de se déterminer dans leur conduite, par des motifs d'amour-propre, n'est-il pas à craindre qu'il ne se développe en eux une excessive et capricieuse vanité? Sans doute, j'ai suffisamment montré, dans tout le cours de cette étude, comment Démosthène, bien différent des flatteurs du peuple, ne s'adressait à son amour-propre que pour l'entraîner aux résolutions les plus honorables et pour réveiller en lui les anciennes vertus ; mais cela ne suffit point ; c'est la nature même du motif ou du moins l'emploi si fréquent qui en est fait par l'orateur, que l'on peut critiquer. C'est là au fond la question principale à résoudre, pour juger de la morale de Démosthène. En vain on allèguera qu'il a fait prévaloir les

plus nobles maximes ; si la manière dont il les recommande est mauvaise en elle-même, sa morale ne saurait être absolument louée ni même justifiée.

Quelques observations sur ce point nous suffiront. On peut, ce me semble, adresser à ce sentiment d'amour-propre deux critiques principales : d'abord de se substituer peu à peu dans l'homme, quand il est trop vivement encouragé, à des instincts meilleurs et plus sûrs, tels que la sympathie pour ses semblables, l'amour spontané du bien et du beau, et par suite de l'appauvrir moralement par le sacrifice de ce qu'il y a en lui de plus désintéressé ; en second lieu, de finir quelquefois par prévaloir sur sa raison même, et de le pousser à de folles entreprises, en le remplissant d'illusions au sujet de ses propres forces. De ces deux critiques, ni l'une ni l'autre, selon moi, n'est applicable à la morale de Démosthène. Sans doute on peut appauvrir la nature de l'homme, quand on fait prédominer en lui un seul sentiment, et surtout un sentiment exclusif, comme l'amour-propre. Rien de plus dangereux que de présenter l'éloge comme la fin unique de nos actions, et de détourner ainsi au dehors l'attention de la conscience, qui bientôt ne sait plus se juger elle-même. Mais est-ce là ce que fait Démosthène dans un seul de ses discours ? Quand il stimule les Athéniens au nom de leur gloire passée, quand il cherche à réveiller, à exciter en eux l'orgueil national, quand il les fait rougir de leur mollesse et de leur crédulité, est-ce seulement pour obtenir les éloges de la Grèce, qu'ils doivent, selon lui, agir vigoureusement et se dévouer au bien public ?

Est-ce principalement ce bruit du dehors, cette admiration flatteuse qu'il les convie à rechercher? Loin de là; c'est à la conscience de ses auditeurs qu'il s'adresse surtout, c'est à eux-mêmes qu'il demande un jugement sévère sur leur propre conduite. L'opinion de la Grèce, qui ne reconnaît plus dans Athènes la ville de Miltiade, de Thémistocle et de Périclès, n'est qu'un indice sensible de leur affaiblissement; mais, au fond, c'est dans leurs propres réflexions que les Athéniens, éclairés par la voix patriotique de l'orateur, devaient trouver leur condamnation. Dans la morale de Démosthène, la réputation, bien que proposée sans cesse à l'esprit du peuple comme un objet propre à exciter son activité, n'est pas la fin unique à laquelle doit tendre l'homme de cœur. Elle n'est pour lui que la confirmation méritée du témoignage qu'il se rend à lui-même. Elle ne prétend pas se substituer à la conscience, mais elle est la voix qui répand partout et multiplie l'éloge ou le blâme, après que celle-ci a prononcé. Une telle morale n'isole pas l'homme de ses semblables, elle ne l'enferme pas, comme le fera la doctrine stoïcienne, dans un orgueilleux contentement de soi-même; elle le rend sensible à l'approbation publique, mais de telle sorte que cette approbation, au lieu de remplacer en lui le jugement personnel, vient en accroître l'autorité, et double, pour ainsi dire, la force de ses bons instincts. En un mot, elle est l'expression fidèle de notre nature, qui aime le bien, sans sortir d'elle-même, comme la condition de son suprême bonheur, mais qui se plaît aussi à être en tout approuvée et encouragée. Ici encore nous

pouvons remarquer comment, dans l'ensemble des idées morales de Démosthène, la connaissance indulgente de la nature humaine se concilie avec l'instinct élevé de l'idéal. Bien loin d'amoindrir, en quoi que ce soit, les ressources morales de l'âme, en développant chez elle un sentiment exclusif, Démosthène met au contraire en œuvre tout ce qu'elle renferme de plus actif pour le bien, en la sollicitant, pour ainsi dire, par le dedans et par le dehors, par la conscience et par l'opinion.

Ce premier doute écarté, il en reste un second. Donner à un peuple un si haut sentiment de lui-même, n'est-ce pas le pousser dans une voie fatale, en lui faisant entreprendre plus qu'il ne peut remplir? Si les Athéniens eussent été vainqueurs à Chéronée, ce peuple, ainsi loué sans cesse par des voix éloquentes, ne se serait-il pas lancé de nouveau dans les entreprises téméraires qui l'avaient perdu une première fois? A coup sûr, il est peu probable qu'un tel réveil d'énergie eût pu se produire dans des esprits occupés alors d'idées bien différentes; mais en tout cas, Démosthène n'aurait rien eu à se reprocher. En louant les vertus d'Athènes, il ne lui avait jamais dissimulé que l'effort et la prudence étaient les premières conditions du succès. Jamais ses paroles n'avaient pu entretenir, dans l'imagination publique, de dangereuses illusions. Ce qu'il avait dit et répété, c'est que les qualités naturelles de l'Athénien étaient de précieuses ressources, qui devaient, bien employées, lui assurer la supériorité sur ses rivaux. Mais toute la force de ses raisonnements, toute l'éloquence de ses prières, toute la vivacité de ses

appels, n'avaient eu d'autre objet que de faire sentir à ses auditeurs comment, sans la ferme volonté d'agir, sans la persévérance, sans le dévouement, sans la réflexion, les meilleures qualités seraient stériles. De pareilles leçons morales, bien loin d'encourager la légèreté de l'esprit et la folie des espérances vaines, n'étaient propres au contraire qu'à donner à un peuple un juste sentiment des difficultés, joint, il est vrai, à une appréciation saine de sa force et à une généreuse ambition.

Nous n'avons donc aucun reproche à faire, au nom de la plus rigoureuse morale, aux exhortations, à la fois si passionnées et si raisonnables, de Démosthène. Excellentes dans ce qu'elles recommandent, elles le sont aussi dans l'esprit même qui les anime, et dans les moyens qu'elles mettent en usage pour réussir. Ajoutons d'ailleurs qu'elles n'ont pas une moindre valeur, si l'on veut en considérer les conséquences indirectes. Pour répondre à ce que demande l'orateur, pour acquérir les vertus qu'il exige, bien des sacrifices sont nécessaires. En pressant les Athéniens d'agir au nom de l'honneur, il les invite par là même au renoncement, et veut les obliger tout d'abord à se vaincre eux-mêmes. Il faut qu'ils se détachent de leurs habitudes, qu'ils rompent avec l'insouciance facile et la recherche délicate du bien-être, en un mot qu'ils apprennent à endurer de bon cœur ces privations, sans lesquelles il n'y a pas d'effort sérieux et persistant. L'oubli ou plutôt le détachement volontaire de toutes ces choses, qui nous retiennent et nous captivent par une sorte de familiarité, est donc impliqué

dans sa morale. Il ne veut pas que les commodités de la vie deviennent indispensables, au point d'enchaîner la volonté. Cet assujettissement de l'activité, qui se laisse endormir et comme charmer par le goût des plaisirs ou simplement par l'amour du repos, est ce qu'il condamne sans relâche dans tous ses discours [1]. La tempérance, dans le sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire l'empire de la raison sur la sensibilité (ἐγκράτεια) est une partie essentielle de son idéal. Non pas assurément qu'il y ait en lui aucune tendance vers l'austérité : s'il recommande l'esprit d'abnégation et de sacrifice, c'est au nom de l'activité libre, qu'il faut défendre à tout prix de tout ce qui pourrait l'affaiblir ou la décourager. Il est nécessaire, selon lui, que l'homme vraiment épris de l'honneur soit toujours assez indépendant de ses propres habitudes, pour être en état de faire son devoir sans hésitation et sans regret, quelque pénible qu'il puisse paraître. Il sent et il fait entendre clairement que la vertu du citoyen ne saurait être entière, s'il ne veille perpétuellement sur son propre caractère, pour l'entretenir dans sa vigueur naturelle, et faire en sorte qu'il soit toujours prêt au sacrifice. C'est une ressemblance, intéressante à noter, entre la morale de Démosthène et celle du christianisme. Assurément la différence est profonde entre l'une et l'autre, si l'on ne veut songer qu'au but qu'elles se proposent d'atteindre. La morale chrétienne, en essayant de détacher l'homme de tout ce qu'il aime dans la vie, est inspirée par le désir de le

[1] Ie Olynth., 12: Ἐῤῥαθυμηκότες καὶ ἅπαντα πρὸς ἡδονὴν ζητοῦντες.

rendre plus agréable à Dieu. Elle considère le sacrifice beaucoup plus en lui-même que dans ses conséquences, et lui attribue une valeur propre en raison de la souffrance volontaire qu'il suppose. En un mot, c'est surtout une offrande morale qu'elle demande à la conscience, offrande d'autant plus précieuse qu'elle coûte plus à la nature. Rien de plus opposé à ces idées que celles de Démosthène. S'il presse ses auditeurs de renoncer au plaisir, à la satisfaction immédiate, ce n'est pas qu'à ses yeux le sacrifice soit bon en lui-même. Étranger à tout raffinement, il ne saurait admettre ni même concevoir que la souffrance soit jamais un bien. Mais le sacrifice qu'il demande est nécessaire pour affranchir la volonté ; cet attachement aux habitudes quotidiennes, cette douce langueur à laquelle on s'abandonne sans y songer, sont, à ses yeux, autant de chaînes qu'il faut rompre. Le renoncement, pour lui, n'est qu'un moyen, mais un moyen indispensable, qu'il faut accepter résolument. C'est à ce prix qu'est l'émancipation complète des caractères. Tout importante que soit cette différence entre les deux doctrines, au point de vue théorique, elle disparaît, si l'on ne considère que le résultat immédiat des exhortations. De part et d'autre, les conseils sont les mêmes : oublier ce qu'on aime le plus, porter ses regards au-delà du présent, travailler pour l'avenir. Conformité frappante, qui explique le rôle de Démosthène, et en fait sentir la grandeur. Peut-être a-t-il dû à ce caractère, en quelque sorte chrétien, de sa morale, d'être encore goûté et apprécié dans les premiers siècles du christianisme. S. Jérôme

l'admirait et l'aimait. On peut supposer, avec Becker, que si les grandes œuvres de Démosthène ont échappé à la destruction, dans des temps où les lettres païennes eurent à subir des pertes cruelles, l'esprit qui les animait n'a pas faiblement contribué à leur assurer cet heureux privilége [1].

En dehors de ces idées, Démosthène, sur les points essentiels de la morale, n'a pas eu et ne pouvait pas avoir d'autres sentiments que ses contemporains. Mais ce qui est particulièrement à son honneur, c'est d'avoir su les répéter et les populariser, de manière à entraîner les esprits et les caractères les plus différents, et de n'avoir rien sacrifié de leur véritable et sévère beauté, tout en les rendant propres à agir fortement sur la multitude. Les idées dont nous parlons, sont le bien commun de l'humanité; c'est par un emploi original et réfléchi de cette richesse morale, qu'il est donné à quelques-uns de s'approprier ce qui appartient à tous. Le rôle de Démosthène fut, non pas de découvrir de grandes vérités, mais de leur faire une place dans le domaine des faits, dans les réalités de la vie pratique, et de montrer mieux que personne, comment l'idéal, loin d'être une œuvre de fantaisie et de spéculation abstraite, est au contraire la loi toujours présente de nos actions. Par là surtout, la morale de Démosthène était propre à instruire. Il ne raisonnait pas, comme

[1] A. G. Becker, *Litteratur des Demosthenes*, 1re partie, p. 52 (Leipsig, 1839). Les Stoïciens également admiraient la morale de Démosthène : voir le témoignage de Panætios, rapporté par Plutarque, *Vie de Dém.*, XIII.

un philosophe dans son école, sur une vie imaginaire. C'était à propos des événements quotidiens, à propos de chaque résolution indispensable et pressante, qu'il habituait ses auditeurs à retrouver, dans la confusion des intérêts, la véritable loi morale, et à s'élever au-dessus des suggestions mesquines pour écouter la voix de l'honneur. Ses discours étaient ainsi une sorte d'enseignement perpétuel, d'autant plus efficace qu'il n'exigeait des auditeurs aucune préparation, et les prenait au milieu de leurs préoccupations quotidiennes, avec tous leurs instincts et leurs préjugés.

C'est à Démosthène d'ailleurs que revient le mérite d'avoir fait sentir le plus fortement, dans l'antiquité, ce que peut la volonté humaine. J'ai montré précédemment ce que les Philippiques contenaient à cet égard de leçons excellentes et toujours vraies. Ce fait quotidien, si simple et pourtant si grave dans ses conséquences, de prendre un parti et d'y persévérer, a été, ce me semble, mieux étudié et plus complètement éclairci par cet admirable observateur de notre nature, que par les philosophes mêmes et les moralistes de l'antiquité. Il a fait voir, avec une force toute particulière, comment une volonté ferme pouvait déjouer tous les sophismes, toutes les tentations des mauvais instincts. Il a mis en lumière ce privilége de l'homme, la liberté, c'est-à-dire la supériorité que peut prendre, dans une âme bien dirigée, l'amour du bien et la réflexion sur la témérité naturelle des désirs. La vie publique a été en cela l'institutrice de Démosthène ; mais n'oublions pas, si nous voulons lui rendre pleine justice, que pour

en tirer un tel enseignement, il fallait son caractère et son génie. Chez aucun des autres orateurs qui le précédèrent ou qui furent ses contemporains, cette grande idée de l'effort intelligent et soutenu, qui est le fond de toute sa morale, n'apparaît comme une préoccupation constante. Pour en découvrir l'importance, il fallait une profondeur d'observation qui manquait à tous; pour s'en servir utilement, il était nécessaire de posséder une faculté d'analyse assez vigoureuse et un esprit assez pénétrant, pour renouveler un même principe par des observations toujours variées. Une âme généreuse et passionnée suffit à qui se contente de développer avec force de grands sentiments; mais il est plus difficile d'aller sûrement au fond des choses et de montrer à chacun son devoir, ses ressources, et les difficultés intimes d'où il doit sortir. Voilà ce que Démosthène seul a su faire.

Peut-être quelques-uns des anciens attiques, Périclès surtout, furent-ils capables de le précéder dans cette voie. Thucydide y fit certainement quelques pas. Mais l'esprit athénien avait encore besoin d'une éducation dialectique qui l'assouplit. Chez eux, la pensée restait trop enveloppée, et cette vive clarté de l'éloquence était encore inconnue. Après eux et jusqu'à Démosthène, il n'y eut pas, à Athènes, d'homme d'État ni d'orateur, chez qui le caractère fut assez noble, la pensée assez forte, pour soutenir des principes moraux uniformes. Andocide, avec ses remarquables qualités d'orateur, n'était pas vraiment un conseiller. C'était un homme, médiocrement habile, surtout

préoccupé du succès. Sa nature n'était pas assez haute pour concevoir une politique, elle devait se réduire à imaginer des expédients [1]. Isocrate, tout moraliste qu'il était par sa nature d'esprit et par ses goûts, se tenait trop en dehors de la vie politique pour exercer aucune influence profonde et continue sur le caractère de ses concitoyens. D'ailleurs, il lui manquait cette puissance d'esprit, qui seule peut concilier, dans la pratique quotidienne des affaires, les principes généraux avec les nécessités de chaque jour. Qui songerait à chercher cet idéal d'activité soutenue, propre à Démosthène, chez ce sage à l'humeur paisible, qui jouissait doucement de ses succès d'école au milieu des agitations de la Grèce, et chez qui les plus sérieuses préoccupations politiques égalaient à peine le souci de bien dire?

Laissons donc de côté les prédécesseurs de Démosthène; mais parmi ceux qui, de son temps, honorèrent, par leur éloquence, la tribune d'Athènes, en est-il un seul auquel on puisse attribuer, comme à lui, le développement régulier et constant d'une grande pensée morale? Eschine, avec sa parole brillante, ne touche guère à la morale que comme à un fonds commode, qui fournit à son talent d'orateur l'occasion de se déployer en de magnifiques lieux communs [2]. Nous ne

[1] Sa propre justification, dans l'affaire des mystères, donne l'idée d'un caractère assez faible, capable de certaines actions, peut-être excusables, mais équivoques, et qui n'avait qu'un médiocre sentiment de dignité personnelle.

[2] Cicer. *de Orat.*, III, 7 : *Suavitatem Isocrates, subtilitatem Lysias, acumen Hyperides, sonitum Æschines, vim Demosthenes habuit.*

pouvons juger Démade qu'indirectement ; mais quels principes le peuple d'Athènes aurait-il appris de celui qui vendait si impudemment son éloquence au plus offrant ? Un tel homme ne pouvait être qu'un sophiste habile, exercé à jouer avec les idées et les faits, et à profiter des instincts mauvais pour combattre les sentiments généreux. Hypéride lui-même, autant qu'il nous est possible de le connaître et d'apprécier ses mérites, ne semble pas, pour les idées morales, pouvoir être comparé à Démosthène ; non pas qu'il n'ait su parfois, lui aussi, adresser au peuple de nobles conseils ; à défaut de témoignages anciens [1], ce qui a été conservé ou retrouvé de ses discours nous montre quelle valeur morale pouvait avoir son éloquence. Quelques pensées du discours pour Euxénippe, sur le vrai courage opposé aux vaines fanfaronnades [2], indiquent une fermeté de sens, qui rappelle l'invincible raison de Démosthène. De même encore, vers la fin de ce discours [3], un éloge de la grandeur d'âme du peuple athénien fait songer, par sa fière simplicité, à ceux qui reviennent si

[1] En général, les anciens se sont peu occupés de la valeur morale de ces grands orateurs, C'est une négligence singulièrement regrettable pour nous. Ils ne nous instruisent guère que des qualités ou des défauts de leur style. Cependant l'éloge que Longin fait d'Hypéride (π. ὕψους, 34) semble indiquer que la grandeur des pensées morales ne lui manquait pas; de même aussi le témoignage d'Hermogène, bien qu'il se rapporte plutôt à l'imagination de l'auteur qu'à son caractère et à ses sentiments : ..... μέγεθος δὲ αὐτῷ ἐστιν ὑπέρογκον. Rhet. gr. de Walz, t. III, p. 282.

[2] Ὑπ. Εὐξενίπ., § 20, coll. Didot.

[3] *Ibid.*, § 35.

souvent dans les discours du grand orateur. L'oraison funèbre de Léosthène surtout, ce chef-d'œuvre si heureusement rendu à notre admiration, est tout entière d'une haute et noble inspiration [1]. On y sent le citoyen et l'homme de cœur. La justesse de la pensée y soutient la grandeur de l'imagination. Si l'orateur se montre presque poëte lorsqu'il dépeint Léosthène accueilli aux Champs-Élysées par les grands défenseurs de la liberté athénienne, il a aussi des paroles pleines de force pour louer le sentiment de l'honneur, qui fait préférer la mort à la honte. Si brillant que soit son discours par les sentiments et les images, il est riche également en conseils. Les louanges mêmes y sont des exhortations. Il est donc vraisemblable que, si nous possédions les œuvres d'Hypéride dans l'état où celles de Démosthène nous sont parvenues, nous trouverions, chez celui que Cicéron mettait au second rang des orateurs attiques, une morale, intéressante autant qu'utile, sous cette forme tantôt élégante, tantôt moqueuse, dont parlent les critiques anciens. Mais on peut affirmer, ce me semble, que cette pensée constante de l'action, qui est le fond de tous les discours de Démosthène, ne pouvait, non plus qu'aucune autre semblable, animer au même degré ceux d'Hypéride. Une telle morale avait besoin, pour ne rien perdre de sa force intime, d'être interprétée par une nature plus âpre que celle de l'élégant et voluptueux défenseur de Phryné. Son éloquence

[1] Voir, sur ce discours, d'intéressantes observations dans la thèse de M. Caffiaux, *sur l'Oraison funèbre dans la Grèce païenne,* déjà citée précédemment.

facile [1] eût été trop vivement contrariée, s'il lui eût fallu s'attacher si obstinément à une seule pensée, pour en tirer tout un ensemble d'observations et de préceptes; elle aimait mieux s'abandonner à des développements plus aisés, dans lesquels elle excellait à charmer ses auditeurs [2].

Pouvons-nous en dire autant du grave et austère Lycurgue, auquel son intégrité reconnue prêtait une si grande autorité? Nous n'avons de Lycurgue qu'un seul discours entier, l'accusation contre Léocrate. Mais, si je ne me trompe, la beauté même de cette œuvre nous permet de juger, avec plus de sécurité, des limites de ce grand esprit. Nous n'oserions raisonner sur une œuvre médiocre comme nous pouvons le faire sur cette remarquable composition. Lycurgue évidemment est là tout entier, avec son patriotisme, son honnêteté, son désintéressement. En accusant le lâche qui a fui d'Athènes au moment du danger, il sait, lui aussi, donner à ses auditeurs une belle idée des devoirs du citoyen. Il comprend, à la manière de Démosthène, l'importance morale du grand débat, dans lequel il s'engage au nom de la patrie [3]. Quelle noblesse dans le beau passage où il déclare, en imitant l'oraison funèbre précédemment analysée, que les morts de Chéronée ne sont pas des vaincus ! Quelle fière et généreuse

[1] Hermog., *loc. cit.*, τὸ μὲν ἐπιμελὲς ἥκιστα ἔχει.

[2] Longin, π. ὕψ., 34 : ..... ἀμίμητον δὲ εἰπεῖν τὸ ἐν πᾶσι τούτοις ἐπαφροδιτον

[3] Κατὰ Λεωκράτ., § 10, coll. Didot: Οὐ μόνον τοῦτον νῦν κολάσετε κατεψηφισμένοι, ἀλλὰ καὶ τοὺς νεωτέρους ἅπαντας ἐπ' ἀρετὴν προτρέψετε.

morale dans toute cette dernière partie de l'accusation, où l'orateur allègue et commente si éloquemment le serment des éphèbes athéniens, celui des Grecs à Platée, et même le devoir plus particulier d'Athènes dans la défense commune, fondé sur ses traditions ! Homère, Tyrtée, cités par l'orateur, semblent lui communiquer quelque chose de leur inspiration guerrière, pour peindre le vrai courage et la gloire du combattant qui donne sa vie pour son pays. A coup sûr, une telle éloquence portait avec elle de grandes leçons, et je ne doute pas que, si le temps eût épargné l'œuvre de Lycurgue, nous n'y eussions trouvé un admirable ensemble de conseils et de préceptes, bien dignes d'être étudiés. Mais plus Lycurgue me semble grand dans ce discours, plus je suis à l'aise pour reconnaître la supériorité morale de Démosthène. Supposons ce même sujet traité par l'auteur des Philippiques. Combien cette belle et forte morale de Lycurgue aurait gagné en profondeur, et combien l'effet en eût été plus puissant ! Je me représente Démosthène, avec sa vigoureuse logique, analysant les motifs de Léocrate, montrant comment, pour l'apparence d'un intérêt présent, il a sacrifié son véritable intérêt et sa conscience, puis, peu à peu, de ces analyses profondes faisant surgir l'idée du dévouement patriotique, l'opposant, trait pour trait, aux misérables et faux calculs du lâche, éclairant ainsi d'une vive lumière chacun des détails de cette peinture, enfin rassemblant toutes les leçons que Lycurgue a dispersées, les réunissant dans un seul contraste, et nous présentant, au lieu de préceptes et de sentiments isolés, deux

types immortels, comme ceux du sycophante et du bon conseiller : d'une part l'égoïste peureux, aussi odieux que ridicule, d'autre part le bon citoyen, fidèle aux sentiments helléniques sur l'honneur et sur la patrie, affrontant la mort sans forfanterie, mais avec le courage religieux et patriotique des combattants de Marathon. Lycurgue a noblement exposé de beaux sentiments, mais il ne les a pas renouvelés. Démosthène aurait étonné ses auditeurs en les forçant à se mieux connaître eux-mêmes ; il les eût instruits, tout en les entraînant ; il eût analysé plus profondément et résumé avec plus de force.

C'est donc à Démosthène en définitive, à lui seul, que revient l'honneur d'avoir été, dans l'antiquité, l'orateur du devoir. Il a su, mieux que personne, en faire sentir l'obligation. Ai-je besoin de rappeler, à ce sujet, tant de passages des Olynthiennes et des Philippiques, où, raisonnant avec ses auditeurs, il leur démontre qu'ils ne peuvent plus se soustraire à la nécessité pressante de faire ce qu'ils doivent, sous peine d'une déchéance morale qui les ravalerait au niveau de l'esclave? Cette crainte de déchoir, cet amour d'un idéal qu'il faut conserver, n'est-ce pas là au fond la plus sûre garantie de la vertu ? Quant à la nature même du devoir, qui l'a jamais exposée avec autant de force que Démosthène ? Qui a été, dans l'antiquité, aussi habile que lui à en dégager la notion saine et entière du milieu des illusions ou des subterfuges ? Toutes les Philippiques sont là pour en témoigner. Il y a montré la vertu telle qu'elle est, souvent difficile, exigeant de l'âme humaine

un effort sérieux et persévérant, une entière bonne volonté, mais en somme toujours profitable aux intérêts supérieurs de notre nature. La morale de Démosthène a ainsi une sanction immédiate, la plus belle de toutes, celle du témoignage que la conscience se rend à elle-même; le discours sur la Couronne en est l'expression éloquente. De là vient, qu'à fréquenter Démosthène, on retire de son commerce une impression salutaire. Toute la série de ces discours n'est qu'une exhortation continue à l'activité, un appel constant aux forces de l'âme, une sollicitation sans cesse renouvelée à produire tout ce que nous pouvons. Son idéal est l'énergie du caractère mise au service de la raison. Ce qu'il méprise le plus, c'est l'indifférence, c'est l'oubli de soi-même. A chaque instant, de toute discussion, de tout récit, de tout souvenir, il fait sortir un même conseil : faire de bonne volonté, sans réserve, ce qu'on doit faire, *προθύμως ποιεῖν τὰ δέοντα*. C'est là l'originalité et la grandeur de sa morale.

Mais il ne suffit pas de ramener la morale de Démosthène à quelques principes essentiels pour la bien juger. Il faut encore en voir les principales applications. C'est dans la pratique quotidienne des affaires que se sont développés ces idées et ces sentiments, et c'est là qu'ils ont produit les meilleurs effets. Nous devons indiquer sommairement quels rapports étroits unissent la morale de Démosthène à sa politique.

On peut dire, à bon droit, que la morale de Démosthène est en lui l'essentiel, et que toute sa politique en dérive. Cela est vrai dans l'ensemble de sa conduite et

de ses opinions, et si l'on vient au détail, la même vérité apparaît partout. Les principes moraux de l'orateur se retrouvent dans l'idée qu'il se fait des devoirs de l'homme d'État, et surtout dans l'interprétation qu'il donne au sentiment patriotique.

Pourquoi Démosthène attribue-t-il à l'homme d'État un rôle moral dans la république? Pourquoi le charge-t-il de corriger, ou tout au moins d'atténuer, autant qu'il est en lui, les mauvaises passions de ses concitoyens? C'est qu'il porte, dans la vie politique, cette disposition excellente de n'estimer que l'activité sérieuse, efficace, et de ne pas se contenter des demi-succès apparents. Obtenir un vote de l'assemblée en faveur d'une idée généreuse, c'est beaucoup sans doute; mais un peuple, qui ne se conduit qu'en cédant à des entraînements subits, est un peuple faible et destiné à faillir. Démosthène sent bien qu'il faut aller au fond des cœurs et toucher aux sentiments intimes, aux habitudes anciennes, si l'on veut faire œuvre de raison et de patriotisme. C'est sa morale personnelle qui l'inspire en cela. Il sait la différence des résolutions solides et des vaines promesses, il vise à un effet réel et durable. J'ai rappelé ailleurs que cette doctrine était celle de Platon. Ce n'est diminuer en rien, selon moi, l'originalité du grand orateur. La même doctrine, chez ces deux esprits éminents, ne provient pas de la même source. Chez Platon, c'est l'idée du bien qui lui donne naissance. Cherchant en tout la souveraine harmonie morale qu'il appelle de ce nom, il lui semble que le propre d'un bon gouvernement est de la réaliser dans l'État, et que le

vrai triomphe d'un homme politique est de réussir dans cette œuvre difficile[1]. Démosthène obéit à une préoccupation plus pratique : il veut mettre les Athéniens en état de tenir une conduite digne d'eux-mêmes; pour cela, il faut détruire, non-seulement dans leurs esprits, mais aussi dans leurs caractères, tout ce qui gêne les bons instincts, tout ce qui les distrait ou les étouffe. Il arrive ainsi à son œuvre de réforme par une intention toute politique; mais cette intention elle-même est dirigée par ses principes ordinaires. C'est parce qu'il a en vue un idéal élevé et qu'il le poursuit avec persistance, qu'il se fait, en quelque sorte, le directeur de la conscience publique. S'il semble sortir de son rôle d'homme d'État, c'est pour le mieux remplir, parce qu'il n'est pas dans sa nature ni dans ses habitudes morales de pousser mollement une entreprise, ni de s'arrêter à moitié chemin.

Cette considération explique le caractère sensé et prudent, dont cet idéal de l'homme d'État est empreint chez Démosthène. Platon, avec ses idées à la fois aristocratiques et abstraites, avait représenté le citoyen investi de l'autorité comme un sage ou un philosophe, qui avait pour charge spéciale de faire le bonheur des peuples, en mettant leurs mœurs, par la contrainte des lois, en conformité avec les enseignements de la science

[1] Platon, *Rép.*, VII. « On les contraindra (les gardiens) à » diriger l'œil de l'âme vers l'Être qui éclaire toutes choses, à » contempler l'essence du bien, et à s'en servir après, comme » d'un modèle, pour régler leurs mœurs, celles de l'État et de » chaque citoyen » (trad. de Grou.).

spéculative. Sans méconnaître la grandeur qu'une telle idée doit à ce qu'elle contient de vérité, il est permis de trouver qu'elle était plus brillante qu'accommodée à l'usage immédiat et aux besoins de la vie quotidienne. Celle de Démosthène est bien différente. L'homme public n'est pas pour lui un apôtre de la perfection philosophique; c'est seulement un bon citoyen, éclairé et dévoué, qui veut le bien du peuple et en qui le peuple a confiance, un esprit supérieur assurément, mais d'une supériorité tout humaine, acquise surtout par la pratique des affaires, et qui use de son ascendant pour préparer les résolutions futures par de bons conseils quotidiens. S'il fallait citer un nom pour éclaircir cette définition, celui de Périclès s'offre de lui-même à notre esprit; Périclès que Platon traite assez dédaigneusement dans le *Gorgias*[1], et que Démosthène, au contraire, loue expressément parmi les grands hommes de la république[2]. Cette différence d'appréciation, au sujet d'un homme, trahit ici la grande divergence d'habitudes intellectuelles de l'orateur et du philosophe. Celui-ci juge les choses et les hommes en les rapportant à un idéal. Celui-là, formé par l'expérience, plein de prudence et d'un profond savoir des difficultés de la vie, vise à l'effet prochain et possible, et mesure exactement les forces humaines. L'un est sévère pour qui n'a pas réussi complètement; l'autre est indulgent pour qui a tenté une bonne entreprise avec quelque succès. L'idéal de la vie politique, tel que l'a fait Platon, peut être

[1] *Gorgias*, p. 516-517.
[2] IIe Olynth., 34.

utile à méditer quelquefois, pour entretenir la notion élevée des devoirs attachés à toute condition publique; quant aux leçons pratiques, c'est à Démosthène qu'il faut les demander. Lui seul a décrit, avec une entière justesse, le rôle du conseiller du peuple : il ne l'a fait ni trop grand, ni trop modeste. L'homme d'État, pour lui, est plus qu'un homme d'affaires ou qu'un avocat de parti; et pourtant, ce n'est pas un maître de sagesse, ni un prédicateur de morale. Il est, pour ainsi dire, l'interprète prudent d'une sagesse qu'il tient en partie cachée; il en montre au peuple tout juste assez pour élever ses sentiments, en tenant compte de ses habitudes, de ses faiblesses et de ses intérêts. Véritable modèle de vertu politique, il n'a rien que de tempéré; il consulte la nature, l'opinion, la tradition, et, sans rien froisser par des doctrines paradoxales, mais en faisant agir les bons instincts, il donne en somme au bien la prédominance sur le mal, autant que le comportent les conditions qui lui sont imposées.

On ne peut résumer les titres de Démosthène, comme moraliste, sans rappeler aussi, en terminant, quelle place il doit occuper entre ceux qui ont représenté, dans le monde ancien, cet ensemble de qualités nationales qu'on nomme l'Hellénisme [1]. Défenseur infatigable de l'indé-

[1] Pour la définition de l'Hellénisme, voir une leçon de M. Egger, recueillie dans la *Revue politique*, 13 janvier 1872. — En comparant la somme des idées helléniques à celles des autres peuples de l'antiquité, le savant professeur fait clairement comprendre ce qu'était cet admirable monde grec, qu'il appelle « une humanité distincte ».

pendance hellénique contre le despotisme conquérant de la Macédoine, il était comme forcé par les circonstances d'enfermer toutes ses pensées, tout son génie, dans ce contraste frappant du caractère grec et du caractère barbare. En les opposant ainsi l'un à l'autre, quelle grandeur ne prêtait-il pas au premier? Du côté des Grecs, tels que Démosthène les représentait, était, nous venons de le voir, la véritable morale; car de leur côté étaient la liberté, la dignité de l'homme, le sentiment de l'honneur et du devoir, l'amour éclairé de la patrie. Ces appels à la volonté et à la conscience, qui remplissent tous les discours de Démosthène, cette politique fondée sur des principes moraux, étaient inintelligibles pour des barbares? Ceux qui ne savaient qu'obéir pouvaient-ils comprendre ces hautes et belles idées sur la vertu des institutions libres et sur la responsabilité du citoyen? Le titre même de conseiller du peuple, que revendiquait si noblement Démosthène, n'était-il pas un mot vide de sens pour une nation assujettie, qui, n'ayant rien à décider, recevait, non des conseils, mais des ordres? Enfin qu'aurait signifié le nom de patrie pour des barbares, qui n'avaient point, dans le passé, de grands souvenirs communs, et qui n'étaient guère unis, dans le présent, que par l'obéissance à un même chef et peut-être par une grossière ambition? La politique, que développait Démosthène, était tout hellénique, parce qu'elle était toute fondée sur la liberté. Elle était l'expression la plus belle des idées et des passions d'un peuple habitué à se gouverner lui-même, et chez qui régnaient avec éclat les sentiments qui marquent, dans

l'homme, une moralité élevée, l'attachement à ses droits, le respect de soi-même, la conscience de ses devoirs. Au moment où l'hellénisme, sortant de ses limites étroites, allait, de plus en plus, se répandre dans le monde, conquérant d'un côté les pays d'Orient par les armes, et, de l'autre, soumettant bientôt après le Latium par la puissance de l'esprit, Démosthène, recueillant et exprimant dans des discours immortels, ce qu'il contenait de plus généreux et de plus pratique, ne contribua pas médiocrement à rendre plus forte la conscience qu'il avait déjà de lui-même en face des barbares. La Macédoine victorieuse fut vaincue par cette force morale. Elle n'asservit la Grèce qu'à la condition de rendre hommage à son génie, dont ses chefs devinrent les propagateurs. En ce sens, Démosthène aurait pu dire, comme il le disait dans une autre pensée, qu'il avait réellement triomphé de Philippe.

## CHAPITRE II.

### DE LA MORALE DE DÉMOSTHÈNE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ART ORATOIRE.

Les qualités oratoires de Démosthène ont été souvent appréciées. Nous ne cherchons pas ici à compléter, ni à renouveler ce qui a pu être dit à ce sujet. Nous ne voulons voir, en ce moment, dans son éloquence, que le reflet des idées morales précédemment exposées, et nous y étudions exclusivement l'influence qu'elles ont exercée sur sa façon de parler et de raisonner.

On sait que Démosthène n'aimait pas à improviser. Le témoignage de Plutarque, à cet égard, est positif[1]. Mais les remarques qu'il y ajoute, prouvent aussi que si Démosthène travaillait longuement ses discours, ce n'était pas que le don de la parole soudaine lui fît défaut. L'orateur, qui, se levant un jour à Olympie, en présence de tous les Grecs réunis, réfuta, dans un mouvement d'indignation patriotique, les injurieuses critiques qu'un flatteur d'Alexandre adressait aux Thébains et aux Olynthiens[2], aurait pu se livrer aussi, devant le peuple, à l'élan naturel de sa pensée et de son éloquence. Cette étude préalable, dit Plutarque, était, à ses yeux, un hommage rendu au peuple. C'était plus encore, selon moi, un hommage rendu à son propre caractère. Cette fermeté de sens et cette gravité, qui paraissent dans toute la morale de l'orateur, l'empêchaient de s'abandonner aux hasards de la parole. Habitué à se conduire lui-même par raison et non par caprice, à mettre la volonté saine et l'appréciation juste des choses au-dessus des fantaisies passagères, il restait à la tribune ce qu'il était dans sa vie quotidienne. A force de s'étudier lui-même, il avait pris possession complète de ses facultés. C'était, si je ne me trompe, cet empire calme sur soi-même, cette souveraineté intérieure de la raison, qu'il se refusait à compromettre dans l'enivrement passager d'une improvisation. Il voulait rester maître de lui, en parlant, comme il l'était dans la conduite de sa vie. Tout en lui était trop sérieux,

[1] Plutarque, *Vie de Dém.*, VIII.
[2] *Id.*, *Vie de Dém.*, IX.

pour qu'il s'exposât à faillir sans nécessité. Homme de réflexion et d'attention, il se défiait de tout mouvement d'instinct, qui n'avait pas subi la critique du jugement. Ces vives échappées du génie, qui surprennent et transportent un auditoire, lui semblaient moins à louer, qu'une prudence constante, sûre d'avance de ses moyens.

Au fond, c'est par cette confiance habituelle et exclusive dans la raison que s'expliquent presque toutes les grandes qualités originales de son éloquence. D'autres ont eu, au même degré, les élans de la passion. Personne n'a été possédé, autant que lui, du besoin d'éclairer sa pensée et de provoquer la réflexion. Les caractères mêmes de son argumentation en rendent témoignage. Démosthène semble craindre sans cesse que son auditeur ne veuille pas pénétrer assez avant dans la vérité. Il faut qu'il instruise et qu'il soumette ceux qui l'écoutent. Clarté et opiniâtreté, lumière et force, ne sont-ce pas là les deux qualités essentielles, qui le rendent supérieur à tous ses rivaux?

Il n'a pas, ou il n'a que par exception, l'habileté mesquine du sophiste qui se propose de faire illusion à ses auditeurs. Loin de chercher à les distraire de la vérité par les prestiges de la parole, il les y ramène malgré eux, dès qu'ils s'en éloignent, et sans cesse il fait appel à leur raisonnement. D'autres, comme Eschine, dans le discours contre Ctésiphon, semblent craindre que leurs auditeurs ne réfléchissent trop, et par des préoccupations étrangères, telles que la crainte superstitieuse de la fortune ou les soupçons vagues, ils remplissent les

esprits de ténèbres, de peur que la lumière ne s'y fasse trop complètement. Démosthène au contraire ne craint qu'une chose, c'est que ses auditeurs ou ses juges ne réfléchissent pas assez. De là cette admirable netteté, quand il leur pose, dès le début, les questions essentielles : — Que vouliez-vous que je fisse, Athéniens, sinon ce que j'ai fait ? Si quelqu'un avait autre chose à proposer, pourquoi ai-je été le seul alors à prendre la parole ? D'ailleurs, sans revenir sur le passé, si aujourd'hui même ceux qui m'attaquent peuvent soutenir une autre résolution que celle dont je fus l'auteur et le défenseur, qu'ils viennent et qu'ils l'exposent. —Voilà bien la franchise audacieuse d'un orateur, qui a plus de confiance dans la vérité que dans les artifices de la rhétorique. Au lieu de craindre les réflexions de son auditoire, il les encourage ; il sait qu'il a plus à y gagner que ses adversaires. Évidemment, cette hardiesse, cette façon simple et sincère de provoquer le jugement de la raison publique, vient de ce que Démosthène estime le bon sens naturel de ceux à qui il s'adresse. Il sait que si l'esprit du commun des hommes est sujet à s'égarer, c'est surtout lorsqu'on ne lui montre que la moitié de la vérité, mais que les idées simples et vraies ne risquent guère d'être méconnues, si elles sont exposées en pleine lumière. Aussi peut-on dire que jamais orateur n'a mis plus de soin ni plus de passion que Démosthène à éclaircir chaque sujet qu'il traite. Ce besoin de clarté est admirable. Suivez-le dans un développement ; voyez comme il s'efforce d'être compris, comme il a souci de la pensée plus lente de quelques-uns, des distractions de

quelques autres, comme il analyse son idée, comme il la montre sous divers aspects, comme il interrompt son exposé par de vives questions qui excitent l'attention, comme il revient à ce qu'il disait d'abord, comme il le fait mieux comprendre et mieux sentir par quelque réflexion nouvelle, et comme enfin il instruit complètement ceux qu'il veut convaincre. Cette partie si essentielle de l'art oratoire, instruire ses auditeurs, *docere*, est une des plus éminentes chez Démosthène. On a raison de remarquer la véhémence de l'orateur et la force de sa dialectique, mais il ne faut pas moins admirer la façon dont il sait rendre chacun familier avec les réflexions ou les faits sur lesquels le jugement définitif doit être fondé. Il n'y a pas, à cet égard, de modèle plus excellent que les Philippiques et le discours sur la Couronne. Jamais la passion, jamais les grandes idées morales n'y excluent l'exposé instructif des faits, la recherche des intentions, l'examen des objections et des conjectures, en un mot rien de ce qui peut éclairer les auditeurs, les faire penser, et leur permettre de se faire à eux-mêmes une opinion solide. En cela aussi, Démosthène remplissait un rôle salutaire, rien n'étant plus opposé à la vraie morale, c'est-à-dire à la bonne conduite de la vie, que l'habitude de juger légèrement, plus par entraînement que par réflexion.

C'est aussi pour avoir profondément observé la nature humaine et développé en lui-même le sentiment de la liberté, que Démosthène est si pressant, lorsqu'il s'attaque à une disposition mauvaise, qu'il veut détruire. Il sait à fond ce que c'est que vouloir, et combien il y a

loin d'un assentiment capricieux et irréfléchi à une résolution arrêtée ; il sait surtout par quelle illusion on peut, dans un moment d'enthousiasme, s'imaginer de bonne foi qu'on veut quelque chose, et comment ensuite, quand vient le moment des sacrifices et des épreuves, l'illusion disparaît, emportant avec elle cette prétendue volonté, qui n'était rien qu'une apparence. Cette connaissance de la nature humaine, ce discernement vif et profond fut une des forces de son éloquence. Elle l'empêcha de se contenter trop aisément. C'était un stimulant, qui perpétuellement le poussait à insister davantage et à pénétrer plus avant dans l'âme de ses auditeurs. Ainsi disposé, il devait rejeter les lieux communs brillants, qui plaisent à l'imagination sans toucher le cœur. Il voulait être entendu de chacun. Un besoin de vaincre jusqu'aux dernières résistances, si particulières qu'elles fussent, le forçait de varier sans cesse ses analyses, d'approfondir ses observations, pour que personne ne restât sourd à ses appels. Cette poursuite d'une volonté fugitive, toujours prête à s'échapper, qui remplit toutes les Philippiques et qui leur prête un intérêt si pressant, n'était possible qu'à un esprit aussi versé que le sien dans l'intelligence des difficultés intérieures qui paralysent quelquefois la volonté, c'est-à-dire dans la plus profonde partie de la science du cœur. Démosthène fut toujours le premier dans cet art de deviner et de combattre.

La véhémence, dont on le louait, venait de cette obstination à suivre l'auditeur jusqu'à ce que sa raison et sa volonté fussent entièrement subjuguées. Rappelons-

nous le développement de la première Philippique, et cette admirable gradation de conseils, qui en forme comme l'introduction[1]. Nous voyons là, dans une sorte de résumé, comment sa morale le fait parler et règle son éloquence. Les Athéniens sont disposés au découragement; il le sent, et, dès les premiers mots, prend à partie cette disposition funeste; les faits prouveront plus que les réflexions générales; c'est par des faits qu'il montre ce qu'on peut obtenir de succès inattendus, lorsqu'on espère et lorsqu'on ose; puis ces preuves viennent comme d'elles-mêmes se condenser en une pensée qui les résume : « Philippe savait que, par la force des choses, les biens » des absents sont à qui se trouve là pour les prendre, » et ceux des négligents aux gens actifs qui ne craignent » pas de se donner de la peine. » L'esprit des auditeurs est frappé de cette réflexion. C'est une lumière qui dissipe les premiers préjugés; mais pour atteindre jusqu'à la volonté, bien d'autres obstacles sont à renverser. L'orateur attentif, dont le génie pénétrant lit dans les cœurs, sait bien qu'il n'aura rien fait, tant que chacun n'aura pas reconnu ses torts particuliers et pris une résolution pratique. C'est à présent qu'il faut prescrire familièrement à chacun son devoir. On se rappelle par quelle vive énumération Démosthène oppose ce qu'il faut faire à ce qui a été fait précédemment. Cette leçon ainsi donnée, est-il au terme de sa démonstration morale? Non, car il ne s'agit pas de préparer les volontés à des sacrifices éloignés, il faut en finir avec les délais et couper

[1] Ie Phil., p. 40-43.

court aux excuses. Il montre donc la certitude du succès; puis tout-à-coup éclate cette interrogation décisive, qui va chercher l'indolence de l'auditeur jusque dans son dernier refuge : « Quand donc, ô Athéniens, quand » donc ferez-vous ce qu'il faut faire?..... » et le beau passage sur la nécessité des hommes libres. Un tel développement, si hardiment poursuivi, si plein d'observation, d'expérience intime, de véritable philosophie, si constamment soutenu par la saine notion du devoir, n'est-il que le fruit d'un art délicat et d'une habileté consommée? Ou bien ne faut-il pas y voir plutôt la manifestation d'une volonté sincère et courageuse, associée à une forte intelligence?

On ne peut nier non plus, ce me semble, que l'activité réfléchie de Démosthène, la franchise naturelle de ses intentions, et ce bon emploi de la raisón pratique, qui est l'essence de sa morale, n'aient prêté à son éloquence une précision vivante, en rapport avec l'effet qu'il souhaitait de produire sur les esprits. Rien de plus opposé au génie de Démosthène et à sa morale, que la duperie des grands mots et l'abus des sentences vagues. Celui qui encourageait si résolument le sens critique de ses auditeurs, celui qui voulait toujours qu'on examinât les choses de près, pour s'en rendre compte exactement, pouvait-il ne pas rechercher lui-même, dans ses discours, cette précision, qui est la lumière des esprits? Quand on a pour maxime d'agir avec énergie, en se guidant sur des idées bien claires, ne serait-on pas en contradiction avec soi-même, si l'on ne s'appliquait à envisager toutes choses par le côté pratique, et avant

tout à ne jamais se payer de mots? Il y a donc un rapport réel, intéressant à noter, entre la morale de Démosthène et cette habitude d'esprit, qui lui fait sans cesse chercher dans l'observation des choses de tous les jours la raison d'être et le sens des recommandations générales. Comme un homme qui veut que toutes ses actions soient raisonnables et efficaces, il a besoin de bien comprendre les motifs sur lesquels il se décidera, et pour cela d'éclaircir tout ce qui se présente à l'esprit sous une forme nuageuse. De là tout un ordre de qualités oratoires très-particulières. La précision piquante du détail, le soin d'exprimer sous forme de scènes, de dialogues, de remarques familières, les vérités abstraites qui nous sembleraient si difficiles à faire entendre d'une foule médiocrement instruite, en un mot cette simplicité animée, qui se prête à l'expression des plus grandes pensées et fait de la sagesse une chose populaire, tout cela, chez Démosthène, est dû en partie à son éducation morale.

Toute son éloquence est empreinte d'expérience et d'observation : il n'apporte guère à ses auditeurs de principes tout faits, mais il les force, pour ainsi dire, à les retrouver eux-mêmes, en les aidant, en leur faisant toucher du doigt la réalité des choses ; et ce n'est pas seulement par un désir naturel d'instruire, c'est surtout par une habitude d'homme actif, qui veut que chacun apprenne la vie en la pratiquant. Qu'on se rappelle la vive péroraison du discours contre Midias. Il s'agit de faire comprendre à ce tribunal, qui n'est en somme qu'une assemblée populaire moins nombreuse,

ce que c'est que la force de la loi, et comment elle résulte du respect, de la bonne volonté des citoyens. Écoutons les paroles de Démosthène : « Ne m'aban-
» donnez pas, ô Athéniens, ne vous abandonnez pas
» vous-mêmes, ne trahissez pas les lois. Réfléchissez en
» effet et demandez-vous ce qui fait la force des citoyens
» qui viennent successivement siéger ici, comme juges,
» ce qui les rend maîtres absolus, quel que soit leur
» nombre, deux cents ou mille, selon qu'il plaît à la
» cité. Vous trouverez que, s'ils sont forts, ce n'est
» pas qu'ils aient le privilége d'être armés et organisés
» par compagnies, ni que leurs corps soient plus robustes
» que ceux des autres, ni qu'ils jouissent d'une jeunesse
» plus florissante, ni qu'ils aient aucun avantage de ce
» genre, mais c'est que leur force est celle des lois. Or
» cette force des lois, quelle est-elle? Si quelqu'un de
» vous, lésé dans ses droits, appelle à l'aide, accourront-
» elles, viendront-elles à lui pour l'assister? Non; ce
» n'est rien qu'une vaine écriture, et elles ne sauraient
» faire rien de semblable. Quel est donc le principe de
» leur puissance? C'est vous-mêmes, si vous les main-
» tenez, si vous les faites exécuter chaque fois qu'on
» réclame leur aide. En somme, les lois sont fortes par
» vous, et vous êtes forts par les lois. Il faut donc les
» défendre, comme vous vous défendriez vous-mêmes,
» si vous étiez attaqués [1]. » Ce n'est pas seulement la lucidité de l'analyse qu'il faut admirer ici; c'est aussi cette justesse de sens de l'homme pratique, qui, au lieu

[1] Κατὰ Μειδίου, p. 586.

de proclamer des principes, les montre dans leur réalité familière.

L'orateur, qui, dans les Philippiques, définit si nettement le devoir des Athéniens, se reconnaît aisément à cette précision pleine de force, qui ne permet ni à l'esprit ni à la volonté de refuser son assentiment. Si sa morale n'était pas une morale d'action, il n'eût pas été amené, ce me semble, à étudier ainsi les conditions de la vie quotidienne, à sonder le sens et la raison des principes. Je cherche en vain dans Eschine une analyse qui puisse être comparée à celle-ci. Lorsqu'au début du discours contre Ctésiphon, l'adversaire de Démosthène allègue, lui aussi, le respect dû aux lois, quelle différence de langage entre l'un et l'autre? Démosthène faisait parler les faits, et en tirait, par une déduction familière, des principes incontestables. Eschine énonce des propositions générales, qu'on peut admettre ou rejeter, mais qui ne sont en somme qu'une redite plus ou moins brillante, sans rien de profondément personnel dans la pensée : « Vous le savez, dit-il, il est, parmi » les peuples, trois formes de gouvernement : monar- » chie, oligarchie, démocratie. Les deux premières sont » régies par la volonté des chefs, la troisième par les » lois qu'elle se donne. Que nul n'ignore donc, que » chacun sache nettement que, le jour où il monte au » tribunal pour juger une infraction à la loi, il va pro- » noncer sur sa propre liberté. Aussi le législateur » a-t-il écrit, en tête du serment des juges : J'opinerai » conformément aux lois. Il sentait bien que le culte des » lois est la sauvegarde du pouvoir populaire. L'esprit

» plein de ces pensées, sévissez contre celui qui attaque
» une loi par son décret. Ne voyez point de faute légère
» là où tout est crime énorme. Ne vous laissez ravir
» par personne le droit de punir..... Il n'est pas un
» de vous qui, dans une bataille, ne rougît d'aban-
» donner son poste. Eh bien ! aujourd'hui, sentinelles
» avancées de la démocratie, ayez honte de déserter le
» poste que les lois vous ont assigné [1]. » Je suis loin de nier la justesse et la force de ces conseils, bien qu'entachés de quelque déclamation. Mais quelle distance entre celui qui répète, même avec une éloquente gravité, des maximes courantes, et le génie original qui, sous l'inspiration d'une morale toute personnelle, les rajeunit par une observation attentive et quotidienne !

Ainsi, en analysant les qualités oratoires de Démosthène, partout nous voyons que l'art, chez lui, est inséparable des habitudes morales, et que son éloquence est vraiment le portrait de son âme. Mais, à vrai dire, la vérité de cette remarque est bien plus frappante, si, au lieu d'étudier les parties de son talent une à une, on en considère les caractères généraux. C'est assurément une des plus grandes beautés de ses discours, que de montrer souvent l'homme dans l'orateur ; non pas que Démosthène, comme Isocrate, aime à parler familièrement de lui-même ; à moins qu'il ne s'agisse de circonstances solennelles, où il représente la raison et l'honneur d'Athènes, il ne songe guère à se mettre en

[1] Eschine, contre Ctésiphon, au début. Cette traduction est celle de M. Stiévenart.

scène. Mais il n'est pas nécessaire que l'orateur fasse au public ses confidences, pour que ses discours traduisent au dehors son caractère et ses sentiments. Il y a certains effets qui sont dus à l'homme plus qu'à l'orateur. Ce n'est plus seulement la force des raisons qui persuade les auditeurs, c'est Démosthène lui-même qui agit sur eux.

Souvent, la vigueur de son esprit se montre avec une sorte de modestie, qui plaît d'autant plus qu'elle est loin d'être entièrement artificielle. A coup sûr, il a conscience de sa force ; mais, selon l'esprit de sa morale, il ne se fait pas d'illusion, il connaît et prévoit les difficultés. Presque toujours il débute par un appel insinuant à la réflexion, en accompagnant cette sorte d'avertissement de quelques remarques piquantes, qui le font entrer dans l'esprit des auditeurs. On pressent à quelques mots habilement placés, qu'il a des idées importantes à émettre ; mais, en homme prudent, il ne se fait pas valoir pour cela, il attend l'issue de la lutte pour se féliciter du succès. « Je vois, Athéniens », dit-il au début du discours sur la Paix, « je vois dans » nos affaires bien du trouble et de l'embarras, non-seule- » ment parce que nous avons beaucoup perdu, et qu'il n'y » a plus rien d'utile à dire sur ces pertes, mais encore » parce qu'au sujet même de ce qui nous reste, les opi- » nions sont divisées, les uns jugeant mauvais ce que les » autres estiment bon et opportun. En outre, à la diffi- » culté naturelle qu'il y a dans toute délibération, vous » en avez ajouté, Athéniens, d'autres beaucoup plus » grandes. Car partout ailleurs, c'est avant l'événe-

» ment qu'on a coutume de délibérer ; ici, c'est quand
» les choses sont terminées. Il en résulte, — comme
» j'ai pu le voir depuis que je prends part à vos
» affaires, — qu'il y a toujours, pour qui veut vous
» reprocher vos fautes, des occasions de se faire con-
» naître et de passer pour habile parleur, mais que les
» événements, c'est-à-dire l'objet même de vos délibéra-
» tions, vous échappent. Eh bien ! malgré cela, je pense
» et je me persuade à moi-même, que si vous voulez
» cesser de faire du bruit et m'écouter sans susciter de
» vaines chicanes, comme il convient à des citoyens qui
» délibèrent sur les intérêts de la cité, et sur des
» intérêts aussi graves, je pourrai vous adresser des
» paroles, vous donner des conseils qui amélioreront
» vos affaires, et qui sauveront ce que notre incurie a
» perdu [1]. » Il y a plus que de l'habileté dans ce début. Ce n'est pas l'art seulement qui a enseigné à Démosthène cette façon simple d'envisager les choses, ou qui lui a suggéré ce mélange si persuasif d'appréhension et de confiance ; c'est surtout son propre caractère qui parle ici, et la sincérité n'est pas le moindre charme de ces paroles. J'en dirai autant du ton d'autorité qui, dans le développement des grands discours de Démosthène, donne tant de force à ses raisonnements. Ce n'est pas la logique seule, ni l'art d'assembler les arguments ou de les distribuer, qui force alors notre assentiment. Il y a, dans son langage, une vertu de persuasion, qui vient de l'homme, et qui agit directement sur les audi-

[1] Περὶ Εἰρήνης, exorde.

teurs ou les lecteurs. Quand il indique aux Athéniens leur devoir, quand il les somme d'agir, il est aisé de sentir, à l'accent de ses paroles, qu'il ne joue pas un rôle de circonstance, mais qu'il a pour lui la force d'un sentiment profond.

Jamais il ne lui arrive de développer une sorte de thème général, que d'autres pourraient reproduire et s'approprier ; l'argumentation, chez lui, tient au caractère de l'auteur. A chaque pas, pour ainsi dire, elle est marquée de ses sentiments intimes. Parfois son éloquence respire la confiance d'un esprit studieux, qui a longuement pesé les raisons de ses opinions, et qui se présente, tout plein de la lumière qu'elles ont jetée en lui. Ainsi, dans la première partie de la seconde Philippique : « Si quelqu'un de vous, Athéniens, considère sans appré-
» hension quelle est aujourd'hui la puissance de Philippe
» et combien il possède, s'il pense qu'il n'y a là aucun
» danger pour la ville et que ses préparatifs ne sont
» pas dirigés contre vous, je l'admire, en vérité, et je
» veux vous demander à tous, sans distinction, d'écouter
» le rapide exposé des raisonnements qui m'ont conduit
» à croire tout le contraire, et qui me persuadent que
» Philippe est l'ennemi. Alors, s'il vous semble que les
» prévisions justes sont de mon côté, vous suivrez mes
» conseils ; si au contraire vous préférez les opinions de
» ces esprits pleins d'assurance qui se fient à Philippe,
» vous vous donnerez à eux [1].» Combien ici les saines habitudes du caractère servent heureusement l'élo-

[1] IIe Phil., p. 66-67.

quence ! On est remué tout d'abord par ce ton simple et assuré. L'orateur nous dispose d'autant plus à le croire, qu'il n'a pas besoin de nous le demander. S'il faisait étalage de sa conviction, nous le soupçonnerions de vouloir nous éblouir ; mais il la laisse paraître naturellement, parce qu'elle est réelle ; son habileté ici est d'être sincère, d'avoir étudié à fond son sujet, et enfin d'avoir raison. D'ailleurs ce n'est pas seulement pour avoir bien réfléchi et bien prévu, que Démosthène est si fort ; c'est aussi parce qu'il sent qu'ayant fait lui-même son devoir, et tout son devoir, en avertissant ses concitoyens, il a le droit ensuite d'être exigeant à leur égard. Lorsqu'il s'est dévoué entièrement, il peut demander aux autres, sinon de se dévouer à leur tour, du moins de ne pas rendre ses efforts inutiles par leurs funestes dispositions. C'est ainsi que, dans le discours sur les affaires de Chersonnèse, il tient aux Athéniens ce langage : « Quand il s'agit de discourir, nous approuvons » ceux qui louent la ville comme elle le mérite ; mais » quand il faut agir, nous voilà passés dans le parti » contraire. Vous avez coutume de demander à chacun » de ceux qui montent à cette tribune : Que faut-il » donc faire ? Eh bien ! moi, je veux vous demander à » mon tour : Que faut-il donc dire ? Car, si vous ne » voulez pas payer de contributions, ni faire vous- » mêmes le service militaire, ni vous abstenir de toucher » aux fonds publics, ni accorder à Diopithe les subven- » tions nécessaires, ni lui permettre de se procurer à » lui-même l'indispensable, ni en un mot faire vos » affaires, alors je n'ai rien à dire. Quand vous laissez

» ces gens, qui se plaisent aux accusations et aux » calomnies, incriminer d'avance Diopithe pour des » desseins qu'ils lui attribuent, et quand vous les écoutez » avec attention, quel discours pourrait-on vous tenir? » Et pourtant quelle sera la conséquence de tout cela? » Il en est parmi vous qui ont besoin de l'apprendre. » Eh bien! je vais parler en toute franchise; et en vérité, » je ne saurais aujourd'hui m'en empêcher [1]. » Rappellerai-je encore le sentiment de fierté avec lequel, en plus d'une occasion, et surtout dans le discours sur la Couronne, Démosthène acceptait ouvertement la responsabilité de ses actes : « Dans un tel état de choses, » Athéniens, quand tous les Grecs ignoraient le mal » qui se formait et qui grandissait contre eux tous, » examinez quelle politique la ville devait adopter de » préférence, et demandez-moi compte du choix qui fut » fait ; car celui qui s'est assigné ce poste à lui-même, » c'est moi [2]. »

C'est encore à ces mêmes habitudes morales, c'est à ce fond de principes, dont nous avons essayé de donner quelque idée, que Démosthène a dû quelques-unes de ses plus belles péroraisons. Parfois, au moment de descendre de la tribune, lorsqu'il va laisser ses auditeurs à eux-mêmes, ignorant l'effet que sa parole a produit au fond de leur âme, il semble que sa grande connaissance de la nature humaine lui inspire comme un doute, et qu'il cherche à s'en consoler par la con-

[1] Περὶ τῶν ἐν Χερρ., p. 96.

[2] Περὶ τοῦ στεφάν., 245 : Ὁ γὰρ ἐνταῦθα ἑαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἰμὶ ἐγώ.

science du devoir accompli. Telle est la fin de la première Philippique : « Jusqu'ici, Athéniens, je n'ai » jamais, pour vous plaire, consenti à dire une seule » chose que je n'aurais pas crue, dans ma conscience, » appropriée à vos intérêts ; et aujourd'hui encore, tout » ce que je sais, sans détour, sans dissimulation, je viens » de vous le dire en toute franchise. Mais si je ne puis » douter qu'il soit avantageux pour vous d'entendre le » meilleur avis, je voudrais bien être également assuré » qu'il le sera pour moi de l'avoir émis. J'aurais parlé » alors de bien meilleur cœur. Quoi qu'il en soit, et » quelque incertaines que puissent être pour moi les » conséquences de mes conseils, en raison cependant du » bien qui vous en reviendra, si vous les suivez, j'aime » mieux m'être décidé à dire ce que j'ai dit ; et puisse » l'avis le plus profitable à vos intérêts communs l'em- » porter sur tout autre [1] ! » Il serait aisé de multiplier ces citations ; mais ces quelques passages suffisent à faire voir comment la morale de Démosthène a servi son éloquence. A coup sûr, l'art proprement dit, c'est à-dire l'étude assidue et la comparaison des meilleurs procédés de composition et d'argumentation, joue un grand rôle dans cette éloquence ; mais, à vrai dire, la rhétorique ne crée pas, elle se contente de critiquer et de choisir. Pour bien connaître l'éloquence d'un véritable orateur, il faut donc aller au-delà de ces formes de l'art, qui sont extérieures en quelque sorte. C'est sa nature, ce sont ses dispositions morales qui se

[1] Ire Phil., fin.

révèlent à nous dans son langage, et qui font en grande partie le caractère original de ses œuvres.

Signalons encore, pour compléter ces observations, l'idée que Démosthène s'est faite à lui-même de l'éloquence. Pour lui, la parole n'est estimable qu'autant qu'elle prépare et décide l'action. C'est avec une sorte de dédain qu'il traite les beaux discours, qui ne mènent à rien. L'exorde de la seconde Philippique est un exemple de ce sentiment. « Toutes les fois, Athéniens, » qu'il est question ici de ce que Philippe fait et des » violences qu'il exerce, malgré les traités, je vois que » la défense de nos intérêts suscite des discours pleins » de justice et d'humanité, et que tout orateur, qui » attaque Philippe, semble toujours parler comme il » convient; mais je vois aussi, qu'en somme, il ne se fait » à peu près rien de ce qui est indispensable, rien en » vue de quoi ces discours aient mérité d'être entendus. » Aussi les affaires de la ville sont-elles réduites » aujourd'hui en tel état, que plus nos accusations » convainquent ouvertement Philippe d'avoir enfreint » la paix vis-à-vis de vous et de conspirer contre » tous les Grecs, plus il devient difficile de dire ce qu'il » faut faire. Et la cause en est simple; c'est par » des actions, Athéniens, et non par des discours, » qu'il faut réprimer les ambitieux. Or nous, qui par- » lons ici, nous évitons de proposer des décrets et de » donner des conseils, de peur de nous exposer à vos » ressentiments, et nous nous contentons de raconter ses » actions en les qualifiant de violentes et d'intolérables. » Et vous, de votre côté, vous qui écoutez ces discours,

» vous êtes bien mieux préparés que Philippe, soit à » parler vous-mêmes selon la justice, soit à comprendre » les autres, lorsqu'ils parlent justement ; mais quant » à l'empêcher de faire ce qu'il exécute en ce moment, » c'est de quoi vous ne vous occupez en aucune façon. » La conséquence de cette conduite me semble néces- » saire et telle qu'on doit l'attendre ; ce qui vous occupe » le plus, Philippe et vous, ce qui absorbe tous vos » soins, est aussi ce qui réussit le mieux à chacun des » deux adversaires : à lui les actions, à vous les dis- » cours [1]. » Démosthène fait donc peu de cas des discours en eux-mêmes. Ce qu'il estime, ce n'est pas l'art de bien parler, c'est la volonté d'agir, jointe à un sens droit et à un discernement exercé. On peut même douter que la gloire de l'éloquence ait été l'attrait principal auquel céda Démosthène. L'objet de son ambition était surtout de devenir un grand homme d'État et comme un second Périclès. L'art d'instruire le peuple et de le persuader était pour lui, non un but, mais un moyen. Il aspirait à bien gouverner plutôt qu'à parler éloquemment. C'est ce qu'on est en droit de conclure de plusieurs passages de ses discours. Si Démosthène avait estimé la parole pour elle-même, on s'expliquerait difficilement l'absence complète de vanité, qu'on peut remarquer chez lui, lorsqu'il parle de ses succès oratoires. Quand il rapporte, dans la seconde Philippique, le beau discours qu'il a tenu aux Messéniens, il se contente d'un terme assez dédaigneux pour caractériser leur enthousiasme : —

[1] IIe Phil., exorde.

« Après m'avoir entendu, après avoir témoigné tumul-
» tueusement qu'ils approuvaient mes paroles (καὶ θορυ-
» βοῦντες ὡς ὀρθῶς λέγεται), après avoir écouté encore beau-
» coup d'autres discours de mes collègues d'ambassade,
» et en ma présence et après mon départ, ils n'en reste-
» ront pas moins attachés à l'alliance de Philippe et à
» ses promesses [1]. » De même encore, dans le discours sur la Couronne, lorsqu'il rappelle le langage qu'il tint devant le peuple, après la prise d'Élatée, de quoi se montre-t-il fier en rapportant ce glorieux souvenir ? De sa présence d'esprit, de son courage intrépide, mais non de son talent d'orateur. Il n'y a qu'un mot indispensable sur l'effet produit par son éloquence, et, immédiatement après, le grand citoyen rappelle avec orgueil son activité et son dévouement : « Voilà les
» discours que je tins alors, et d'autres dans le même
» esprit; je descendis de la tribune; tous m'approuvèrent,
» personne ne me contredit, et je ne me contentai pas
» de discourir sans proposer de décret, ni de proposer
» un décret sans me charger de l'ambassade, ni de me
» charger de l'ambassade sans persuader les Thébains;
» mais, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette
» affaire, je m'occupai de tout, et je me jetai tout
» entier, sans aucune réserve, dans les dangers qui
» menaçaient la ville [2]. » Ainsi, pour Démosthène, il y avait, dans la vie publique, un plus haut idéal que de passer pour le premier orateur d'Athènes. C'était l'action qui tentait son génie, bien plus encore que la

[1] IIe Phil., p. 72.
[2] Περὶ τοῦ στεφάν., p. 288.

parole ; ou plutôt la parole, pour lui, n'était qu'une des formes de l'action ; en parlant, il ne s'écoutait pas lui-même avec complaisance, mais il agissait. Le succès oratoire n'était qu'un acheminement vers le succès définitif, c'est-à-dire vers la victoire d'Athènes et le triomphe de la liberté. De là le grand caractère de son éloquence. Inséparable de l'action, il semble qu'elle perd la meilleure partie de son prix, lorsqu'on veut la considérer indépendamment des événements qui l'ont inspirée. C'est en méconnaître la véritable beauté, que d'y chercher surtout des modèles de diction. On ne peut le » critiquer, a dit excellemment Fénelon, parce qu'on est » saisi. On pense aux choses qu'il dit et non à ses » paroles. On le perd de vue, on n'est occupé que de » Philippe qui envahit tout [1]. » Rien ne pourrait mieux que ce jugement faire comprendre comment ses habitudes morales ont agi sur son éloquence ; et rien non plus n'atteste plus clairement la sincérité de Démosthène dans ses principes. Qu'un rhéteur habile vante en paroles la raison et excite les volontés : nous sentirons à la mollesse élégante de son discours, qu'il y a désaccord secret entre ces conseils de circonstance et le caractère de celui qui les donne. Au contraire, écoutons Démosthène : tout en lui s'accorde et se convient merveilleusement ; le ton de l'orateur fait souvenir de ses principes, et son éloquence est l'écho de sa morale. C'est pour cette raison qu'elle est au-dessus de l'imita-

[1] Lettre *sur les occupations de l'Académie française*, dans les Œuvres de Fénelon, édit. Didot, III, p. 217.

tion : le véritable moyen d'imiter Démosthène, c'est de prendre pour guide, dans sa conduite, la raison, et d'en suivre les conseils avec fermeté.

## CHAPITRE III.

### JUGEMENT SUR LA MORALITÉ DE DÉMOSTHÈNE.

Une dernière question nous reste à résoudre. Ces principes, que nous avons exposés et appréciés, sont-ils réellement l'expression des sentiments de Démosthène ? La morale de ses discours a-t-elle été celle de sa vie ? Quand même nous aurions des doutes sérieux sur ce point, les œuvres de l'orateur n'en resteraient pas moins excellentes par les leçons qu'elles contiennent ; le caractère de l'homme en serait seul amoindri. Nous persisterions, même alors, à croire que Démosthène était sincère dans son rôle d'homme d'État, et nous regretterions seulement, qu'à la passion politique et à l'ambition de servir son pays, il n'ait pas joint une égale délicatesse de conscience dans sa conduite privée. Mais ces doutes ne peuvent être acceptés que sur des raisons valables, et, parmi tous les reproches graves que l'on a faits à Démosthène, aucun ne s'appuie sur des faits établis.

Tous ces reproches ont été discutés, et l'origine en a été indiquée : l'histoire du grand orateur a été faite en partie d'après les dires calomnieux, dont les partis athéniens usaient entre eux beaucoup trop largement. Si Démosthène avait eu pour biographe un critique

sévère, tel que Thucydide, sa réputation, comme celle de Périclès, serait sortie intacte de cette mêlée. La bonne foi souvent crédule de Plutarque lui a fait tort auprès de la postérité, en donnant à des accusations passionnées la consécration d'un témoignage honnête. De nos jours seulement, on a tenté de faire cette enquête scrupuleuse, que l'antiquité avait eu le tort de négliger. Les résultats en ont été favorables à celui qui en était l'objet. L'affaire d'Harpale, attentivement examinée, a laissé voir de graves invraisemblances à la charge de ses accusateurs. On ne saurait, sans une extrême injustice, se servir, contre sa mémoire, d'une condamnation, doublement suspecte par les circonstances dans lesquelles elle se produisit et par le désaveu public qui la suivit après la mort d'Alexandre [1]. Quant au rôle malhonnête que Démosthène aurait joué, d'après Plutarque, dans le procès de Phormion et d'Apollodore, en servant tour à tour les deux adversaires, nous n'aurions lieu d'y croire, que si le témoignage du biographe s'appuyait sur des preuves formelles : celles dont il use sont tirées d'une série de plaidoyers, que d'excellents critiques refusent avec raison d'attribuer à l'auteur des Philippiques [1]. Dans ces conditions, nous n'avons plus à discuter ce grave reproche. Ces deux chefs principaux étant écartés, que reste-t-il de précis à alléguer contre l'honnêteté de Démosthène ? L'emploi de quelques

[1] Consulter, sur l'affaire d'Harpale, l'article publié par M. Jules Girard, dans la *Revue nationale* (T. IX, p. 201), sous ce titre : *Un procès de corruption chez les Athéniens.*

[2] Voyez l'Appendice, III.

sophismes oratoires, qu'on a relevés, peut-être avec plus de soin qu'il n'était juste ou nécessaire [1]. C'est bien peu de chose, il faut l'avouer ; et l'historien, qui se ferait de tels scrupules à propos des hommes illustres de tous pays, risquerait fort de les mal juger. Laissons donc de côté des accusations, qui, pour être anciennes et vulgaires, n'en sont pas plus solides aux yeux des juges impartiaux. Le caractère de Démosthène, d'après ce que nous en connaissons de plus certain, a autant de droits à notre estime que son génie à notre admiration.

Si pourtant il faut en signaler le côté faible, l'exposé que nous avons fait de ses principes nous laisse deviner ce qui lui a manqué. Nous avons rencontré plusieurs fois, dans ses discours, l'expression de sentiments humains, mais toujours sous une forme générale, et sans application immédiate : on peut douter qu'il y ait eu en lui ce que nous appelons proprement la bonté. Sa nature, si je ne me trompe, était plus faite pour combattre que pour aimer ou pardonner. Chez lui, les haines s'enracinaient aisément, parce qu'elles convenaient à ses instincts. S'il n'eût pas trouvé, dans le parti macédonien, des adversaires décidés, il s'en serait fait à lui-même, par le besoin qu'il avait de lutter et de vaincre. Son esprit s'attachait trop à ses idées, pour se laisser adoucir à leurs dépens, et je ne doute pas qu'il ne trouvât, dans le triomphe, une joie violente qui lui laissait peu de pitié pour les vaincus. C'est là le défaut

[1] Voir, dans la thèse de M. Cucheval-Clarigny, le chapitre relatif à la moralité de l'orateur dans ses plaidoyers.

qu'il est nécessaire de signaler dans son caractère, comme dans sa morale. En temps de paix, il eût été certainement, dans Athènes florissante, un homme d'État aussi remarquable qu'il le fut en face du danger; mais souvent il aurait écrasé ses adversaires au lieu de les réconcilier, et sa parole eût obtenu plus de victoires éclatantes que produit d'apaisement moral.

Démosthène a donc été surtout le représentant de cette morale active, que l'ancienne Athènes avait pratiquée et qui allait disparaître après lui. La liberté grecque, en périssant, emportera avec elle ces vieilles et saines maximes qu'elle avait si longtemps entretenues. Désormais la vertu consistera, pour les plus fortes natures, à supporter le mal et à le dédaigner, à le méconnaître de parti pris et à s'en détacher, pour ainsi dire, par la force du caractère. Mais cette vertu stoïcienne, admirable par sa fierté, aura pourtant quelque chose de contraint et de faux. Elle froissera volontairement les affections humaines, elle ne poussera pas les hommes à rendre leur situation meilleure, elle tendra à leur faire mépriser les biens les plus légitimes plutôt qu'à développer largement leurs facultés, selon les conditions naturelles de l'existence. Déjà ce mouvement des esprits commence à se manifester autour de Démosthène. Platon avait représenté le sage comme un solitaire, qui fuit le commerce bruyant de ses semblables et les injustices de la foule, pour se retirer dans un asile de science où il peut méditer tranquillement[1]. Aristote,

[1] *Républ.*, liv. VI, p. 194.

après lui, non-seulement établissait théoriquement que le souverain bonheur était dans la contemplation, mais encore, par une injuste et triste sentence, déclarait la foule incapable de raison : « Pour la foule, disait-il, les » préceptes sont absolument impuissants à la pousser » au bien. Elle n'obéit point par respect, mais par » crainte. Elle ne s'abstient pas du mal par le senti- » ment de la honte, mais par la terreur des châtiments. » Comme elle ne vit que de passions, elle ne poursuit » que les plaisirs qui lui sont propres, et les moyens » de se procurer ces plaisirs. Elle s'empresse de fuir » les peines contraires. Mais quant au beau, quant au » vrai plaisir, elle ne s'en fait pas même une idée, » parce qu'elle ne les a jamais goûtés. Quels discours, » je le demande, quels raisonnements pourraient cor- » riger ces natures grossières ? Il n'est pas possible, ou » du moins il n'est pas facile de changer, par la simple » puissance de la parole, des habitudes sanctionnées » dès longtemps par les passions ; et l'on ne doit pas » être médiocrement satisfait, quand, avec toutes les » ressources qui peuvent aider l'homme à être honnête, » on arrive à posséder la vertu[1]. » S'il en est ainsi, pourquoi tenter vainement d'éclairer ceux qui ne veulent ni ne peuvent comprendre ? Le conseiller du peuple n'a plus de rôle dans la société grecque, et l'éloquence politique ne va plus être qu'un glorieux souvenir.

Ces circonstances mêmes ont donné un éclat tout particulier aux exhortations de Démosthène. Elles furent

[1] *Eth. à Nicom.*, X, 10, trad. Barth. St.-Hilaire.

d'autant plus vives et pressantes, qu'elles s'adressaient à des sentiments affaiblis. Au siècle précédent, il était presque inutile de pousser les Athéniens à l'action; ils y étaient portés spontanément. Le rôle d'un orateur, tel que Périclès, était plus encore de les diriger que de les exciter. Au contraire, au temps de Démosthène, tout dépérissait. C'était un effort désespéré que les circonstances réclamaient de son génie. Nous avons vu de quelle manière il comprit ce rôle et comment il le remplit. Tout inspiré du passé, il résuma, dans ses discours, cette morale énergique que les générations précédentes avaient pratiquée, sans avoir besoin de la formuler. Ce qui n'était qu'instinct et mouvement naturel au siècle des guerres médiques, devient avec lui matière de raisonnements, de leçons, de démonstrations éloquentes. Ce fut une dernière tentative de la raison, pour perpétuer des vertus que le sentiment ne soutenait plus. Sans doute, cet effort même indiquait la décadence déjà commencée; on ne raisonne pas tant sur le bien, lorsqu'on est disposé à le faire; mais c'était du moins une admirable protestation contre cette décadence, et un hommage rendu aux vertus qui disparaissaient.

C'est à ce titre surtout que la résistance, opposée par Démosthène à la mollesse de ses concitoyens, nous semble avoir été profondément utile. Platon, parlant de l'homme qui se mêle aux affaires publiques dans l'intention de corriger ses semblables, avait prononcé cette parole décourageante : « Il périra avant d'avoir » servi de rien à la république, inutile aux autres et à

» lui-même [1]. » Lorsque Démosthène venait de mourir à Calaurie, lorsque la liberté athénienne fut à tout jamais vaincue, et qu'une garnison de soldats étrangers eut été imposée à la patrie du grand orateur, peut-être, sous le coup de ces déceptions cruelles, était-il permis de croire que Platon avait eu raison, et que toute cette éloquence, tout ce courage avaient été dépensés en vain, pour la défense d'une illusion. Mais à coup sûr, si ce sentiment était excusable alors, il ne le serait plus chez nous, qui voyons les choses de plus loin, et qui mesurons plus exactement ce que l'éloquence de Démosthène a réellement ajouté au patrimoine moral de l'humanité. Supposons que cette noble voix n'eût pas été donnée aux Athéniens pour encourager leurs derniers efforts, et qu'au milieu de discussions stériles la liberté grecque fût tombée sans honneur par l'effet des intrigues de Philippe. Quel scandale c'eût été pour la conscience humaine, de voir mourir ainsi le peuple qui avait le mieux représenté, dans l'antiquité grecque, le droit et la liberté ! Dans un tel désastre, les notions les plus essentielles auraient été comme confondues et obscurcies. Il aurait semblé peut-être, que les torts étaient égaux entre Athènes et Philippe, entre les opprimés et le conquérant. En tout cas, la cause même de cette ruine rapide serait restée discutable, et aucune leçon morale n'aurait été tirée d'un événement si instructif. L'éloquence de Démosthène nous a préservés de ce dommage. Grâce à lui, le droit, bien que vaincu, a triomphé ; grâce à lui aussi, la mort de la liberté

[1] Passage précédemment cité.

grecque a été comme compensée, dans l'histoire morale de l'humanité, par les enseignements admirables qu'il a su en tirer. Athènes, en périssant, a semblé, par sa bouche, se rendre justice à elle-même, et déclarer ce qu'elle aurait pu être, si elle avait continué de développer ses vertus primitives, comme elle développait ses connaissances. Avant de tomber, elle a laissé au monde un magnifique testament, digne de son passé et de son génie.

# APPENDICE

## I.

### Note a la page 121.

En disant que Démosthène est du parti de la justice par sympathie et par raison, je n'oublie pas que, dans un passage du discours pour la liberté des Rhodiens, il semble faire bon marché de la justice, en considération de l'intérêt. Je crois qu'il est aisé d'expliquer ses paroles à l'avantage de sa morale. « Pour moi, dit-il, je crois juste de rétablir la démocratie » rhodienne. Et d'ailleurs, juste ou non, lorsque j'envisage la » conduite des autres peuples, conseiller ce rétablissement me » semble un devoir. Comment cela ? C'est que si tous, Athéniens, » étaient zélés observateurs du droit, il serait honteux de nous » en écarter seuls ; mais puisque la politique universelle n'est » que l'art d'être injuste impunément, afficher seuls le prétexte » de l'équité pour ne rien entreprendre, ce n'est plus justice, » c'est lâcheté, etc... » Je ferai remarquer sur ce passage, d'abord que Démosthène personnellement se décide pour le parti qui lui semble juste, ensuite que l'ensemble du discours donne à ces pensées un caractère différent de celui qu'elles semblent présenter par elles-mêmes. Ce qu'on oppose à Démosthène n'est au fond, comme il le dit lui-même, qu'un *prétexte* qu'on allègue pour se dispenser d'agir (τὰ δίκαια προτείνεσθαι, μηδενὸς ἀντιλαμβανομένους) ; ceux qui font usage de ce prétexte n'y croient pas; ils imaginent évidemment un prétendu principe de non-intervention, qu'ils colorent du nom de justice. Démosthène,

irrité de cette mauvaise foi, leur répond avec une sorte de brusquerie, pour se débarrasser d'une objection hypocrite : — Fort bien, j'admets pour un instant ce droit imaginaire, cette justice nouvelle, que vous inventez, mais à une condition : c'est que vous me montrerez qu'elle est admise en Grèce, qu'elle fait partie du droit public ; sinon, pourquoi nous forger à nous-mêmes des embarras, en créant de prétendus principes, qui n'en sont pas, et que personne ne suit ? — Tel est au fond le sens du passage. Ce qu'il a de paradoxal et de choquant dans la forme, lorsqu'on le détache du discours et qu'on l'isole des événements, disparaît à mes yeux, lorsqu'on l'interprète en tenant compte du mécontentement naturel à un défenseur du droit, qu'on cherche à embarrasser dans ses propres arguments.

## II.

### SUR LE PROCÈS DE L'AMBASSADE.

Bien que je me sois interdit, en général, les discussions sur le détail des faits, comme étrangères à mon sujet, je crois qu'il est intéressant et nécessaire d'exposer ici en quelques mots quelle a été, selon moi, la conduite de Démosthène dans les négociations de 346. Éloignés, comme nous le sommes, de ces événements, nous avons quelque peine, il faut l'avouer, même en lisant attentivement les plaidoyers des deux adversaires, à éclaircir nos idées sur un sujet si complexe. Tout récemment, M. Castets, dans son *Étude sur Eschine l'orateur* (Nimes, 1872), a essayé de raconter de nouveau cette courte, mais obscure période de l'histoire d'Athènes. Il l'a fait avec une grande abondance d'informations et dans un esprit de véritable impartialité ; mais le désir même d'être également juste pour deux ennemis acharnés, l'a quelquefois entraîné, si je ne me trompe, à admettre trop facilement chez l'un et

l'autre un manque de clairvoyance, qui me paraît au moins invraisemblable chez Eschine, et impossible chez Démosthène. Je toucherai sommairement à chacun des points principaux, sur lesquels il y a lieu de présenter quelques observations.

Eschine, à propos de la première ambassade, nous représente Démosthène devenu soudain muet, en présence de Philippe; au point que le roi, dans sa réponse, aurait négligé entièrement de s'occuper de lui [2]. « Nulle part, ajoute » M. Castets, Démosthène ne dit rien qui contredise cette » assertion, si improbable qu'elle paraisse. » Ce n'est pas improbable qu'il fallait dire ici, mais impossible. Il serait puéril de supposer qu'un homme d'État, de la valeur de Démosthène, habitué à parler devant le peuple, et quelquefois malgré le peuple, aurait été intimidé en face de la cour du roi de Macédoine. Si Démosthène ne contredit pas Eschine sur ce point, c'est que l'invention lui aura semblé indigne d'être réfutée. Dans le cas où le fait eût été vrai, et où il y eût attaché quelque importance, bien loin de le passer sous silence, il n'aurait pas manqué d'alléguer quelque excuse ingénieuse, qui eût sauvé son amour-propre. Mais on devine ici la vérité sous les mensonges d'un adversaire Démosthène n'a point fait de discours devant Philippe; il s'est contenté de quelques mots indispensables, et n'a entamé aucune discussion; il savait d'avance quelle en serait l'inutilité: résigné à la paix par nécessité, il sentait qu'il était ridicule de réclamer Amphipolis par de beaux discours, comme Eschine prétend l'avoir fait; la seule condition possible était que chacun gardât ce qu'il possédait. Dans cette situation, il n'avait rien à dire, et son silence eut assurément plus de dignité que l'abondance stérile dont Eschine fit preuve en cette occasion.

Un plus grave reproche est adressé par Eschine à Démosthène sur ce qui se passa, après le retour de la première ambas-

[1] Esch., περὶ τῆς παραπρ., p. 70. (*Orat. attici*, collect. Didot, t. II.)

[2] *Id.* Même passage.

sade, lorsque les députés macédoniens vinrent à Athènes recevoir les serments de la république et de ses alliés. A l'en croire, Démosthène aurait hâté la conclusion de la paix, sans attendre le retour des députés envoyés dans les villes grecques pour tenter la formation d'une ligue nationale [1] ; en outre, il se serait opposé à ce que l'on tînt compte des résolutions prises dans le conseil des alliés, en vue de laisser aux villes grecques un délai de trois mois, pour adhérer au traité [2]. La réponse de Démosthène au premier de ces deux reproches [3] n'est pas, comme M. Castets paraît le croire, d'après Hermogène, *un mensonge oratoire*. Sans doute, pour établir qu'il n'y avait pas alors de députations auprès des villes grecques, il déclare d'abord qu'il eût été indigne d'Athènes de traiter avec Philippe, tandis qu'elle excitait les Grecs à se liguer contre lui ; mais cette raison morale, qui serait fort insuffisante, j'en conviens, si elle était isolée, ne fait qu'appuyer un argument politique, qui est le principal et qui me semble décisif. — Il y avait longtemps, dit Démosthène, que la mauvaise volonté des Grecs était connue, et que l'on ne pouvait plus rien attendre d'eux ; quelle chance aurions-nous eue alors de les décider à s'armer lorsqu'ils nous voyaient disposés nous-mêmes à la paix, et occupés à la négocier ostensiblement depuis plusieurs mois ? — Il est évident, en effet, que, si les députés athéniens n'étaient pas encore revenus à Athènes, tout au moins leur mission avait moralement pris fin, depuis le jour où la première ambassade était partie pour Pella. L'accusation d'Eschine n'est pas mieux fondée, relativement au vote du conseil des alliés. Ce vote avait deux objets : 1° accorder au peuple athénien le droit de traiter au nom des alliés ; 2° réserver un délai de trois mois pour l'adhésion des villes grecques. Or, nous voyons que les alliés d'Athènes furent, en effet, compris dans le traité, à l'exception des Phocidiens, sans que les Macédoniens s'y soient le moins du monde opposés. Il est

[1] Esch., περὶ τῆς παραπρεσϐ., p. 73.
[2] *Id.*, κατὰ Κτησιφ., p. 109.
[3] Dém., περὶ τοῦ στεφάν., p. 233.

inadmissible que Démosthène ait soulevé des difficultés là où les députés de Philippe n'en firent aucune. Quant au délai de trois mois, il ne pouvait profiter qu'aux Phocidiens, tous les autres peuples étant désintéressés dans la question. Le seul point à débattre est donc la conduite que tint Démosthène dans ces négociations, relativement au sort de ce malheureux peuple, qui, abandonné des Athéniens, allait être victime des rancunes de ses voisins et de l'ambition macédonienne.

Il est certain que le nom des Phocidiens fut omis sur la liste des peuples alliés, qui prêtèrent le serment à la suite des Athéniens : « Aux yeux de l'histoire, dit M. Castets, cette omission volontaire fut une faute grave, dont la responsabilité incombe à tous les hommes d'État qui s'occupèrent de la paix de 346 ; Démosthène lui-même, le plus sagace de tous, eut le tort de laisser voter, sans protestation immédiate, une convention qui permettait à Philippe d'employer toutes ses forces contre le seul peuple qui pût l'arrêter au passage des Thermopyles. » Je n'admets pas, quant à moi, que Démosthène, en cette circonstance, ait manqué de sagacité, ni de patriotisme. Lorsque les Athéniens prêtèrent serment, Philippe faisait la guerre en Thrace, et assiégeait Hiéron Oros [1]. Le plus pressé était alors de l'arrêter. Or ses députés refusaient de recevoir le serment des Phocidiens ; fallait-il pour cela retarder la conclusion de la paix ? Démosthène ne le crut pas ; il pensa, sans doute, que, si la paix était faite immédiatement, et que les députés athéniens partissent sans retard pour recevoir les serments de Philippe, la Thrace serait sauvée, sans que la Phocide fût en somme plus compromise qu'elle ne l'eût été par le refus de traiter. A supposer, en effet, que la deuxième ambassade, fidèle à ses instructions, eût reçu, en Thrace même, les serments du roi de Macédoine, il est au moins douteux que celui-ci eût alors osé entreprendre cette longue marche, qui le conduisit au cœur de la Phocide. S'il l'eût fait, les Athéniens avaient tout le temps de l'arrêter aux Thermopyles, comme précé-

[1] Esch., περὶ τῆς παραπρεσβ., p. 269.

demment. La grande faute ne fut donc pas de consentir à l'exclusion des Phocidiens, exigée par les députés de Philippe, mais de s'attarder ensuite, avant la prestation des serments. Or, ces retards, Démosthène ne cessa de les combattre énergiquement ; par là, il échappe, ce me semble, à la responsabilité qui pèse sur Eschine et ses collègues.

Je me suis attaché, dans toute cette étude, à faire voir combien l'esprit de Démosthène est constamment préoccupé de définir ce qui est immédiatement désirable et possible, pour le réaliser à tout prix. Il m'a paru utile de dissiper ici quelques doutes qui pourraient obscurcir cette éminente qualité de son caractère.

## III.

### SUR L'AFFAIRE DE PHORMION ET D'APOLLODORE.

Sans discuter en détail la question de critique littéraire et d'histoire, à laquelle je fais allusion dans ce passage, je tiens à en donner ici un exposé suffisant, parce que l'opinion défavorable à Démosthène est aujourd'hui encore trop accréditée en France. Je renvoie, pour des éclaircissements complets, au Ve appendice de M. Arn. Schæfer, dans son ouvrage sur Démosthène et son temps. Il est à regretter seulement, que les remarques excellentes, qui y sont contenues, soient dispersées dans plusieurs sections, et que le savant critique ait trop peu insisté sur quelques arguments d'une grande valeur qu'il se contente d'énoncer.

Deux reproches ont été adressés à Démosthène, relativement à sa conduite vis-à-vis d'Apollodore et de Phormion. C'est en confondant, par inadvertance, le premier de ces reproches avec le second, qu'on a rendu cette question fort obscure.

Eschine, en deux endroits, accuse Démosthène d'avoir fait connaître secrètement à Apollodore le discours qu'il

avait composé pour son adversaire, le banquier Phormion. Il s'agit d'un abus de confiance, d'une indiscrétion soldée à prix d'argent ; mais Eschine ne prétend nulle part que Démosthène ait composé deux discours opposés, destinés à servir aux deux adversaires : ce reproche appartient en propre à Plutarque. Je cite les paroles d'Eschine, pour ne laisser aucun doute à ce sujet : — Esch., coll. Didot, Περὶ τῆς παραπρ., 165. Ἔγραψας λόγον Φορμίωνι τῷ τραπεζίτῃ, χρήματα λαβών. Τοῦτον ἐζήνεγκας Ἀπολλοδώρῳ τῷ περὶ τοῦ σώματος κρίνοντι Φορμίωνα. — *Idem*, Κατὰ Κτησιφ., 173 : Ἐκ τριηράρχου λογογράφος ἀνεφάνη, τὰ πατρῷα καταγελάστως προέμενος· ἄπιστος δὲ καὶ περὶ ταῦτα δόξας εἶναι, καὶ τοὺς λόγους ἐκφέρων τοῖς ἀντιδίκοις, ἀνεπήδησεν ἐπὶ τὸ βῆμα. Les expressions de l'orateur sont fort claires : il serait absurde de faire dire à Eschine que Démosthène a composé un discours pour Phormion, et qu'il a donné ensuite ce discours à son adversaire, pour le prononcer en son propre nom : il est trop évident que le plaidoyer, écrit pour l'un, ne pouvait servir à l'autre qu'à titre de renseignement ; Apollodore avait intérêt à savoir d'avance ce que dirait Phormion pour sa défense, et Eschine pouvait, avec quelque chance de se faire croire, insinuer que Démosthène avait trahi son client, en livrant le secret de ses arguments. Il y a peut-être une allusion obscure à cette calomnie dans le discours de Dinarque contre Démosthène (Κατὰ Δημοσθέν., III); en tout cas, il n'y a rien de plus, et Dinarque, comme Eschine, ignore absolument le fait que Plutarque mentionnera plus tard dans la biographie du grand orateur. Écartons-le donc pour le moment, et demandons-nous ce que vaut l'accusation portée ici par Eschine contre son adversaire. M. Arn. Schæfer suppose qu'elle contient quelque chose de vrai, et que Démosthène, sûr d'avance du succès de Phormion, son client, put fort bien, et très-honnêtement, essayer de faire comprendre à Apollodore dans quelle mauvaise affaire il s'engageait, en lui représentant la force des arguments dont il userait contre lui. Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable, mais elle me semble inutile. On sait qu'Apollodore

n'obtint pas même le cinquième des suffrages. Phormion dut son succès à l'excellence de sa cause, si bien mise en lumière par Démosthène, et à quelques témoignages décisifs, notamment à celui de Stephanos. Si Démosthène avait voulu servir indirectement Apollodore, au lieu de lui communiquer un discours, auquel il était impossible de bien répondre, il n'avait que deux choses à faire : ou bien affaiblir à dessein sa propre argumentation, ou mieux encore lui révéler d'avance le témoignage de Stephanos, sous le poids duquel il devait être écrasé. — Vous prétendez, lui aurait-il dit, que Phormion a fait disparaître le testament de votre père Pasion, son ancien maître, et qu'il a profité de cette disparition pour vous frustrer. Nous produirons un témoin qui attestera que la copie de ce testament, aujourd'hui présentée par Phormion, est authentique, et qu'il l'a conférée avec l'original. Mettez-vous en garde contre ce témoin, et prévenez l'effet de sa déposition. — Apollodore, ainsi averti, aurait pu attaquer avant le procès la personne de Stephanos, comme il le fit après, et essayer par là de s'en débarrasser. Il n'en fut pas ainsi. La défaite d'Apollodore, son irritation contre Stephanos, enfin la force des raisons que Démosthène fit valoir en faveur de Phormion, prouvent que la conduite de l'orateur fut absolument irréprochable, et témoignent contre les inventions empruntées peut-être par son adversaire à la malignité irréfléchie du public athénien.

Plutarque est plus instruit qu'Eschine et Dinarque des méfaits de Démosthène ; il énonce des faits qu'ils ont ignorés l'un et l'autre : — *Vie de Démosthène*, XV : Λέγεται Δημοσθένης γράψαι τῷ Ἀπολλοδώρῳ (τὸν κατὰ Τιμοθέου τοῦ στρατηγοῦ λόγον), καθάπερ καὶ τοὺς πρὸς Φορμίωνα καὶ Στέφανον, ἐφ' οἷς εἰκότως ἠδόξησε. Καὶ γὰρ ὁ Φορμίων ἠγωνίζετο λόγῳ Δημοσθένους πρὸς τὸν Ἀπολλόδωρον, ἀτεχνῶς καθάπερ ἐξ ἑνὸς μαχαιροπωλίου τὰ κατ' ἀλλήλων ἐγχειρίδια πωλοῦντος αὐτοῦ τοῖς ἀντιδίκοις.

La même accusation est reproduite dans le *Parallèle entre Démosthène et Cicéron*, chap. III. Le biographe Zosime s'en est fait l'écho à son tour (Didot, *Orat. attici*, t. II, p. 523,

col. 2) ; mais elle est considérée comme calomnieuse dans la vie de Démosthène, qui nous est parvenue sans nom d'auteur (*ibid*, p. 525, col. 2). On a remarqué que la phrase de Plutarque semblait trahir une confusion, faite par lui, entre deux personnages différents. Le Phormion, contre lequel a été composé le discours qui a pour titre πρὸς Φορμίωνα, n'a rien de commun avec le banquier Phormion, adversaire d'Apollodore. M. A. Schæfer n'est pas éloigné d'admettre ce malentendu. Je n'y crois nullement pour ma part, car l'expression τοὺς πρὸς Φορμίωνα καὶ Στέφανον λόγους me paraît convenir très-bien aux deux discours contre Stephanos, qui visent aussi bien la personne de Phormion que celle de Stephanos. Je pense donc que Plutarque a voulu reprocher à Démosthène, qui avait en premier lieu défendu Phormion et attaqué Apollodore dans le discours pour Phormion, d'avoir, peu de temps après, combattu le même Phormion avec une extrême violence, dans le discours contre Stephanos, composé pour Apollodore. Si le fait était vrai, il prouverait gravement contre la délicatesse de Démosthène. Mais comment s'expliquer qu'Eschine, si acharné à dénigrer son adversaire, si patient à fouiller dans les moindres détails de sa vie et à recueillir tous les bruits répandus sur son compte, ait laissé de côté un fait si grave, lorsqu'il en relevait un autre moins important, relatif au même procès ? Le silence qu'il garde sur ce point, ainsi que Dinarque, prouve évidemment que, de leur temps, on ne songeait pas encore à adresser à Démosthène le reproche que lui fait Plutarque, en d'autres termes que les discours contre Stephanos ne passaient pas pour son œuvre. Ces discours se sont trouvés insérés parmi ceux de Démosthène antérieurement au temps où écrivait Plutarque, ainsi que tous ceux où Apollodore est en cause ; et le moraliste, lisant sans défiance deux plaidoyers contradictoires attribués au même orateur, a protesté en conscience contre cette apparente duplicité. Mais nous voyons que, dans l'antiquité même, c'était déjà une question douteuse, parmi les rhéteurs, que l'attribution de ces discours, soit à Apollodore, soit à Démos-

thène. Le *Scholiaste* d'Eschine (II, 194) s'appuie sur le passage que j'ai cité plus haut, et qu'il interprète mal, pour conclure que Démosthène en est bien l'auteur : Ἐκ τούτου δῆλον ὅτι καὶ οἱ περὶ τὴν οἰκίαν Ἀπολλοδώρου λόγοι οὐκ Ἀπολλοδώρου, ἀλλὰ Δημοσθένους, et cette remarque, comme l'a fait observer M. A. Schæfer, prouve que l'opinion contraire avait des partisans.

Cette opinion est confirmée par l'examen du texte. Les discours contre Stephanos, soit par la composition, soit par le style, trahissent un orateur très-inférieur à Démosthène (voir A. Schæfer, append. V, 10, *Der Verfasser der von Apollodor gehaltenen Reden*); or le procès de Phormion et d'Apollodore eut lieu vers 352, c'est-à-dire au temps où le génie du grand orateur était arrivé à sa pleine maturité. Ainsi tombe la légende calomnieuse que Plutarque avait accueillie trop facilement, et l'honnêteté de Démosthène reste avérée pour quiconque veut examiner de près les accusations portées contre lui.

*Vu et lu*
à Paris, en Sorbone,
le 2 Août 1873,
*par le Doyen de la Faculté des Lettres,*
PATIN.

Vu et permis d'imprimer.
*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*
A. MOURIER.

# TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS ..... I-IV

LIVRE Ier.

*Origine des idées morales de Démosthène.*

INTRODUCTION ..... 1
CHAP. Ier. — Influence du caractère et de l'éducation de Démosthène sur ses idées morales ..... 3
CHAP. II. — Influence de la société contemporaine sur les idées morales de Démosthène ..... 7
CHAP. III. — Influence de Thucydide, de Platon et d'Isocrate sur les idées morales de Démosthène ..... 21
I. Thucydide ..... 22
II. Platon ..... 32
III. Isocrate ..... 38

LIVRE II.

*Exposé historique des idées morales de Démosthène.*

INTRODUCTION ..... 48
CHAP. Ier. — Discours antérieurs aux Philippiques ..... 50
CHAP. II. — Période des Philippiques ..... 91
I. — La première Philippique, les trois Olynthiennes, le discours pour la liberté des Rhodiens ..... 97
II. — Le discours sur la paix, la 2e et la 3e Philippique, le discours sur les prévarications de l'Ambassade, et le discours sur la Chersonnèse ..... 124
CHAP. III. — L'Oraison funèbre et le discours sur la Couronne ..... 163

## LIVRE III.

*Étude critique des idées morales de Démosthène.*

INTRODUCTION ..... 201
CHAP. Ier. — De la morale de Démosthène considérée en elle-même ..... 202
CHAP. II. — De la morale de Démosthène dans ses rapports avec l'art de l'orateur ..... 233
CHAP. III. — Jugement sur la moralité de Démosthène .. 255

APPENDICE : I ..... 263
II ..... 264
III ..... 268

---

## ERRATA.

| *Au lieu de :* | *lire :* |
|---|---|
| Pag. 88, note 2, δίκαιν | δίκαια |
| 89, lig. 3, toute humaine | tout humaine |
| 115, lig. 1, question | opinion |
| 249, lig. 20, fond | fonds |

Vente [illegible]
[illegible]

1413

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

P.E.B. / I.L.L.

JAN 2 9 2003

MORISSET

FEB
FEV 1 2 2003

MAR 30 2010

UOMAR 23 2010

a39003 001378495b

PA 3952 .C725 1874
CROISET, MAURICE
DES IDEES MORALES DANS